

DOSSIER DE PRESSE

MINA KAVANI



PHOTOGRAPHY: KRIS DEWITTE

MINA KAVANI



© Thomas Lavelle

Mina Kavani est née à Téhéran dans une famille d'artistes. Elle est la nièce du metteur en scène et cinéaste iranien **Ali Raffi**.

Formée à l'École d'art dramatique de Téhéran, puis au **Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris**, elle commence sa carrière très jeune sous la direction de son oncle.

Elle débute sa carrière professionnelle en Iran, où elle interprète rapidement de grands rôles sur scène et à l'écran, sous la direction de metteurs en scène reconnus. En 2010, elle s'installe à Paris pour poursuivre sa formation au Conservatoire.

En 2014, elle tient le rôle principal du film **Red Rose** de **Sepideh Farsi**, présenté aux festivals de Toronto, Marrakech et Chicago. Soutenue par **Isabelle Huppert** et **Bertrand Bonello**, elle obtient le statut de réfugiée politique en France.

En 2018, Mina Kavani obtient la nationalité française.

Au théâtre, elle interprète **Malina** d'**Ingeborg Bachmann**, présenté au **Festival d'Avignon** et à la **Maison de la Poésie** à Paris. Elle fait partie du **jury des Rencontres cinématographiques de Cannes** en 2015.

En 2017, elle incarne **spek** dans *Neige* d'**Orhan Pamuk**, au **Théâtre National de Strasbourg**. Elle joue ensuite dans le film *White* de **Gaël Métroz**, puis dans *Persée*, mis en scène par **Alexandra Lacroix** à l'**Opéra de Limoges**.

En 2022, Mina Kavani est à l'affiche de **No Bears** de **Jafar Panahi** (Palme d'or en 2025). Le film, sélectionné en compétition officielle à la **Mostra de Venise**, la désigne comme ambassadrice en raison de l'emprisonnement du réalisateur. Il reçoit le **Prix spécial du jury**, présidé par **Julianne Moore**.

La même année, elle écrit et interprète son premier monologue **I'm Deranged**, joué en 2023 au **Théâtre Athénée-Louis Juvet**. Le texte est publié en 2024 aux **Éditions du Faubourg** sous le titre *Dé-Rangée, l'exil au bord des lèvres*.

Elle prête également sa voix au personnage principal du film d'animation **La Sirène** de **Sepideh Farsi**, sélectionné à la **Berlinale 2023**.

En 2024, elle joue le rôle principal de la série **Embassy 87** de **Colin Teague** pour **MBC**. En 2025, elle est à l'affiche du film **Reading Lolita in Tehran** d'Eran Riklis. Présenté au **Festival international de Rome**, le film remporte le **Prix du public** et le **Prix d'interprétation féminine collectif**.

Elle est membre du **jury de L'Œil d'Or**, présidé par **Nicolas Philibert**, au **Festival de Cannes 2024**, ainsi que du **Film Forward Jury** du **Festival international du film de Thessalonique** (novembre 2024).

On la retrouve dans la saison 2 de **Escort Boys** de **Ruben Alves** et dans la série **Paul**, toutes deux sur **Prime Video**.

Mina Kavani sera prochainement à l'affiche du nouveau film du réalisateur afghan **Siddiq Barmak**, ainsi que du film de **Géraldine Nakache**, aux côtés de **Niels Schneider** et **Monia Chokri**.

En **février 2026**, elle présentera son deuxième spectacle, **Ma maison est noire**, inspiré de l'œuvre de **Forough Farrokhzad**, au **Théâtre des Bouffes du Nord**, avec une création musicale d'Erik Truffaz.

ACTUALITES

CINÉMA

« Lire Lolita à Téhéran » d'Eran Riklis

Avec Golshifteh Farahani, Mina Kavani, Zar Amir Ebrahimi

Rome Film Festival : FS Audience Award for Best Film et Jury's Special Award for Best Cast.

Distributeur : Metropolitan FilmExport

Sortie : 26 mars 2025

Synopsis : Après avoir dû démissionner de l'Université de Téhéran sous la pression des autorités iraniennes, Azar Nafisi réunit chez elle clandestinement pendant près de deux ans sept de ses étudiantes pour découvrir de grandes œuvres de la littérature occidentale. Certaines de ces jeunes filles étaient issues de familles conservatrices et religieuses, d'autres venaient de milieux progressifs et laïcs; plusieurs avaient même fait de la prison. Cette expérience unique leur a permis à toutes grâce à la lecture de *Lolita* de Nabokov ou de *Gatsby* le magnifique de Scott Fitzgerald, de remettre en question la situation « révolutionnaire » de leur pays et de mesurer la primauté de l'imagination sur la privation de liberté. (Plon)



THÉÂTRE

« MA MAISON EST NOIRE » Création de Mina Kavani

Aux Bouffes aux Bouffes du Nord du 20 février au 1^{er} mars 2026



Du 20 février au 1^{er} mars 2026

D'après les textes de **Forough Farrokhzad**

Adaptation, mise en scène et jeu Mina Kavani

Création musicale Erik Truffaz et Murcof

<https://www.bouffesdunord.com/fr/la-saison/ma-maison-est-noire>

Forough Farrokhzad, poétesse rebelle, cinéaste inclassable, figure éclatante de la liberté dans l'Iran des années 60, est l'une des inspiratrices du mouvement de l'émancipation des femmes iraniennes. Aujourd'hui, l'actrice et metteuse en scène Mina Kavani lui donne corps et voix dans un spectacle incandescent, entre récit personnel et hommage poétique.

Ma maison est noire tisse un dialogue intense entre deux femmes, deux générations, deux exils : celui de Forough, interdite de publication dans son pays depuis la révolution islamique, et celui de Mina, qui a fui la censure pour devenir libre sur scène. À travers un montage de poèmes, lettres, entretiens et images, le spectacle convoque une mémoire vive, traversée de colère, de sensualité et d'espérance.

Une création née d'un désir ardent : faire entendre, encore et toujours, la voix des femmes qu'on tente de faire taire.

« I'M DERANGED » de Mina Kavani
Création 2022 – En tournée sur saison 2025/26

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Un récit poignant sur le sentiment d'exil, un cri pour la liberté.

Parce qu'elle rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, Mina a dû quitter son pays, l'Iran, et comme toute une génération d'artistes, elle a rêvé d'ailleurs. Exilée depuis 9 ans, après sa participation comme premier rôle féminin dans le film engagé *Red Rose* réalisé par Sepideh Farsi, c'est maintenant de Téhéran qu'elle rêve.

I'm deranged raconte la douleur et la vie suspendue, le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil. Seule sur scène, Mina dissèque son sentiment d'exil en mêlant les registres oniriques, poétiques, grotesques ou encore surréalistes. Elle y sublime cette douleur et ses tourments. Portée par la musique

de Siavash Amini, interdit quant lui de quitter le territoire iranien, Mina nous fait entrer dans son cœur et sa tête. Un sort qu'il et elle partagent avec de nombreux artistes iraniens, exilés à l'intérieur ou à l'extérieur de leur pays.

I'm deranged est avant tout un cri de liberté. Puissant et nécessaire.



© Laura Severi

« A partir du moment où l'on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil, à cause des hommes de pouvoir et de leur fascisme ». Mina Kavani

LIVRES



Titre : **Dé-rangée de Mina Kavani**

Sous-titre : **L'exil au bord des lèvres**

Préface : Jean-Pierre Thibaudat

Post face : Jean-Damie Barbin

Editions du Faubourg, Paris

128 pages / 15€

Sortie : 24 janvier 2025

Dans ce texte-cri, Mina raconte son enfance en Iran, son amour du théâtre, son choix forcé de l'exil, sa solitude, l'envie inassouvable de rentrer. L'exil qui commence au pays et qui n'a pas de fin. Un récit essentiel, universel, porté par l'énergie électrique d'une comédienne magnétique, qui signe ici son premier texte.

Une ode à la résilience et à la liberté.

Personne ne nous disait que ce serait si dur. Que j'allais traîner sur mes épaules ce mot énorme et si lourd « réfugiée politique », alors que je ne suis qu'une artiste qui a osé dire merde à la République islamique.

Je n'arrive pas à construire ma vie comme un être normal, mais j'essaie d'être normale, d'être forte. Je suis forte, parce que j'ai tout quitté pour ma passion, pour mon art, pour mes rêves. Je ne me suis pas laissée pourrir, je ne les ai pas laissés me façonner et je ne me suis pas laissée mourir dans le désespoir. Je n'ai pas voulu être soumise, j'ai su dire : non. Non, je ne veux pas être cette femme soumise que vous aimeriez que je sois !



PRESSE

PRESSE AUDIOVISUELLE

FRANCE 5 – Le 21 septembre 2024 - *La grande librairie*- **Mina Kavani lit « Je te reconstruirai, ma patrie »** : <https://www.facebook.com/watch/?v=498567279640091>

FRANCE CULTURE – Le 10 février 2025 - *Le Book Club* - «**De Téhéran à Paris : mémoires d'une jeune fille dérangée**» : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-book-club/de-teheran-a-paris-memoires-d-une-jeune-fille-derangee-8533510>

FRANCE CULTURE – Le 30 mars 2025 – « **Lire Lolita à Téhéran, ou la littérature comme résistance** » : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/signes-des-temps/le-film-lire-lolita-a-teheran-comme-un-echo-au-mouvement-femme-vie-liberte-8272283>

RFI – Le 16 janvier 2025 - *De Vive(s) Voix* «**Loin de l'Iran, Mina Kavani raconte les tourments de l'exil dans «l'm deranged**» : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20250116-loin-de-l-iran-mina-kavani-raconte-les-tourments-de-l-exil-dans-i-m-deranged>

FRANCE CULTURE – Le 11 juillet 2024 et le 13 octobre 2023 - *Le Book Club* - « **Dans la bibliothèque de Mina Kavani** » : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-book-club/dans-la-bibliotheque-de-mina-kavani-4220080>

FRANCE CULTURE – Le 30 septembre 2023 - *Tous en scène* - « Réel et illusion avec Marion Siéfert et Mina Kavani » : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/reel-et-illusion-avec-marion-siefert-et-mina-kavani-154699>

CULTUREBOX - Émission du jeudi 12 octobre 2023 : <https://www.france.tv/spectacles-et-culture/emissions-culturelles/culturebox-l-emission/5288382-emission-du-jeudi-12-octobre-2023.html>

ARTE - Le 28' du 13 décembre 2022 : <https://static-cdn.arte.tv/fr/videos/112699-001-A/iranienne-et-actrice-une-vie-en-exil-coupee-de-son-pays/>

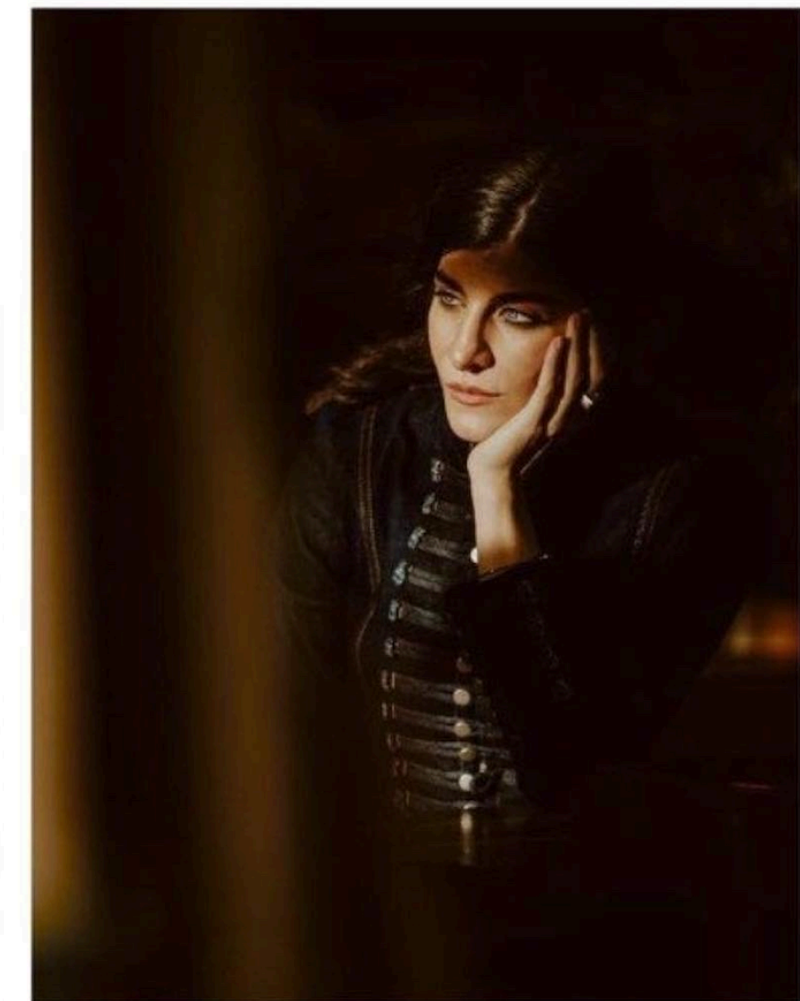
CULTURE/

Dans «I'm Deranged», monologue qu'elle a tout à la fois écrit, mis en scène et interprété, l'actrice iranienne installée en France évoque son enfance à Téhéran et son parcours d'exil. Une performance aux allures d'incantation.

Elle dit qu'elle n'a jamais voulu être actrice par désir de notoriété, mais par soif des textes et amour du cinéma. Yeux d'un bleu limpide qu'il est impossible de ne pas remarquer, longs et libres cheveux noirs, Mina Kavani est à un point de bascule. Nul doute que le nom de l'actrice iranienne, en France depuis douze ans et interdite de retour dans son pays depuis 2013, va résonner de plus en plus fort et loin. On l'a vue l'an dernier dans *Aucun Ours*, le dernier film de Jafar Panahi. On la verra demain dans *Reading Lolita in Tehran* du cinéaste israélien Eran Riklis, avec Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi – toutes deux également bannies d'Iran et qu'elle croise de loin en loin à Téhéran, il y a si longtemps. Et elle s'apprête à tourner en Turquie, dans un film au budget minuscule, qui la réjouit. Mais ces jours-ci, c'est dans un mouchoir de poche que l'intensité de Mina Kavani emporte le public. Dans *I'm Deranged*, l'actrice adresse un monologue proche de l'incantation sur son enfance à Téhéran et son parcours d'exil.

Vapeurs d'opium

Vêtue de sombre dans une tenue ample, la jeune femme exprime avec simplicité son sentiment de n'être jamais à sa place, de rêver une culture française à Téhéran, mirage lorsqu'elle étudie au Conservatoire d'art dramatique à Paris. Premières années glacées et sombres, si ce n'était la rencontre avec Jean-Damien Barbin, qui y enseigne et qui la «transforme». Sinon, il y a l'étonnement sans fin d'être désignée comme l'«étrangère» dans un pays dont elle choisit la culture, qu'elle connaît mieux que ses camarades. Au café, Mina Kavani laisse s'embrasser ses yeux. «Sur scène, j'évite tout sentimentalisme. La fête, je ne l'ai plus jamais faite à Paris. C'est à Téhéran, jusqu'à 19 ans, que j'ai vécu ma jeunesse.» Sur un plateau vide, Mina Kavani rend perceptible une enfance en partie magique et en tout cas scindée, dans une grande maison où vivent encore au-



Mina Kavani, à Paris, en novembre 2022. PHOTO LAURA STEVENS MODS

Mina Kavani, l'être persane

jour d'hui ses parents. Dès le seuil passé, elle se débarrassait de son foulard et de l'uniforme de la République islamique pour entrer dans un autre monde, où retentissaient les Pink Floyd et Bob Dylan, où se pressaient des artistes underground, et où la vie était régie par des principes inverses à ceux qui régissaient l'extérieur. La jeune fille lit, voit des films, tous interdits, s'émerveille d'actrices telles Hanna

Schygulla, Gena Rowlands, Bulle Ogier dans *la Salamandre*, revoit inlassablement Isabelle Adjani dans *Camille Claudel*, et sait très bien qu'elle n'a aucune chance d'épouser ces destins de révolte si elle reste en Iran. «Au théâtre, c'est un peu plus simple. On doit porter le foulard, mais on peut laisser des mèches folles s'échapper. Et surtout, il y a Shakespeare, Tchekhov, les grands textes du répertoire.»

Dans cette maison magique, un étage l'est encore plus, habité par son oncle, Ali Raffi, ancien directeur du Théâtre de la ville de Téhéran sous le chah, acteur chez Varda dans *Une chante, l'autre pas*, et dont la bibliothèque pleine de revues théâtrales en français lui paraît sans fin. C'est cet oncle maternel qui lui lance les noms de Chéreau ou Duras. Une culture infuse, éloignée de plusieurs

décennies de l'année de sa naissance, mais qu'elle éprouve comme contemporaine. Les photos de sa mère en minijupe la choquent presque. S'agit-il du passé ou du futur? La maison est une machine à remonter le temps et à vaincre les frontières. De ses murs exhalent des vapeurs d'opium – qu'elle n'a jamais fumé. L'actrice sourit : «C'était doux, je l'associe à la lecture.»

Couleurs éteintes

Peut-être parce qu'elle a déjà vécu à Paris entre ses 2 ans et 5 ans avec sa mère, sa sœur aînée, son frère jumeau et son oncle, Mina Kavani n'a aucune difficulté à apprendre le français. En revanche, il lui fallut une rencontre fondatrice pour que son monologue prenne corps. «Je suis une enfant de Krystian Lupa», affirme-t-elle. C'est lors d'un stage qu'il organisait à Toulouse que les mots sont sortis comme dans une transe, selon sa méthode qui consiste à faire sortir le fou de soi. Il lui enjoint de poursuivre l'écriture. Hubert Colas, à Actoral, lui offre la possibilité matérielle de le faire grâce à une résidence à Montévidéo – aventure marseillaise aujourd'hui malheureusement terminée. Puis le spectacle, coproduit par le Manège Maubeuge, emballa le off d'Avignon sous la bannière du Pavillon du futur Iran, au Théâtre de la manufacture de Nancy.

Mina Kavani ne retournera plus dans son pays natal, du moins sous le régime actuel. Les mollats qui découvrent avant sa sortie *Red Rose*, de Sepideh Farsi, qualifient l'actrice de «première actrice pornographique iranienne». En toute connaissance de cause, elle a accepté de tourner des scènes dénudées. Lorsqu'elle revient à l'été 2013 dans sa maison de famille, c'est avec une caméra. Elle filme tout ce qu'elle peut, les objets, les rues, la maison, «tout ce que je ne reverrai jamais». Et cache à ses parents que c'est sa dernière venue.

Elle les revoit cependant, en rêve. Ils discutent. Les couleurs se sont éteintes. Comment ne pas craindre qu'ils disparaissent sans qu'il soit possible de retourner en Iran les honorer? Sur le plateau, elle fait en sorte de ne pas laisser l'actualité l'envahir. Récemment, elle n'y est pas parvenue. Elle venait d'apprendre dans le métro que «le cher, le merveilleux Dariush Mehrjui» et son épouse venaient d'être poignardés à mort dans leur maison.

ANNE DIATKINE

I'M DERANGED de et avec MINA KAVANI au Théâtre de l'Athénée Louis-Jourvet jusqu'au 22 octobre.

«J'ai de l'espoir pour l'Iran»

THÉÂTRE L'actrice franco-iranienne **Mina Kavani** brille dans *I'm Deranged*, récit d'exil intime et profond qu'elle a écrit et mis en scène.

ENTRETIEN

En 2022, Mina Kavani se jetait à l'eau. Seule sur scène, elle livrait dans *I'm Deranged* son histoire, celle d'une jeune Iranienne, aspirante comédienne, venue trouver en France sa liberté confisquée par le régime des mollahs. Dans un espace mental découpé par des lumières tranchantes, son récit, dont le texte est édité aux éditions du Faubourg (1), rend limpides les intrications d'une conscience contrainte au déracinement. Cela fait aujourd'hui dix ans que Mina Kavani a montré son corps nu dans *Red Rose* de Sepideh Farsi et qu'elle s'est retrouvée forcée à un exil définitif de ce côté du globe. Lorsqu'on la rencontre dans les coulisses de l'Athénée, où elle joue la pièce une deuxième fois, cette véritable passionnée de théâtre charrie encore en elle tout le poids de cette histoire. Mais son regard vif et sa parole intense nous rappellent l'actrice captivante qu'elle est et sur laquelle, désormais, il faudra compter.

Vous avez beaucoup joué *I'm Deranged* depuis sa création, en 2022. Porter ce récit d'exil s'accompagne-t-il d'un sentiment de responsabilité ?

C'est un spectacle très chargé, je le vis à chaque fois de manière intense et douloureuse, il n'y a jamais de légèreté. Mais je ne sens aucune forme de responsabilité. Je n'aime pas penser que l'on crée des œuvres d'art avec une mission en tête : si les choses sortent, c'est parce qu'il y a un besoin et que, si je ne le fais pas, je m'étouffe. Je n'aime pas être mise dans des cases. Je préfère être en mouvement avec tout ce que je vis.

Vous souffrez d'être catégorisée ?

Mon parcours est celui d'une jeune fille en Iran qui rêvait de devenir Isabelle Adjani, Gena Rowlands, Anna Magnani ou Monica Vitti. À mon arrivée en France, je me



La comédienne sera sur les écrans de cinéma à partir du 26 mars dans *Lire Lolita à Téhéran*, d'Eran Riklis.

suis pris dans la figure des choses auxquelles je ne m'attendais pas, et auxquelles je ne m'étais jamais préparée : la position d'exilée, les histoires de papiers... À l'époque, ça a été très choquant. Aujourd'hui, je ne sais pas si j'en souffre, mais j'espère un jour m'en libérer.

Dans le texte, arrivée à Paris, vous reprochez à vos parents de ne pas vous avoir laissée découvrir la beauté de votre pays « même dans son fascisme pur et son élégante dictature »... Quel courage cela demande-t-il d'écrire cela ?

Il y a deux jours, j'avouais à mon père que je craignais encore les réactions des gens. Il m'a dit : « Monte sur scène comme tu as écrit ce texte, sans penser à personne. » Lorsque j'ai commencé l'écriture, je croyais que tout cela resterait dans ma chambre, je ne pensais pas à le vendre ou à en faire un spectacle. Je l'ai donc fait dans une nudité absolue. Pour moi, écrire, c'est comme vomir, comme lorsqu'on se fâche contre quelqu'un et que l'on finit par dire des choses qui n'ont plus vraiment de sens. Krystian Lupa (metteur en scène polonais - NDLR), à qui je dois énormément, dit que l'acteur sans sa folie est un acteur bourgeois. Cet endroit-là m'intéresse beaucoup.

L'écriture vous a-t-elle sauvée ?

J'ai rempli des carnets entiers de journal depuis l'enfance. J'ai perdu cette habitude un temps, quand je vivais en Iran, puis j'ai recommencé en arrivant au conservatoire à Paris. J'ai vécu la première année dans une solitude profonde. Il y a eu des expériences théâtrales très difficiles humainement, qui m'ont anéantie et découragée, détruisant le rêve qui m'avait animée en venant en France. Je me suis rendu compte que les gens moches, les petits rats étriés existaient partout. Une metteuse en scène en particulier m'a fait vivre une expérience traumatique. Tout le monde voyait comment elle se comportait, mais personne n'osait rien dire. Le jour où j'ai explosé, je lui ai lancé : « Si j'ai fui la dictature, ce n'est pas pour retomber dans la tienne. » Je reconnais la dictature à mille kilomètres, quelle qu'en soit la forme. Elle est imprégnée dans toutes les cellules de mon corps.

Quel regard portez-vous sur la jeunesse iranienne qui continue à résister à Téhéran ?

Pendant des années, j'ai vu cela d'un œil assez pessimiste, en me disant que tous les

mouvements venaient puis s'éteignaient. Mais, depuis quelque temps, j'ai la sensation que plus rien ne les arrête, jeunes ou vieux. Il y a deux jours, ma mère me racontait que deux mollahs qui siégeaient à la Cour suprême, responsables de nombreuses exécutions et emprisonnements, ont été tués par un homme qui leur a tiré dessus avant de retourner l'arme contre lui. Si les gens sont arrivés à cet état-là, c'est que quelque chose ne tient plus. Le régime et le gouvernement sont en train de perdre leurs appuis. J'ai de l'espoir.

Vous avez trouvé votre vocation pour l'art en Iran, notamment grâce à votre oncle, le célèbre acteur et metteur en scène Ali Raffi. Sentez-vous que ce goût pour l'art vit encore, là-bas ?

Je ne dis pas cela parce que je suis iranienne, mais notre peuple entretient un véritable rapport à l'art. C'est comme si la République islamique, en quarante-quatre ans, n'avait pas réussi à éteindre ce feu, et que l'art était dans notre ADN. J'écoute beaucoup de compositeurs et compositrices, chanteurs et chanteuses d'Iran. Il y a de jeunes artistes, comme le compositeur Siavash Amini (compositeur de la musique du spectacle - NDLR), qui sont de véritables génies.

Quand on voit avec quelle violence le régime iranien brime ses artistes, cela dit bien quelque chose de leur importance...

Le gouvernement iranien a moins peur des hommes politiques que des artistes. Les gens hors d'Iran ne peuvent pas se rendre compte de ce que cela signifie lorsque la jeune chanteuse Parastoo Ahmadi chante avec la tête et les épaules découvertes (dans une vidéo d'une demi-heure publiée le 11 décembre 2024 sur YouTube - NDLR). Elle a donné un « concert imaginaire » devant un public qui n'existait pas, dans un endroit sublissime, en décollé. C'est grotesque et c'est beau à pleurer. Imaginez à quel point il faut en être arrivé, dans son propre rapport à l'art, pour aller jusqu'à y risquer sa vie.

Sur un autre terrain, comment voyez-vous les attaques de plus en plus ouvertes faites à la culture en France ?

« Nous, les Iraniens, sommes devenus comme des chevaux fous, assoiffés de liberté. »

L'Iran et la France vont dans des sens opposés : alors que l'Iran s'ouvre vers la liberté, la France glisse dans un enfermement. Ça m'inquiète beaucoup. Je me dis que, dans dix ans, je devrai peut-être retourner en Iran pour vivre mon art librement. La dictature, ça peut arriver très vite... Quand mes parents me racontent comment la République islamique s'est instaurée, j'ai toujours du mal à y croire. Khomeiny a débarqué en disant qu'il allait ramener la

spiritualité et la paix, et leur génération est tombée dans le piège. Même les Français y ont cru. Du jour au lendemain, le régime a ordonné aux femmes de porter une jupe jusqu'au-dessous des genoux, une semaine après, la jupe est tombée jusqu'aux chaussures, un mois après, il a fallu porter le foulard sur la tête... On connaît mieux la valeur de la liberté lorsqu'on en a été privé. Ce n'est pas rien de se réveiller tous les jours, de sortir dans la rue, d'entendre « couvre-toi » et de risquer l'emprisonnement ou l'exécution si l'on répond. C'est pour cela que nous, les Iraniens, sommes devenus comme des chevaux fous, assoiffés de liberté.

Vous jouez au cinéma dans l'adaptation de Lire Lolita à Téhéran réalisée par Eran Riklis. L'autrice du roman, Azar Nafisi, alertait, en décembre dans l'Humanité, sur « l'assoupissement de la conscience » dans les démocraties. Partagez-vous ce sentiment ?

Absolument. Mon oncle a toujours dit que si l'on restait dans la dictature, c'est parce que le peuple s'endormait. Pourquoi est-ce considéré comme normal que des milliers d'enfants soient massacrés à Gaza ? On dirait que, pour les pays occidentaux, l'Orient ne devrait pas exister. Regardez ce qui s'est passé en Libye, en Syrie, en Égypte. Regardez ce qui se passe en Palestine et en Iran. Je partage l'avis de Marjane Satrapi lorsqu'elle refuse la Légion d'honneur en dénonçant l'hypocrisie de la France. C'est comme s'il ne fallait pas parler de toutes ces horreurs. J'en reviens à l'histoire de mes partenaires de jeu de théâtre qui n'osaient rien dire face aux abus que nous étions en train de subir. Pourquoi ? ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN

(1) *I'm Deranged*, en tournée à Poitiers (Vienne), Vandœuvre-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle), Saint-Étienne (Loire) et Vire (Calvados). *Dé-rangée. L'Exil au bord des lèvres*, éditions du Faubourg, 120 pages, 15 euros.

Jean-Marie Besset a écrit De Gaulle apparaît en songe à Emmanuel Macron, que met en scène Lionel Courtot au Théâtre Déjazet (1). Cette « fantaisie politique » installe donc face à face l'encombrante figure de « l'homme du 18 juin » confite dans l'histoire et celle, volatile, vibrionnante, de l'homme de la dissolution. En robe de chambre et pyjama rayé, ils s'endorment dans l'aile est de l'Élysée. Surgit le fantôme du Général. S'engage un dialogue, au cours duquel la haute existence passée de l'un va surplomber la vie présente aléatoire de l'autre. Les interrogations de Macron sur le monde actuel se heurtent au destin accompli du Général, qui eut affaire à des circonstances géostratégiques d'une envergure cardinale. Il le rappelle en brèves répliques, sur un ton paternaliste et bourru. Macron veut lui faire saisir, quitte à s'énervier, combien les enjeux ne sont plus les mêmes...

L'attraction gît dans l'aspect des deux personnages, dont il faut attraper la ressemblance. Stéphane Dausse en Charles de Gaulle, cela devient sa spécialité. Dans

LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI



Du général de Gaulle à Jean de La Fontaine

une autre pièce de Besset, *Jean Moulin, évangile*, il en dossait déjà la gestuelle économe et l'intonation singulière du modèle. C'est presque à s'y casser le nez. Nicolas Vial invente un Emmanuel Macron plausible, avec des sursauts d'égotisme exaspéré et exaspérant. La partition verbale est fidèle (sans doute trop) à ce

que l'on sait du Général, car on pouvait espérer que cette rencontre de nuit soit « shakespearisée », c'est-à-dire plus mordante ou « farcesque », au-delà du constat attendu.

Avec *Foi d'animal !*, Camille Grandville nous plonge à ravir, de façon neuve, dans l'univers des fables de Jean de La Fontaine (2). Elle en a choisi de peu connues : *le Cerf se voyant dans l'eau*, *le Rat et l'Huître*, *le Chat et les Deux Moineaux*, *les Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*, etc., sauf à la fin, en apothéose, *la Cigale et la Fourmi*... Ces fables, elle les commente avec esprit, elle les théâtralise, par la mimique, la gestuelle, le dire inventif jusqu'au chant, avec l'épatante complicité de Michel Froehly à la guitare électrique, maître pince-sans-rire de riffs impayables. ■

(1) Jusqu'au 9 mars, au Théâtre Déjazet, Paris 3^e.

Rens. : 01 48 87 52 55. Texte édité chez l'Aucèu libre, 2024.

(2) Jusqu'au 22 février au Théâtre du Soleil, la Cartoucherie, Paris 12^e. Rens. : 01 43 74 24 08.

Support : **LES ECHOS WEEKEND**
Périodicité : **HEBDOMADAIRE**
Date de parution : N° du 21 Mars

Les Echos

WEEK-END

BUSINESS STORY / CULTURE / STYLE / ... ET MOI



LE CINÉMA CONTRE LES MOLLAHS

À l'affiche de « Lire Lolita à Téhéran », les actrices exilées Zar Amir, Golshifteh Farahani et Mina Kavani portent la voix des femmes iraniennes.

ENGIE

Catherine MacGregor,
l'énergie de la transition

FASHION WEEK

Le retour d'un vestiaire
ultraféminin

ART

À Paris, dans la plus belle
imprimerie du monde

Support : **LES ECHOS WEEKEND**
Périodicité : **HEBDOMADAIRE**
Date de parution : N° du 21 Mars

CULTURE

21 MARS 2025

Zar Amir, Mina Kavani
et Golshifteh Farahani,
les trois actrices à
l'affiche du film *Lire Lolita*
à Téhéran, de Eran Riklis.



ZAR, MINA ET GOLSHIFTEH, TROIS REGARDS PERSANS

Par Adrien Gombeaud - Photographe: Dorian Prost

Support : **LES ECHOS WEEKEND**
Périodicité : **HEBDOMADAIRE**
Date de parution : **N° du 21 Mars**

CULTURE

intéressante de la vie à Téhéran se déroule dans les maisons, à l'intérieur. C'est pour ça qu'on peut faire ces films iraniens en Italie, au Canada, à Paris ou pourquoi pas au Zimbabwe!»

En 2014, elle accepte de tourner *Red Rose*. Ce film de diaspora, réalisé à Athènes par Sepideh Farsi, relate une passion charnelle dans le huis clos d'un appartement, sur fond de répression policière à Téhéran en 2009. Les scènes de nu vont foudroyer la carrière iranienne de Mina et la contraindre à partir. Du jour de son départ, elle garde une photo saisie au téléphone portable : ses yeux clairs dans un rétroviseur. Et, gravé dans son cœur, le regard perdu de son chien, qui semblait comprendre qu'elle ne reviendrait jamais. Tout exil est un abandon.

Les voyages de Zar et Mina sont marqués par le rapport monomaniaque et maladif des mollahs au corps féminin. Mina Kavani n'avait pas mesuré les conséquences dévastatrices de *Red Rose*. Zar Amir a porté la culpabilité d'une affaire sordide dont elle était la victime.

En 2012, Golshifteh Farahani dévoile furtivement son sein droit dans un clip pour les César. Zar reçoit ce message de son amie : «*Je l'ai fait pour toi.*» Puis, en 2015, elle pose nue en couverture du magazine *Égoïste*. Le cliché noir et blanc de Paolo Roversi est magnifique, vide d'érotisme et débordant de mélancolie. L'actrice nous fixe d'un regard muet. Elle laisse parler son corps. Il raconte le tchador et la torture, la peur et les affections de l'exil. Il nous dit, dans toute sa nudité : «*Et tout ça pour ça.*»

«*J'appartiens à une génération traumatisée, constate l'actrice dix ans plus tard. Cette génération née dans les années 1980, pendant la guerre, est celle qui a le moins fait d'enfants. On dirait qu'on ne croit pas dans l'avenir, tant on a vécu dans l'idée qu'à chaque moment, la terre pouvait s'ouvrir et nous engloutir. Je crois qu'on est tous un peu niqués, par l'histoire, par la guerre, par la révolution.*»

FRACASSÉE DE L'INTÉRIEUR

À quel moment comprend-on qu'on vit au bord du gouffre ? Toutes ont une histoire d'enfance. Zar se souvient de sa mère, au début des années 1980, interrogée en pleine rue par une sorte de milice. Elle ne portait pas de gants et avait du vernis à ongles. «*Ça ne m'a plus quitté, cette image-là, cette peur que j'ai éprouvée pour ma mère.*» Mina n'a pas oublié l'impact d'une claque de sa mère, qui pourtant ne la battait jamais. La fillette avait crié trop fort qu'un livreur clandestin de films interdits était passé chez elle. C'est bien par la terreur qu'un régime pénètre les pores de la peau, tel un virus dont on ne guérit plus. Au Conservatoire, elle constatera sa différence : «*je me suis dit, waouh, je n'ai pas du tout le même rapport à mon corps qu'une actrice française ! Moi, je suis couverte par les cicatrices de la République islamique et ça ne part pas facilement.*» Dans son spectacle elle lance : «*Je suis fracassée de l'intérieur et ça ne se réparera jamais.*» Or, ce n'est pas tout à fait vrai. Certains jours, Mina semble fragile. Certains



À VOIR

► **Lire Lolita à Téhéran**, Eran Riklis. En salles le 25 mars.

À LIRE

► **Lire Lolita à Téhéran et La République de l'imagination**, Azar Nafisi. Traduits par Marie-Hélène Dumas. Éditions. Zulma.
► **Dé-rangée. L'exil au bord des lèvres**, Mina Kavani. Éditions. du Faubourg.

soirs, elle paraît indestructible. L'actrice réfléchit et admet qu'elle a toujours admiré Romy Schneider ou Isabelle Adjani, justement pour cet équilibre... ou ce déséquilibre-là.

Dans son travail, comme ses compagnes d'exil, elle construit sa nouvelle maison. Sa relation aux espaces clos des théâtres et des plateaux reproduit celle qu'elle avait nouée avec les fêtes clandestines qu'elle aimait tant à Téhéran.

«*Nous ne sommes jamais heureux là où nous sommes*, écrit-elle. *On est heureux là où l'on s' imagine être...*» En écho, Azar Nafisi lui répond dans sa *République de l'imagination* : «*Nous n'acceptons pas les choses comme elles sont. Ce que nous sommes, où que nous vivions, dépend en grande partie de ce que nous imaginons être.*» Ainsi, loin de la République islamique, les actrices édifient les palais labyrinthiques de la République de l'imagination.

Pendant toutes ces années, Golshifteh a fait le choix de rompre avec sa langue natale : «*J'avais une telle blessure, un tel trauma que j'ai arrêté de lire en farsi. Je ne pouvais plus. Il y a des coins de soi où, parfois, on ne veut plus aller.*» Azar Nafisi a écrit *Lire Lolita à Téhéran* en anglais. Comme Nabokov lui aussi a écrit *Lolita* en anglais. «*Et comme Atiq Rahimi a écrit "Syngué sabour" en français, poursuit la comédienne. Il dit qu'on ne peut pas faire l'amour dans notre langue. Et c'est vrai. Ces mots d'amour, ces mots qu'on se dit quand on fait l'amour, moi je ne peux pas m'imaginer les dire en farsi. C'est impossible. Même si toute ma vie, je me suis affranchie, même si je suis littéralement*

Mina Kavani a été contrainte à l'exil après avoir tourné *Red Rose*, un film de 2014 qui relate une passion charnelle sur fond de répression policière.

CORRIERE DELLA SERA

SENZA FINE
PUPI AVATI:
«I MORTI VENGO
A TROVARM
STANOTTE HO PARLATO
CON UN AMICO»
DI ANTONIO POLITO

LONGEVITÀ
QUANTO A LUNGO
POSSIAMO
VIVERE OGGI:
IL BIVIO
TRA 87 ANNI E 120
DI TELMO PIEVANI

SOCIETÀ
CADERE
E POI RIALZARSI:
LIBRI, FILM, VITA
ELOGIO CORALE
DELL'ERRORE
DI PAOLO CONTI

La scrittrice iraniana
di *Leggere Lolita*
a Teheran, Azar Nafisi,
seduta nella poltrona
di destra con il gruppo
di attrici del film
omonimo tra cui,
al suo fianco (a sinistra)
Golshifteh Farahani
che la interpreta

15.11.2024

NON DIMENTICARE LOLITA A TEHERAN

DI LUCA MASTRANTONIO E GRETA PRIVITERA
FOTO DI FABIO LOVINO



GULF NEWS



هذا كـ يوريت

٢١ ربيع ٢٠٢٤



مشاركة
هينا
كافاني
جِراء
طوف
ذوق
حب وفار

THE KURATOR

#12 spring 2024

GULF NEWS 



share

MINA
KAVANI

dare

LET IT
FLOW

flair

OF LOVE
AND
FIRE

OUTSIDE

01

On the doorstep of a very eventful Spring, French Iranian actress Mina Kavanian takes a moment to talk to us about her journey to find freedom in creativity. Her words are like a breath of fresh air carrying a delicious hint of rose.

Interview, colline chaptal / photos, emma picq / styling, timothé grand-chévin

THE BOX

Crepe dress with lace details and long tulle gloves, **GIVENCHY**. Disco ear pendants, **ROGER VIVIER**. Aqua Allegoria Forte Floreabloom, eau de parfum. Météorites, light revealing pearls of powder. KissKiss Boo Glow Oil, plumping lip oil, **GUERLAIN**





"I think that, as artists, if we're not taking risks, why be an artist?"

— mina kevani —

Upcycled maxi double sleeve trench, **BALENCIAGA**

Q You were born in Tehran to a family of artists, but for the last decade you've lived in Paris. What was it about your family environment that made you want to become an actress? And as it stands now, do you consider yourself more a French actress or an Iranian one?

A I come from a family of artists who spoke French, and I always knew I wanted to try my luck at acting in France because I've always been in love with the country. My family has a long history with France, and I wanted to audition to get into the Conservatoire de Paris. I have an uncle who's a cinema and theatre director (Ali Rafie) whom I've spoken at length about in interviews. He lived in France for some forty years and passed down to me a sense of French and Parisian culture. By age 16, I knew I wouldn't always be by my family's side in Tehran. I wanted to be somewhere freer where I could make my humble way as an artist on my own terms, which wouldn't have been possible in Iran. Graduating from the Conservatoire, I was offered the lead role in the film *Red Rose* by French-Iranian director Sepideh Farsi. I was so young and thin-skinned then, but I also had this wild side. And I still have it (laughter). It's like two different minds guide me through my career. One's spontaneous, it is my heart guiding me to follow certain ideas. The other one is when reality rebuffs me on. Whatever the case, I'll always go where my heart and my creative sense tell me to. I think that, as artists, if we're not taking risks, why be an artist? I figure I only have one life and I don't want this sole, artistic life of mine to resemble something I could have had back in Iran. Unless you know what it's like to live in exile, you can't understand. One's nationality and identity can't simply be broken in two. You live what you are. To be honest, and I say this in my one-woman-show, I don't feel Iranian, French, or anything else. I feel like a soul, a free spirit. I feel like an artist who belongs to no one place and every place.

Q Yet you remain strongly tied to Iran, as evidenced in much of your projects. Is that important to you?

A Iran will always be there, but if I'm being honest, I wish that weren't the case. I really get worked up

about labels. I find them oppressive. I don't want to be thought of as strictly an Iranian actress. Actresses working in Iran now aren't me, and I don't represent them. I don't represent Iranian culture or French culture. I'm a mix, I'm me, Mina, and I want people to approach me for my personality and what I give off, not for where I come from. Sure, if my Iranian roots help me portray a character, I can use that, but based on my tastes, my artistic choices, the music I listen to, and the movies I like, I've always been international. Not to compare myself to another actress and her tragic fate, but no one speaks of Romy Schneider as a French-German actress. Romy Schneider is Romy Schneider, period. Penelope Cruz's career began in Spanish cinema, but now she does films all over the world. Sometimes at the outset you have to base yourself in your deepest identity, but after a while you'll have the strength to tear the label off, break the chains, and say no.

Q Do you ever have the feeling that you're a different actress when you speak Farsi as opposed to French or English? And do you have a favourite language?

A Yes. It was in coming to France and starting out at the Conservatoire that I was first blown away by how a language and its cultural history can change the artist and the actor you are. Acting is bound up with language, so I'm not the same actress depending on the language. Though my French acting career does influence me when I act in Persian. I felt myself change when I came to France. Maybe that's just psychological, but it's been amazing. New French is the language I feel freest in. And when I write monologues or my own work, I never write in Persian. I've only ever written in French, despite all the mistakes (laughter). I find it's a country and a language that poses no boundaries. It's the language of my heart and my soul.

Q Speaking of freedom, do you feel freer on stage and on film sets than in your day-to-day life?

A Yes! I can be so shy in regular life. I'm still outgoing, but there are private aspects of my life that I'm unable to express in the day-to-day, and it's always been that way. When I'm acting, I'm not the

"I need the clothing I wear to help me get as close as possible to whom I am deep down"

— mina kavani —

same woman I am when I go about daily life. I write my one-woman-shows on my own and talk about things that I want to say that I can't say in regular life. It's cathartic. In different characters, I can find freedom by channeling my own emotions, faults, and vulnerabilities. My one-woman-shows are like me crying out for freedom. I'm self-critical and always doubting myself, which builds up in Mina.

I came into this work via a traditional route and have always been inspired by the likes of Romy Schneider, Isabelle Adjani, and Isabelle Huppert, whose had a particularly brilliant career in my view. She's taught me a lot in how she's involved in so many films and more, yet she always comes back to theatre, to the stage. That's where I want to make my mark too. The stage is my free space and a place where I can recharge.

Q Do you see fashion and clothing as a form of creative expression? How do you approach a photo shoot like the one you did for the cover of this issue?

A I need the clothing I wear to help me get as close as possible to who I am deep down. Of course, there are dresses and looks that can make you look more beautiful, but I think subconsciously I always drift toward clothing that makes me feel at home in my own person. Actors have a special relationship to clothing in the way of costume and wardrobe. When you slip into costume, you're almost halfway to becoming the character. The way we relate to the wardrobe is in some way similar to the way we relate to the character. It all goes hand in hand. I'm impressed by what Timothé (Timothé Grand-Chavin, stylist and associate artistic manager for The Kurator) came up with for the shoot. I was saying I'm Iranian but don't want to be pigeonholed as that, and Timothé understood all too well! He figured out what my world is, my style is, and the parts of me I don't necessarily put out there for everyone to see.

Q In your upcoming film *Reading Lolita in Tehran*, directed by Eran Riklis, you share the screen with Golshifteh Farahani and Zor Amir Ebrahimi, whom you've spoken of as your "big sisters in exile". Do they embody women's empowerment to you? And

is your relationship with them the epitome of sisterhood?

A Golshifteh and I go way back. She was very close with my older sister in Tehran and she likewise worked with my uncle, so I'd see her at his place a lot. I love her deeply. What's funny is how different our paths, tastes, and styles have been, but still I admire her so much. She's someone who's extremely free. She's like a big sister to me, and we both love each other. When I was in *Red Rose* and acting for Jafar Panahi (in *No Bears*, which won the Special Jury Prize at the 2022 Venice Film Festival), I never thought I'd be an activist or feminist.

I simply followed my heart. I do what I want to do, and sometimes that leads me to making firm statements on issues. We hope that *Reading Lolita in Tehran*, which comes out this year, will make it to Cannes and Venice. The director's choice of female actors was amazing. My character is perhaps the most rock and roll and I identified a lot with her.

Q What are some of your other projects upcoming this year?

A I play the protagonist in *Embassy 87* by English director Colin Teague, which comes out in Spring. It was shot between Dubai, Abu Dhabi, and the desert. A lot of films and series are being shot in those places nowadays. I speak in English, Farsi, and a bit of Arabic with the help of a language coach. I can't divulge a whole lot about it, but it's very exciting and I really like my character. It's a spy series taking places in the 1970s and 1980s. I loved working with Colin, the director. I think he's amazing and I love how he coaches actors. It was my first series, and I think my theatre training helped me a great deal to adapt.

Q If you could be anywhere in the world right now, where would it be? Can you describe it to us?
A I'd be in my parents' garden in Tehran, which is an old Iranian house split up into different plots with a fountain and a pond in the center. It's very romantic and poetic with lots of roses and grapes growing everywhere, and of course lots of birds singing. I've written a lot about that garden, and my one-woman-show (returning to Paris theatres in 2023) even has a whole scene about it!

— Trench coat, Toile de Jouy Bokor pattern, and black pleated skirt, **DIOR**. Maryanne 100 leather pumps, **JIMMY CHOO**. Hair, Fanny Fraulin. Make-up, Charlotte Nguyen. Manucure, Mathilde Guyot. Set design, Jimmie Choo



more content —





FEMMES. CINÉMA. LIBERTÉ!



Inscrit sur la main de l'actrice Mina Kavani, qui s'est exilée en France en 2015, le slogan du mouvement de contestation actuel en Iran : "Femme, Vie, Liberté !"

LA RÉVOLUTION EN COURS EN IRAN A DÉBUTÉ DE LONGUE DATE SUR LES ÉCRANS. UN SOFT POWER PUISSANT QUI PERMET AUX RÉALISATRICES ET ACTRICES DE FAIRE ENTENDRE LEUR VOIX.

FAIRE DU CINÉMA EN IRAN EST UN PARCOURS DU COMBATTANT, avec trois itinéraires possibles : déposer les armes pour se plier aux diktats des comités de censure, devenir fin stratège pour trouver sa voix sans froisser le régime, ou attaquer l'ennemi de plein fouet, au péril de sa liberté. C'est cette dernière option qu'a choisie Jafar Panahi qui, après une première condamnation en 2010, purge actuellement une peine de six ans de prison dans son pays. En cause : ses films dissidents réalisés à la barbe des ayatollahs. Dans *Aucun ours*, actuellement en salles, le cinéaste de 62 ans se met ainsi en scène dans son propre rôle : depuis sa cachette dans un village d'Iran, il se connecte à une application de visioconférence pour diriger son nouveau film tourné en Turquie. Son actrice Mina Kavani se souvient. « La passion et la résilience de Jafar nous ont portés, mais la situation ravivait ma colère : comme Jafar, je suis moi aussi coincée, mais hors

du pays. » La comédienne fut en effet contrainte de s'exiler pour de bon en 2015, après avoir tourné *Red Rose*, de sa compatriote Sepideh Farsi, en Grèce. Pour les femmes de cinéma iraniennes, l'exil s'impose en effet depuis longtemps afin d'éviter la prison ou les coups. En participant à des films critiques, en dévoilant leur corps ou leurs cheveux à l'écran ou en promotion (comme ce fut le cas pour Golshifteh Farahani), elles ont transgressé les règles. « J'ai obtenu le statut de réfugiée politique après *Red Rose*, raconte Mina Kavani, désormais nationalisée française. Il y avait dans le film la quintessence de tout ce que la République islamique condamne : une histoire d'amour hors mariage entre une jeune révolutionnaire et un homme plus âgé, des dialogues bruts, une réflexion sur le pouvoir en Iran et des scènes d'amour. Certains acteurs iraniens ont tourné à l'étranger, mais

PHOTO RETNA/NDK/OLIVIER LUTHEA VIA CORAIE PHOTO

les répercussions sont souvent moindres pour les hommes. Il est plus compliqué pour une femme de faire du cinéma : on ne nous laisse pas la liberté de disposer de notre corps et de nos vies », explique l'actrice qui, malgré le déracinement, n'a jamais regretté son choix. « À l'époque de *Red Rose*, j'étais dans le même état d'esprit que toutes celles qui se révoltent aujourd'hui dans les rues de Téhéran. En colère, assoiffée de liberté. Très jeune, j'ai su de toute façon qu'il me faudrait un jour choisir entre l'Iran et la France dans ma carrière. » Zar Amir Ebrahimi, prix d'interprétation cannois 2022 pour *Les Nuits de Mashhad*, fut elle aussi contrainte de fuir à contrecœur après avoir été condamnée par contumace à quatre-vingt-dix-neuf coups de fouet. Une vidéo intime d'elle et son petit ami avait été volée et publiée sur Internet. Côté réalisatrices, même constat. Interdite d'université depuis son emprisonnement à 17 ans pour avoir caché un dissident, Sepideh Farsi s'installe en France en 1984. Elle tourne cependant sept films en Iran, de 1997 à 2009. Sous conditions.

En effet, avant de pouvoir tourner sur le sol persan, tout cinéaste doit soumettre son scénario pour obtenir une autorisation. « Je ne mentais pas mais je ne donnais pas de détails. Je tournais autour de la vérité, je louvoyais », explique la cinéaste qui raconte aussi la difficulté de construire son casting ou sa mise en scène quand la loi islamique interdit à un homme et une femme non mariés de se toucher. Contrevenir aux règles étant inenvisageable : « Il y a toujours un indic sur le tournage qui vous surveille », explique la réalisatrice qui, en 2009, trouvait la parade pour passer outre les contrôles.

TÉHÉRAN SANS AUTORISATION FUT AINSI FILMÉ ENTIÈREMENT AU TÉLÉPHONE, clandestinement.

« Cela me permettait d'être en mouvement et proche des gens, mais aussi de passer relativement inaperçue. Les Iraniens possèdent en moyenne 1,5 téléphone par personne et se filment avec leur famille, leurs amis en permanence, comme partout... C'est physiquement impossible de contrôler tout le monde. » Le prix à payer pour cette offense aux autorités ? L'exil, à nouveau. « Je veux pouvoir créer en toute liberté. Il faut pouvoir se regarder dans la glace ! J'ai essayé de tourner en Iran pour que le public iranien puisse aussi voir mes films. Mais au final, tous, y compris ceux qui avaient eu une autorisation de tournage, ont été censurés. Cela n'a pas de sens d'essayer de se plier aux exigences d'un régime théocratique et dictatorial. » Selon la réalisatrice, l'image du cinéma et des actrices cinéastes s'est beaucoup améliorée en Iran. Pourtant, la jeune génération choisit encore régulièrement de s'expatrier. Depuis cinq ans, deux ou trois étudiants non européens intègrent chaque année la Fémis. Parmi eux déjà, deux Iraniennes. « Pour elles, l'enjeu est d'obtenir une tribune afin de faire résonner les voix des Iraniennes dans un cinéma libre de toute entrave », explique

Nathalie Coste-Cerdan, directrice générale de la prestigieuse école de cinéma. « Elles sont très engagées et utilisent les images comme une arme de combat. Faeze Karimpour, l'une de nos diplômées, archive actuellement des images de la révolte pour son prochain film. »

CES TÉMOIGNAGES, FAEZE LES RELAYE AUSSI sur ses réseaux sociaux, contre-pouvoir ayant largement contribué à la démocratisation des images et à la circulation des informations dans le pays. « La génération

Z est née avec les nouvelles technologies, a fait des études et ose davantage que nous, observe Marjane Satrapi. Tous deviennent des témoins du réel, des passeurs d'images. » Exilée depuis la sortie

“J’ai compris que le cinéma était la PLUS belle machine à créer de l’empathie qui soit”

Marjane Satrapi, artiste et réalisatrice

de sa bande dessinée *Persepolis* en 2000, puis du film du même nom (2007), l'artiste et réalisatrice connaissait les risques. Mais faire entendre sa voix, briser les préjugés et ouvrir une fenêtre sur la réalité de son pays étaient une nécessité. « Pour beaucoup, l'Iran c'était *jamais sans ma fille* : des gens sales, des cafards dans le riz, des tchadors et des barbus. Du sensationnalisme. *Persepolis* rétablissait ma vérité qui, certes, n'est pas absolue, mais représente un point de vue de l'intérieur. Non seulement le silence me rendait complice, mais j'ai aussi compris que le cinéma était un *soft power*, la plus belle machine à créer de l'empathie qui soit », explique celle qui, après avoir aussi puisé dans ses racines avec *Poulet aux prunes*, estime avoir fait le tour de la question. Pour l'instant au moins. « Parler d'autre chose, c'est une autre forme de rébellion et d'émancipation. Un message d'espoir. C'est dire : "Je ne suis pas condamnée à porter le fardeau de cette histoire iranienne qui, si elle fait partie de moi, ne doit pas tout conditionner." » Aujourd'hui, à l'heure de la nouvelle révolution lancée par les femmes mais soutenue par les hommes, toutes générations confondues, certaines artistes refusent encore l'exil. Actrice du *Client*, Taraneh Alidoosti a il y a peu posté un message de soutien sur Instagram, tête nue : elle y affirme qu'elle restera en Iran. Quel que soit le prix à payer. •

IDÉES/

«Je vis libre mais je suis prisonnière de mon exil»

Près de deux ans après le mouvement «Femme, vie, liberté» déclenché en Iran par la mort de Mahsa Amini, l'actrice et autrice d'un spectacle sur son parcours Mina Kavani raconte la distance qui la sépare de son pays depuis qu'elle l'a quitté en 2013 et évoque la vie d'avant et celle d'après.

Onze années sont passées. Onze années depuis mon dernier voyage dans mon pays, l'Iran. Aujourd'hui, je suis une autre femme et pourtant, je suis la même. On me demande souvent : «Ça ne te manque pas ?» Et j'ai toujours du mal à répondre. J'imagine que si l'on posait cette question à une personne qui a perdu une jambe ou un bras, elle aurait la même difficulté à répondre, car la question est tellement absurde. Le manque est anormal, tellement contre-nature que tu n'arrives même plus à savoir où placer cette douleur, parmi les autres douleurs. Simplement, tu deviens anormale, hors norme, tu ne t'en rends pas compte mais tu essaies d'arrêter le temps, de ne pas le voir passer, ce temps qu'on te vole. Car pendant ce temps, tu rates des choses, des êtres, et le fait de l'imaginer, cela te rend folle.

JE HAIS LA POLITIQUE

Ton rapport au temps, aux lieux et aux êtres change. Tu es hantée, par des odeurs, des couleurs, des images, des voix, par des êtres du passé... et tu n'arrives pas à construire ta vie, mais tu essaies d'être forte, parce que tu es forte. Tu as tout quitté, pour ta passion, pour ton art, pour tes rêves. Et tu ne t'es pas laissé pourrir par leurs mains, laissé mourir dans le désespoir. Tu as su dire non. Non ! Je ne veux pas être cette femme soumise que vous aimeriez que je sois ! Je ne veux pas être une femme censurée et je suis partie. Dans ces moments, je me dis que je suis une combat-

tante, je me sens forte. Et puis, je sens une odeur, je me souviens d'une image et toutes ces barrières que j'ai construites autour de moi s'effondrent d'un coup. Et je me rends compte que, oui, je suis fracassée de l'intérieur et que cela ne se réparera jamais. Je ne pourrai jamais avoir une vie normale, construire une famille, faire des enfants, parce qu'on m'a déjà volé la mienne et il faut que je la retrouve, sous peine d'en mourir.

Comment laisser tout ce qu'on a construit derrière soi pour construire ici une nouvelle vie ? Abandonner tout ce que l'on a été un jour, pour devenir une autre ? Peut-être faut-il mourir pour renaître ? Mais même dans cette transformation, cette autre vie reste cachée dans toutes mes cellules, comme des champignons dispersés dans tout mon corps et mon âme. Alors je deviens double. Il y a la vie d'avant et celle d'après, le moi d'avant et celui d'après, et nous sommes en permanence ensemble. Et puis il y a cette peur, ce cauchemar. Rien que de l'écrire, cela me fait mal. Que se passerait-il si un jour mon téléphone sonnait et qu'on me disait ce que l'on ne doit pas me dire ? Si un jour mes parents disparaissaient ? Pourrais-je aller les serrer dans mes bras une dernière fois ? Serai-je encore forte et combattante ? L'art me tendra-t-il alors la main ? Je ne pense pas. J'en mourrai ce jour-là, j'en mourrai c'est certain.

Et c'est à ce moment-là que je prends conscience du mot «exil». Oui, je suis un être en exil. A ce moment-là, ma passion, mon art, ma liberté perdront tous leurs sens. Plus rien n'aura de sens. Je commence alors à me haïr. Tout ça pour des rêves d'actrice, pour vivre libre ? Suis-je vraiment libre maintenant ? Je vis libre mais je suis prisonnière de mon âme, prisonnière de mon exil et de mon statut de «réfugiée politique». Je ne fais pourtant pas de politique ! Je hais la politique !

Oui je vivais dans une dictature mais mon esprit était libre, mon âme me semblait légère, j'étais gaie, joyeuse, rebelle, je faisais tout ce qu'il ne fallait pas faire là-bas. Et aujourd'hui que je suis-je devenue ? Une Parisienne soumise, peureuse ! Qui vit ici et qui rêve d'ailleurs ! Oui, je suis de ces personnes qui n'appartiennent à nulle part, je me sens aussi étrangère à Paris qu'à Téhéran. Heureusement, j'appartiens à mon



univers, à mon imaginaire. Je pense à la poétesse Ingeborg Bachmann, à ce poème qui me revient souvent à l'esprit... «Je suis un[e] mort[e] qui chemine, enregistré[e] nulle part, inconnu[e] au royaume du préfet, en surnombre dans les villes dorées et la campagne verdissante, écarté[e] depuis longtemps et doté[e] de rien, que du vent, du temps et du son...» Mais toutes ces pensées me mordent, je hais mon désespoir, je refuse de sombrer : «Rappelle-toi de ce que tu as fait quand tu as tout quitté.» Alors je retrouve de la force, et cette force existe. A l'époque, en 2013, nous étions loin du «Zan, zendegi, azadi» («femme, vie, liberté»). Le mouvement n'était pas encore

à la mode. J'essaie de me rappeler en détail, de me souvenir exactement de tout ce qui s'est passé dans ma tête le jour où j'ai reçu la proposition de jouer le rôle principal du film engagé *Red Rose* de Sepideh Farsi. Je suis tombée amoureuse du personnage de Sarah, cette femme libre dans sa tête et dans son corps. Elle manifestait de tout son être et avec son corps contre le régime d'Ahmadinejad. Elle voulait lutter pour sa liberté, et pour cela elle faisait l'amour, sauvagement, se purifiant ainsi de toutes les saletés qu'elle vivait chaque jour dans les rues de Téhéran. Je voulais être cette Sarah, je voulais devenir cette femme, donner mon corps à ce person-

Par
MINA KAVANI
Actrice iranienne réfugiée en France

Mina Kavani,
jeudi. PHOTO
EMMA BIRSKI

tourner en Iran.» J'ai répondu : «Bah oui ! Je suis sûre !» La vérité est que je ne mesurais pas du tout, à ce moment, ce que cela voulait dire «ne plus jamais retourner chez soi». Je pensais alors aux années qu'on m'avait déjà volées, adolescente, à la peur, l'angoisse et l'horreur qui faisaient partie de notre quotidien. Je voulais rattraper ces années-là, reprendre ma vie en main. Je ne voulais pas être cette actrice qui doit se montrer la veille de chaque représentation à un «jury de censure». Alors j'ai fait ce film. Avant sa sortie, je me suis dit : «Il faut que je fasse un dernier voyage.» C'était en 2013, je venais de sortir du Conservatoire national supérieur d'art dramatique et comme à chaque été, j'avais le projet d'aller voir mes parents à Téhéran. Mais c'était alors différent. Je savais que c'était la dernière fois, mais je ne l'ai pas dit à mes parents ni à personne. J'ai juste pris une caméra et j'ai tout filmé : le quotidien de mes parents dans toute sa banalité, leur maison, leurs repas, mes amis avec lesquels on se retrouvait toujours «underground» pour faire la fête, boire, danser et fumer. J'y suis restée trois mois, puis le jour du départ est arrivé. C'est comme si c'était hier, je me souviens absolument de tout. Il était 5 heures du matin, je me suis réveillée pour aller à l'aéroport, tout était déjà différent, comme si tout avait plus d'intensité, les sons, les odeurs, les couleurs, tout était angoissant, même le vent doux du mois de septembre qui portait l'odeur du jasmin et le sourire de mon père m'angoissaient. Finalement, je les ai embrassés, je suis montée dans la voiture, et avant que mon père ne démarre, juste avant, mon regard a croisé celui de mon chien qui me fixait à travers la fenêtre de la cuisine. Je savais qu'il savait ce que moi seule savais, il avait compris que peut-être nous ne nous reverrions jamais. Je ne l'ai plus jamais revu, je ne suis plus jamais retournée dans cette maison.

Je suis arrivée à Paris, le cœur lourd. Le film sort au Festival international du film de Toronto. Et puis un jour ma sœur m'appelle, elle me dit de taper mon nom sur internet en farsi, il est écrit : «Mina Kavani, la première actrice pornographique.»

Onze années se sont passées, onze ans depuis mon dernier voyage. Aujourd'hui, je suis une autre femme et pourtant la même. Mais je cherche toujours quelque chose. Je ne sais pas où je pourrais le trouver, je sais que je ne le trouverai pas en Iran, ni à Téhéran, puisque mon Téhéran n'existe plus, puisque le «moi» de cette époque n'existe plus. Mais je le cherche, partout où je vais. Cela sera toujours dans mes pensées, dans mes rêves, et je sais que j'en resterai à jamais hantée. ◆

nage, pour montrer, pour la première fois dans le cinéma iranien, le vrai visage de la femme iranienne. Car elle n'est pas seulement la belle Persane romantique que vous imaginez, cette femme iranienne est une guerrière du quotidien, qui se bat pour exister dans la vie la plus banale.

CŒUR LOURD

J'ai dit oui à ce rôle, avec une nonchalance disproportionnée, je ne le concevais même pas comme une prise de risque, j'étais tellement assoiffée de liberté. On m'a posé la question : «Tu es sûre ? Parce que tu ne pourras plus jamais re-

(1) *I'm Deranged*, de et avec Mina Kavani au théâtre Athénée Louis-Jouvet (Paris IX^e) du 22 au 25 janvier 2025. En tournée d'octobre 2024 à mai 2025 à Angoulême, Brest, Guingamp, Saint-Herblain, Poitiers, Vandœuvre-lès-Nancy, Vire, en Allemagne et en Pologne.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté »

Pour avoir joué cheveux et corps dénudés, l'Iranienne Mina Kavanî, à l'affiche d'« Aucun ours », vit en exil

RENCONTRE

En Iran, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses. Mina Kavanî arrive en courant, parle en courant, rit en courant et pleure tout de même. L'actrice du nouveau film de Jafar Panahi, *Aucun ours*, a l'énergie électrique de la révolte. « Quand j'étais petite, si tu demandais à l'un d'entre nous, aucun ne s'imaginait un avenir qui ne soit pas extraordinaire [de ses bras, la trentenaire fait un large geste]. Mes rêves étaient plus grands que moi, je pensais que j'allais conquérir le monde. » Là, depuis sept ans, Mina Kavanî vit l'exil.

Son histoire commence bien avant tout ça. Et débute comme un conte : dans le bazar d'Ispahan, un modeste marchand, le vieux Raffi, tenait une échoppe. De ses sept enfants, Ali était le plus beau et le plus chanceux. Le jeune homme, footballeur, débarqua en France en 1960. Une blessure au pied mit fin à sa carrière. Restait sa beauté exceptionnelle, raconte Mina Kavanî, dont les yeux gris scintillent comme des opales bleues.

Un jour, dans une station des Alpes, on aborde le jeune homme. Marc Allégret tourne *Le Bal du comte d'Orgel* (1970). Ali Raffi y tiendra son premier rôle. La suite se passe avec Georges Wilson au TNP de Villeurbanne (Rhône), avec Agnès Varda (*L'innocence*, l'autre pas et *Plaisir d'automne* en Iran, tournés en même temps en 1976), avant qu'il retourne définitivement en Iran, au début des années 1990, où il met en scène et enseigne le théâtre.

Cortège de mélancolie
« Je ne peux pas vous parler de moi sans parler de mon oncle », s'excuse la jeune femme. Dans la maison de l'avenue Tavanir dans laquelle elle a grandi, dans le centre de Téhéran, ses parents occupent le second étage, et cet oncle maternel, le premier. « Une maison de liberté, un lieu underground, où défilaient les artistes, les écrivains, les intellectuels, où on écoutait Bob Dylan et les Pink Floyd. » Bien que son père soit issu d'une grande famille de la bourgeoisie (le grand-père était le pilote privé du shah), les parents ont fait la révolution, et le père a même longtemps vécu aux États-Unis. De religion, point. Lorsqu'elle rentre de l'école avec son uniforme de la République islamique, l'enfant file chez le vieil oncle célibataire, qui lui parle de Chéreau et Minschke, de



Mina Kavanî, le 3 novembre, à Paris. (JANIS STEVENS / FOUR + LE BOMBE)

Bergman et Tchekhov, et qui va, quand elle a 17 ans, lui donner son premier rôle dans *Il ne neige pas en Égypte*, un clin d'œil ironique au régime iranien dans lequel la liberté se joue sur le fil. L'enfant, déjà, rêve de cette France dont elle apprend la langue de façon clandestine avec une professeure qui lui montre des films de Godard. « Quand j'allais au cinéma en Iran, même à mon jeune âge, je

comprendais qu'une femme qui se réveille au milieu de la nuit avec un foulard sur la tête, ce n'est pas crédible. Comment peut-elle devenir *My Sister Samira* ou *Romy Schneider* quand tout est basé sur un mensonge ? Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté. La dictature peut nourrir l'imagination combattive d'un réalisateur ou d'un peintre, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

Elle s'imagina au Conservatoire de Paris. Finit par tenter le coup. Et elle est admise. « C'est très cruel et tout de même très étrange de devoir quitter son pays, ses amis. À l'école d'art dramatique de Téhéran, tu n'étudies pas Brecht, mais le testament de l'imam Khomeini. Je n'y ai rien appris. La vie, elle, m'a beaucoup appris. » Sa voix s'embrume. À Paris, avec la liberté, elle va découvrir la solitude de l'exil et son

cortège de mélancolie. « A Téhéran, j'avais vu Jane [1980], d'Alan Parker, et je pensais que j'allais vivre ça ici. Mais en fait, c'est là bas, sous les radars, que je l'avais vécu. À la maison, on faisait la fête, on buvait, on fumait. C'était comme un volcan prêt à exploser. Ici... »

Son destin bascule définitivement en 2014. Cette année-là, la jeune comédienne tourne *Red Rose*, de sa compatriote Sepideh Farsi. Une histoire d'amour – pendant les émeutes de 2009 à Téhéran – entre un ancien révolutionnaire désabusé et une jeune militante qu'elle interprète, sans voile et parfois nue. À le revoir à l'aune des événements actuels, on en mesure l'acuité.

Après la sortie du film, le 9 septembre 2015, les portes de l'Iran lui seront définitivement fermées. « La réalisatrice m'avait demandé plusieurs fois : "Tu es sûre ? Tu es prête à faire ça ?" Je n'ai pas hésité, je me disais : enfin on va montrer un vrai personnage de jeune fille iranienne. Et puis je savais que, tôt ou tard, je serais confrontée à ce choix : jouer sans foulard et ne pas pouvoir retourner en Iran. Aujourd'hui, je ne sais pas si je serais capable de le faire. » Elle soupire, ses yeux ardents traversent le rideau de pluie : « Quand tu vis à Téhéran, tu es révoltée, tu es sauvage, tu es en colère, j'espère que je ne suis pas devenue une Parisienne peureuse, j'ai envie de garder ma colère. »

Lors de son dernier voyage en Iran, avant la sortie de *Red Rose*, elle avait filmé les lieux, les gens, pour en garder la mémoire près d'elle. L'exil, même choisi, ne l'est jamais complètement. Comme le dit son personnage dans *Aucun ours*, de Jafar Panahi : « Qui a dit qu'il faudrait qu'on parte ? Que ça va nous rendre plus heureux ? »

Le réalisateur, lui, a choisi de rester. Son film est une mise en abyme. Jafar Panahi filme un cinéaste qui n'est autre que lui-même, dirigeant par écrans interposés, depuis un petit village reculé d'Iran, une équipe qui tourne de l'autre côté de la frontière avec la Turquie. Mina Kavanî en est l'héroïne : « C'est un petit rôle mais, pour moi, il est immense. La première fois que j'ai le rôle, on le comprend, l'image est si exactement ce que je raconte dans mon seul scénario [improvisé, en tournée en France]. Personne ne nous a dit que ce serait si dur, que j'allais trainer sur mes épaules ce mot si énorme et si lourd, "réfugiée politique", alors que je ne suis

« La dictature peut nourrir l'imagination, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

MINA KAVANÎ

qu'une artiste qui a juste osé dire merde à la République islamique. Je déteste la politique, mais à partir du moment où on vient d'un pays comme ça, on n'y échappe pas. »

C'est elle qui joue les ambassadrices pour le film dans les festivals. Jafar Panahi, condamné en 2010 à six ans de prison pour « propagande contre le régime », a été arrêté au début de l'été. Enfermé à la prison d'Evin, dans le nord de Téhéran, où le 15 octobre un incendie et des explosions ont eu lieu, faisant de nombreuses victimes, il est en bonne santé.

La comédienne, elle, a désormais la nationalité française mais, comme Golshifteh Farahani ou Zaynab Ebrahimi (« mes grandes sœurs d'exil »), elle emporte partout avec elle le poids de son histoire. « On est très prisonniers de l'image que les Occidentaux nous plaquent dessus. Moi qui fantasmais de devenir une espèce d'Isabelle Adjani, je suis coincée dans des rôles de réfugiées. On est toujours ramenés à nos origines et à notre statut », grimace, résignée, celle qui tourne, à Abou Dhabi, un rôle d'espionne dans une série Netflix, *Embassy 87*.

De la situation en Iran, elle dit : « Je vis au jour le jour, collée à Internet et aux réseaux sociaux. Avec autant d'espoir que de désespoir, la mauvaise conscience d'être ici, et l'unique possibilité de témoigner. » Avec l'accélération de la répression, le désespoir a tendance à gagner du terrain. « Mais plus le régime tue des gens, plus ceux-ci se révoltent », se reprend-elle avec l'énergie de ceux qui n'oublient jamais que le diable se cache derrière la porte et que la seule chose qui peut l'en chasser, c'est leur propre volonté. Un jour, lors d'un atelier au Théâtre national de Strasbourg, elle avait interrompu une metteur en scène autrichien : « La dictature, soufflé-t-elle, je le sens à 100 kilomètres. »

LAURENT CARPENTIER

Le bouleversant pied de nez de Jafar Panahi aux autorités iraniennes

Réalisé lors de la liberté conditionnelle du cinéaste, le film évoque la condition des artistes persécutés, tiraillés entre partir et rester

AUCUN OURS

Le dernier long-métrage de l'Iranien Jafar Panahi, réalisé en liberté conditionnelle, sort au moment où le cinéaste purge, depuis le 11 juillet, une peine de six ans dans la prison d'Evin, à Téhéran. Un grave incendie s'y est déclenché, le 15 octobre, en écho aux troubles et soulèvements que traverse le pays. Recevoir ainsi des nouvelles de l'artiste derrière les barreaux, grâce au contretemps qui définit le rythme du cinéma, constitue un formidable et bouleversant pied de nez aux autorités, qui, jusqu'au bout, se sont acharnées à le faire taire, sans y parvenir complètement.

Du reste, *Aucun ours*, récompensé par un Prix spécial du jury à la Mostra de Venise, évoque précisément la condition des artistes persécutés et, en même temps,

leur incapacité à faire autre chose que leur métier. Un témoignage de première main, et donc inestimable, mais que le réalisateur délivre à sa façon : retorse, par le biais d'un récit où fiction et réalité jouent au chat et à la souris.

La première scène donne le ton, qui ouvre sur une rue commerçante, avant que les personnages, un couple tourmenté, ne s'adressent directement à la caméra. Il s'agit d'une fausse piste, un film dans le film, que le véritable protagoniste, Jafar Panahi dans son propre rôle, réalise à distance, caché dans un village du Kurdistan iranien, frontalier avec la Turquie. Il orchestre les prises par le biais de l'écran de son ordinateur, mais la connexion est mauvaise, et le voilà à sortir ou monter sur le toit de son logis pour en trouver une meilleure. Exactement comme le faisait le héros du *Vent nous emportera* (1999), de son maître

Abbas Kiarostami (1940-2016), avec son téléphone portable.

A ce récit de tournage s'ajoute un petit drame villageois, traité d'abord sur un ton léger, puis de plus en plus grinçant, oppressant. Logé par un homme d'une extrême affabilité, le cinéaste clandestin, toujours muni de son appareil photo, se voit bientôt confronté à la gêne que suscite sa présence (qu'on n'imaginerait pas sans raisons politiques), par l'intrigue qui se noue autour de sa personne.

Images incriminées

Un enfant rapporte en effet l'arrivée surprise en train de photographier une future mariée en compagnie d'un garçon autre que son fiancé, et donc en flagrante contravention de la coutume. Exercant sur le visiteur une pression de plus en plus insistante, la communauté exige de lui qu'il cède sa carte de stockage, où se trou-

vent les images incriminées. Lui leur oppose un refus : si tant est que ces images existent, que pourraient-elles bien prouver ?

On le comprend, l'image est au cœur d'*Aucun ours*, dont le titre désigne, sous une formulation énigmatique, les fables diffusées à des fins de manipulation sociale. L'image, dont le cinéaste Panahi proclame les puissances d'ambiguïté, là où les différents pouvoirs, politiques ou traditionnels, voudraient leur faire dire ou la vérité ou le mensonge, en fonction de ce qu'ils arrange. Dans une scène éloquent, le cinéaste confie son appareil à son logeur afin qu'il filme pour lui une cérémonie traditionnelle, mais l'homme confond le on avec le off et enregistre, sans le faire exprès, non pas l'événement mais ses à-côtés. L'image a toujours un endroit et un envers, un champ et un hors-champ, un posi-

tif et un négatif, et, entre les deux pôles, se creuse l'abîme du sens. En cela, Jafar Panahi se montre fidèle aussi bien à ses modèles de cinéma qu'à la vieille culture iconographique persane, où le montré et le caché, le motif et l'ornement se confondent jusqu'au vertige.

Quant au film dans le film, tourné de l'autre côté de la frontière, en Turquie, il raconte l'histoire d'un couple d'artistes en attente de faux papiers pour fuir l'Iran. Mais ce que le hors-scène révèle, c'est que les acteurs, Zara (Mina Kavanî) et Bakhtiar (Bakhtiyar Panjehi), ne font guère que jouer leur propre rôle, déchirés par la même problématique. La mise en abyme a beau empiéter l'une sur l'autre les couches de récit, c'est finalement le même sacerdoce qui concerne tous les personnages : ce choix impossible entre rester et partir, c'est-à-dire entre la clandestinité ou

l'exil, aussi douloureux et invivables l'un que l'autre.

Cette tension prend la forme métaphorique de la frontière, visible d'une porte et que la seule chose digne de scène nocturne où Jafar Panahi, guidé par son assistant, s'aventure dans une zone de contrebande. *Aucun ours* dialogue alors avec *Hitt the Road*, le premier long-métrage, sorti en avril, de Panah Panahi, le fils du cinéaste, qui évoquait aussi ces confins où agissent les passeurs. Cette frontière entre deux territoires si proches semble alors aussi illusoire que celle distinguant, dans le cinéma de Panahi, la fiction du réel. Entre l'une et l'autre, le cinéaste fait le choix le plus courageux, qui consiste à ne pas trancher. ■

MATHIEU MACHÉROT

Film iranien de et avec Jafar Panahi. Avec Naser Hashemi, Mina Kavanî (1 h 46).

Gros plan

UN REGARD PERSAN

1989

Naissance à Téhéran.

2010

Entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

2014

Tourne dans *Red Rose*. Dernier voyage en Iran.

2022

Joue dans *Aucun ours*, film de Jafar Panahi.

2023

Création d'*I'm Deranged* au Manège de Maubeuge et au Festival Off d'Avignon.

L'actrice iranienne Mina Kavani reprend « I'm Deranged », le monologue qu'elle a créé et qui raconte son adolescence au pays des mollahs.

Elle refuse d'offrir sur scène l'image habituelle de la Persane, femme orientale retenue, mystérieuse, qu'elle incarnait pourtant avec brio en 2023 dans l'intense mise en scène par Cécile Pauthe d'un texte de Thomas Bernhard. Dans *I'm Deranged*, solo théâtral mûri pendant le confinement, Mina Kavani s'affiche de manière tout aussi saisissante dans un rôle à l'opposé : celui d'une jeune femme « rock » et combative, représentante d'une « jeunesse iranienne informée ». C'est dans la société de la République islamique des années 2000 qu'elle a vécu son adolescence, au cœur d'une famille libérale. Elle avoue pourtant avoir été, un temps, « contaminée »

par l'école, au grand dam de son père. Assise dans un café de Pigalle, en Parisienne qu'elle est devenue il y a quinze ans déjà, elle s'exprime avec un humour véhément. Mais semble inquiète, à quelques jours de la reprise d'*I'm Deranged* dans la grande salle de l'Athénée. Même si ce monologue (devenu un livre) lui colle à la peau après deux ans de tournée, la peur reste son « moteur ». Car elle explique « avoir grandi sous un régime où l'on était vaporisé d'angoisse ».

Sa carrière a commencé en France en 2012, par un défi. La cinéaste iranienne Sepideh Farsi lui propose de jouer, dans *Red Rose*, une jeune femme qui, dans l'Iran des mollahs, aime faire l'amour. Téhéran la qualifie d'« actrice pornographique ». Le retour en Iran n'est plus possible. Dans son spectacle, elle évoque crûment son statut d'exilée dans un pays dont elle a adopté la langue pour écrire : « *En français, je sais qu'on ne me juge pas.* »

Le monde artistique parisien, elle le fantasmeait depuis l'enfance, au fil des récits de son oncle, Ali Raffi, metteur en scène formé à la Sorbonne dans les années 1960 et 1970, devenu comédien pour Agnès Varda. Si, pendant ses études de théâtre à Téhéran (« *On y travaillait le testament de l'imam Khomeyni !* »), elle fait ses premiers pas sur scène dans Shakespeare ou Lagarce, c'est grâce à lui. Elle réussit ensuite le concours du Conservatoire d'art dramatique de Paris, où elle débarque, en 2010, telle « *l'étrangère* ». Elle s'y sent plus « *en mission* » que ses pairs, sinon à quoi aurait servi « *le sacrifice* » d'avoir tout quitté ? À 21 ans, elle avait alors peu d'espoir de changement dans son pays, à la différence d'aujourd'hui, où, selon elle, le mouvement Femme, vie, liberté pourrait « *faire fondre de l'intérieur* » le régime islamiste.

À l'écran comme sur scène, elle admire les femmes risque-tout. Telle la performeuse espagnole Angélica Liddell, chez qui elle perçoit surtout « *le sentiment de solitude* ». C'est une poétesse iranienne, Forough Farrokhzad, « *tout aussi libre et sauvage* », morte à 33 ans, en 1967, qu'elle incarnera en 2026 au Théâtre des Bouffes du Nord. On prend rendez-vous ! — **Emmanuelle Bouchez**
| *I'm Deranged*, de Mina Kavani | Du 22 au 25 jan. | Mer.-sam. 20h | Athénée-Théâtre Louis-Jouvet, 4, sq. de l'Opéra-Louis-Jouvet, 9^e | athenee-theatre.com | 10-36 €
| *Lire Lolita à Téhéran*, d'Eran Riklis | Sortie cinéma le 26 mars.

Mina Kavani a choisi l'exil en France et sa langue pour l'écriture : « *En français, je sais qu'on ne me juge pas.* »





Les Inrockuptibles

Les Inrocks Festival Agenda Musique Cinéma Séries Livres Où est le cool Arts et Spectacles Société Chèque Inrock.tv La boutique Le Club

“I’m Deranged” : de Téhéran à Paris, Mina Kavani explore l’impossible ancrage

par Jean-Marie Durand
Publié le 27 janvier 2023 à 13h19
Mis à jour le 27 janvier 2023 à 13h00



La scène comme point d’ancrage

Prisonnière de ses souvenirs, des images, des voix, des odeurs de Téhéran, de son exil, Mina Kavani se regarde dans un miroir pour comprendre qu’elle a fui son pays pour “*juste être une femme*”, “*pouvoir rire*”, “*sans avoir peur d’une mèche de cheveux qui dépasse de [s]on foulard pendant qu[’elle] joue, ni des yeux glacés, très loin, mais terriblement dangereux des jurys de censure qui se mettent au premier rang*”.

Au bout de son interrogation inquiète et désenchantée, la comédienne comprend que sa vraie identité ne relève pas d’un ancrage patriotique ou urbain. Ce n’est ni Téhéran ni Paris qui suffisent à cadrer ce qu’elle est, mais la scène elle-même, ce territoire universel, où elle peut s’asseoir, chanter, danser, crier et rire : “*En dehors d’ici, je n’ai pas d’identité. Je ne suis ni française ni iranienne. Ici, on ne me demande ni papiers, ni attestation d’hébergement, ni facture EDF ?*”

“Nous ne sommes jamais heureux là où nous sommes”

L’idée d’adapter sur scène le récit de ce déracinement lui est venue après avoir travaillé avec le metteur en scène Krystian Lupa, convaincu qu’un spectacle l’attendait naturellement avec ses propres mots. Sa confession à l’énergie de l’intranquillité. Mina Kavani ne cesse de s’interroger, en même temps qu’elle se souvient de l’impossibilité de vivre libre sous le régime des mollahs. Entre Téhéran, qu’elle a fui, et Paris, qu’elle a conquise, son cœur balance sans pouvoir se fixer, appelé ici et là pour des raisons affectives opposées. “*Je vivais à Téhéran avec mes rêves, et je vis à Paris avec mes souvenirs*”, confesse-t-elle dans un aveu dont elle peine à résoudre la tension.

À Paris, elle ne sent pas heureuse : ce qu’elle imaginait de sa vie parisienne ne correspond pas à la réalité. “*Mais je n’étais pas heureuse à Téhéran non plus. Peut-être que je suis folle ? Nous ne sommes jamais heureux là où nous sommes. On est heureux là où l’on s’imagine être, mais une fois que l’imagination donne la place à la réalité, la réalité devient insupportable*.” Ne jamais appartenir à l’endroit où elle est : son récit est hanté de bout en bout par ce mystère d’un ancrage empêché qu’elle interroge intensément, dans une mise à nu sincère, désarmante mais combative, de son déchirement.

Dans son spectacle “I’m Deranged” et son livre “Dé-rangée : L’Exil au bord des lèvres”, la comédienne iranienne Mina Kavani raconte, au plus près de ses souvenirs blessés, son exil et sa quête de liberté.

Seule sur scène, comme dans l’épreuve de l’exil qu’elle raconte dans son spectacle *I’m Deranged*, qu’elle publie en même temps sous la forme d’un récit exalté, *Dé-rangée, l’exil au bord des lèvres*, Mina Kavani avance et recule, crie et chuchote, tourne en rond et se fige : ses va-et-vient, oscillations et balancements disent par eux-mêmes son impossibilité de se fixer, de trouver sa place dans la tranquillité d’une âme rangée, qui, entre souvenirs et rêves, s’ajuste à la loi des vies simples et posées.

Or, rien n’est simple et posé dans ce que raconte cette actrice iranienne installée en France depuis onze ans, où elle a suivi des cours au Conservatoire supérieur d’art dramatique : “*Je voudrais juste trouver mon chemin*”, avoue-t-elle, au cœur du récit de son parcours de jeune comédienne définitivement “*déracinée*”, après la fuite de son pays natal et l’accueil de la France, sans qu’elle puisse y réparer la douleur d’un arrachement.

Le lieu d’une rencontre avec le monde

Le trajet d’un exil forcé qu’elle refait avec ses mots vifs et sa mémoire triste est aussi celui d’un éveil à ce qui excède les couches pesantes des identités malheureuses. D’ici et d’ailleurs, Mina Kavani n’est jamais autant elle-même que lorsqu’elle livre son corps et sa voix au récit de ses arrachements et de ses conquêtes, de ses départs et de ses avancées.

Jamais hésitante face à son public, compensant les hésitations de ses choix existentiels par une énergie de jeu frontale, courant sur la chanson de David Bowie *I’m Deranged*, dans laquelle elle projette sa propre inquiétude, Mina Kavani fait de sa vie hantée par les blessures et les rêves, le lieu d’une rencontre avec le monde. Elle peuple sa solitude, elle chante son exil, elle est avec nous.

I’m Deranged, au Méta – CDN de Poitiers le 17 février, au CCAM/Scène nationale de Vandœuvre, Vandœuvre-lès-Nancy, le 11 mars, au Festival Mythos, Rennes, les 1er et 2 avril, et au Préau Centre Dramatique National de Normandie – Vire les 14, 15, 16 et 20 mai.

Dé-rangée : L’Exil au bord des lèvres (éditions du Faubourg), 120 p., 15 €.

LES INROCKUPTIBLES

Lien

7

T H É Â T R E

REGARD
PERSAN

PAR FLORENCE TRÉDEZ

Une femme crie sa douleur dans le noir, et c'est puissant et beau. Cette femme, c'est l'actrice franco-iranienne Mina Kavani, qui a quitté Téhéran en 2013. Elle interprète aujourd'hui « I'm Deranged », qu'elle a écrit et mis en scène. Dans ce monologue profondément émouvant, qui a reçu le Prix du public au festival Fast Forward à Dresde, elle évoque les rêves fous qu'elle caressait, petite fille, en Iran, la vie familiale, le déchirement de l'exil. « Des monologues nés spontanément lorsque je devais écrire des scènes libres au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, à Paris, et qui m'aidaient, la première année, à surmonter ma solitude, précise-t-elle. Neuf ans plus tard, mon immense douleur s'est transformée, je crois, en force. Et en fierté d'avoir dit non à la censure



MINA KAVANI.

[elle a interdiction de rentrer dans son pays depuis le tournage d'un film comportant une scène de nudité, ndlr] alors même que le mouvement Femme, vie, liberté n'existait pas encore. » Mina Kavani, une jeune femme « dérangée », qui sortira le 24 janvier un livre du même nom où elle raconte son enfance, son amour du théâtre, son choix forcé de l'exil et son envie inassouvie de rentrer.

« I'M DERANGED » (1 h), du 22 au 25 janvier, Athénée Théâtre Louis-Juvet, Paris-9^e, puis à Strasbourg, Poitiers, Rennes...



8



E X P O S I T I O N

On connaît Kate Barry (1967-2013) pour ses portraits sensibles de personnalités, moins pour ses photos de paysages dépouillés et poétiques, moments suspendus où, de Dinard à Marseille, elle saisit des bâtiments à l'abandon, leur reflet dans l'eau, les herbes venues coloniser un coin de béton... Une puissante mélancolie à fleur d'images.

« INTERSTICES. KATE BARRY ET LE PAYSAGE », jusqu'au 8 mars, Carré de Baudouin, Paris-20^e.



(2/6) Un été en liberté

Quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'idéal de liberté du monde occidental vacille. Partout, l'actualité politique fait résonner une question existentielle : Que signifie être libre ? *L'Hebdo* sonde ce concept.

« Pour les Iraniens, l'art est vital »

Mina Kavani

Cette semaine, rencontre avec l'actrice franco-iranienne Mina Kavani, qui a fui son pays il y a dix ans pour pouvoir exercer son art en toute liberté.

Recueilli par Marianne Meunier
Photos : Magali Delporte
pour *La Croix L'Hebdo*

Mina Kavani à la brasserie Coquin à Ménilmontant (Paris), le 27 juin.

Dans le spectacle que vous avez écrit et jouez depuis 2023, *I'm Deranged* (lire « *En aparté* », p. 23), vous évoquez la douleur de l'exil. Pourquoi, il y a dix ans, avez-vous quitté l'Iran ?

Je suis partie pour l'art. Si je n'avais pas nourri le rêve d'être comédienne, je serais restée. En tant qu'être humain, j'étais tout à fait capable de continuer à vivre dans cette forme de liberté clandestine. Mais en tant qu'artiste, ce n'était pas possible. Il m'aurait fallu accepter des compromis.

À quoi ressemble cette vie en « liberté clandestine » que vous évoquez ?

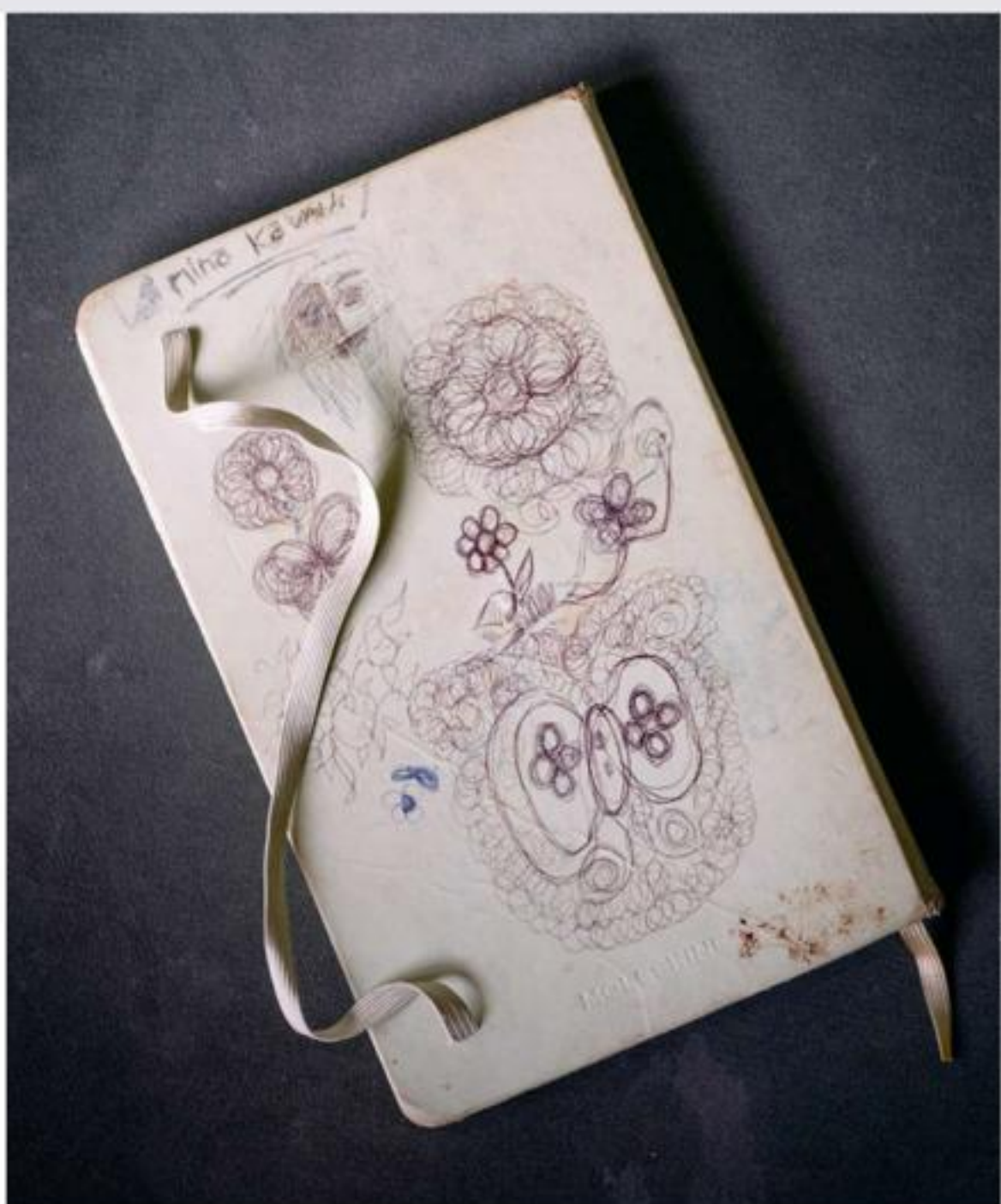
C'est très paradoxal et très difficile à faire comprendre à ceux qui ne connaissent pas l'Iran. Mais c'est le pays des paradoxes et de l'hypocrisie. À l'extérieur de nos maisons, nous vivons l'enfer de la République islamique, mais à l'intérieur, malgré la dictature et la pression, nous créons notre Brooklyn en cachette, comme je l'écris dans mon texte. Cela peut vous paraître bizarre, mais j'ai vécu une adolescence très joyeuse à Téhéran, ce qui n'empêchait pas la peur et l'angoisse.

Quel genre de compromis vous aurait-il fallu accepter si vous étiez restée ?

Des compromis avec l'idée que je me fais du métier d'actrice. En Iran, si une scène de film implique qu'une femme se réveille en sursaut d'un cauchemar à 4 heures du matin, celle qui l'interprète doit porter un foulard ! C'est absurde. Je ne voulais pas participer à ces mensonges. Je me suis dit que je préférerais être une actrice de second rang mais libre, qu'une star mais entravée dans sa liberté. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de partir. Et pourtant, ma carrière était garantie en Iran. J'ai grandi dans un milieu artistique, grâce à mon oncle maternel notamment, qui était metteur en scène et a dirigé le Théâtre de la ville de Téhéran à l'époque du chah.



L'exil est une véritable douleur que je ne pouvais pas imaginer. Pour autant, les articles qui me présentent comme une triste exilée me mettent toujours mal à l'aise.



Certains artistes parviennent néanmoins à créer librement depuis l'Iran, comme le réalisateur Jafar Panahi, avec lequel vous avez tourné et qui vient de remporter la Palme d'or à Cannes¹.

Dans certains domaines, la censure peut nourrir la créativité. C'est vrai pour les réalisateurs, les photographes, les musiciens... Mais pour les acteurs, c'est très différent. Pour bien jouer, leur corps, qui est leur seul matériau, doit être libre. Ils ne peuvent, eux, recourir à des astuces.

Comment avez-vous pris conscience qu'en étant actrice en Iran vous n'étiez pas libre ?

Je me souviens d'un moment précis, vers l'âge de

16 ans, où je jouais Desdémone, dans *Othello*, de Shakespeare, au Théâtre de la ville de Téhéran. Je suis dans la loge, je me vois dans le miroir et je me dis : « *Mais pourquoi je ne peux pas montrer ces cheveux !* » Cela me faisait souffrir. Et encore, au théâtre, il suffisait de mettre un petit fichu sur la tête pour que ça passe. Au cinéma, la censure était beaucoup plus stricte. C'est pour cela que j'ai fait très peu de films en Iran.

Vous saviez donc, quand vous vous êtes dénuée pour jouer dans *Red Rose* (sorti en 2014), de Sepideh Farsi, que vous ne pourriez plus retourner en Iran ?

1. *Un simple accident*, sortie en salles prévue le 10 septembre.

POURQUOI ELLE

« *Liberté de création* » : l'expression pèse de tout son poids pour Mina Kavani, qui a grandi dans un pays, l'Iran, où celle-ci s'exerce au prix de la censure ou du bannissement... Mue par un élan ancien et irrépressible vers la scène,

la comédienne, âgée de 36 ans, a ainsi choisi d'enjamber les interdits pour ne pas trahir son aspiration intime à interpréter des rôles, mais aussi à en imaginer, sans limites imposées – des cheveux qu'il faut couvrir, des mots qu'il ne faut pas prononcer. Le prix payé se révèle élevé – l'exil, ni plus ni

moins –, mais quel sens sa création aurait-elle sans cette liberté ? Aucun, à l'entendre, elle qui attribue à l'art une fonction vitale : l'expression d'une vérité, non pas dictée par une mode, les attentes d'un public ou les besoins d'un marché, mais une vérité intime, porteuse des êtres dans leur irréductibilité.





Oui, je savais que cela me contraindrait à l'exil. Mais l'art est le centre de ma vie, et je ne pouvais le faire passer au second plan.

Est-ce pour cette raison que, comme vous le dites, vous n'avez pas envie d'avoir d'enfant ?

Peut-être. Mais je remarque aussi que, parmi mes amies iraniennes en exil, nous sommes nombreuses dans ce cas. Ce n'est pas un hasard. Nous nous sommes portées sur nos propres épaules jusqu'ici... Comment pourrions-nous désormais porter un enfant ? Beaucoup parmi nous prennent aussi en charge leurs familles ou les accueillent ici. Parfois, nous sommes pour elles l'unique échappatoire. C'est comme si nos parents étaient devenus nos enfants. Et puis, malgré nos enfances et nos adolescences heureuses, nous comprenons que ce que nous vivions n'était pas normal. Est-ce cela que nous voulons offrir à un être humain ? Je ne veux pas donner naissance à un enfant dans ce monde moche.

Quel est pour vous le prix de l'exil ?

L'exil est une véritable douleur que je ne pouvais pas imaginer. Je ne suis jamais là où je suis. Pour autant, les articles qui me présentent comme une

triste exilée me mettent toujours mal à l'aise. Ce n'est pas mon identité ! L'exil n'est qu'un élément sur mon chemin. De même, ce n'est pas parce que je parle de la force et de la liberté de la femme que je suis féministe. Je crois qu'il y a toujours eu, en moi, un refus d'appartenance, quelle qu'elle soit. Je n'aime pas les cases. Ainsi, même si mon cœur reste très iranien, j'aimerais qu'au cinéma on me propose aussi des rôles qui ne soient pas liés à l'Iran. Cela commence seulement à changer. Enfin... Car si j'ai choisi de devenir actrice, ce n'est pas pour jouer l'exilée. J'ignorais que je le deviendrais. C'est Gena Rowlands et Romy Schneider qui m'ont inspirée !

Écrire un spectacle pour vous-même comme *I'm Deranged*, est-ce une manière de vous offrir ces rôles qu'on ne vous propose pas ?

Surtout, c'est seulement à travers ce travail de création que je peux dire qui je suis profondément, même si j'aime passionnément mon métier d'actrice et que je souhaite continuer à l'exercer.

Que vous permet la création d'un spectacle que ne vous permet pas l'interprétation d'un rôle ?

Créer, c'est pour moi comme un besoin, un mouvement irrépressible qui vient de l'intérieur, une

Animée par un besoin de créer, Mina Kavani a donné naissance à un livre et un spectacle dans lesquels elle met en mots et en décors le cheminement de l'exil.



manière de raconter la façon dont je reçois et vis le monde. Le métier d'actrice, c'est différent. Il s'agit de mettre en œuvre le point de vue d'un autre. Même si un réalisateur me propose un jour le rôle de ma vie au cinéma, je continuerai à écrire des spectacles. J'ai besoin de donner un corps, un son, un rythme, des couleurs, des ambiances à mes émotions. Je n'ose pas me comparer à elle, mais la metteuse en scène espagnole Angélica Liddell est pour moi une grande source d'inspiration. Elle orchestre tout à travers son propre filtre. C'est peut-être cette aspiration qui conduit aujourd'hui des actrices à passer à la réalisation. Je pense notamment à Hafsia Herzi. Je trouve cela très beau que des femmes puissent prendre ce pouvoir-là, celui de créer elles-mêmes. Je ne suis pas sûre que les conditions étaient réunies pour que les actrices des générations passées puissent en faire autant.

Diriez-vous que la scène est pour vous un espace de liberté ?

La scène où je crée est pour moi un espace de liberté. Je dirais même le véritable espace de vérité. Paradoxalement, c'est là où je ne joue pas.

La création est-elle aussi une manière de disposer à votre guise de votre corps ? Dans *l'm Deranged*, il occupe tout l'espace de la scène et semble en prendre possession.

Oui, d'une certaine manière. Quand je suis entrée au Conservatoire, à Paris, j'ai vraiment compris que mes camarades et moi n'entretenions pas du tout le même rapport avec notre corps. Ici, il y a une véritable exposition, une véritable mise en valeur du corps et de sa beauté. En Iran, j'ai dû prendre l'habitude de le cacher. C'est très profond, comme si je ne voulais pas qu'il se voie. Je travaille beaucoup sur moi aujourd'hui pour le libérer.

Il ne suffit donc pas de changer de contexte pour que le corps s'affranchisse aussitôt des interdits...

Oui, c'est impressionnant à quel point les contraintes imposées par la République islamique sont gravées en moi. Ma mère, qui, elle, a grandi sous le chah, ne connaît pas cette gêne. Avant de devoir se couvrir, elle a porté des minijupes, si bien qu'elle a conservé un rapport plus libre avec son corps. Elle a d'ailleurs toujours détesté le foulard alors qu'avec mes copines nous imaginions d'autres manières de le porter. Pour elle, ce rapport ludique avec un tel outil de contrainte était inenvisageable.

Vous avez passé vingt ans de votre vie en Iran. Quel rôle l'expérience quotidienne de la dictature joue-t-elle dans votre aspiration à une totale liberté de création ?

Cela peut paraître bizarre et même masochiste, mais cette expérience m'a autant détruite que construite. En fait, elle m'inspire. Elle a nourri en moi un besoin d'intensité car elle m'a appris à vivre comme si l'instant prochain n'existait pas. En Iran, quoi que vous fassiez, la possibilité que la police débarque et vous arrête, vous ou vos proches, est omniprésente. Cette fragilité demeure en France, où je m'inquiète en permanence pour les miens. Je ne connais pas la sensation d'être en sécurité et vis dans une angoisse permanente, même dans les moments les plus joyeux. Nous en parlions encore récemment avec mes amis iraniens à Paris. On se disait que nous sommes faits de ce mélange. Cette intensité est notre rythme. Je ne peux ni vivre, ni jouer, ni créer sans elle. Je le constate encore en ce moment alors que je travaille à ma seconde création, que je jouerai à l'automne au théâtre des Bouffes du Nord, à Paris. Cela peut prendre des formes très différentes. Aussi bien l'expressivité que le silence, l'immobilité...

D'une certaine manière, cette intensité est une richesse que vous devez à votre vie sous le régime de la République islamique...

C'est pour moi une grande question. Je ne dirais pas que le malheur est nécessaire pour créer, mais je constate que les âges d'or de l'histoire de l'art

Je ne dirais pas que le malheur est nécessaire pour créer, mais je constate que les âges d'or de l'histoire de l'art sont souvent advenus dans des périodes politiques très noires. L'étouffement crée de la liberté.





sont souvent advenus dans des périodes politiques très noires. L'étouffement crée de la liberté. Dans le cinéma, le mouvement expressionniste n'aurait pu voir le jour sans la Première Guerre mondiale. Il existe aujourd'hui en Iran un véritable mouvement artistique dans lequel je reconnais cette intensité qui me manque beaucoup en France. Ici, nous n'avons pas le même rapport avec l'art.

C'est-à-dire?

Pour les Iraniens, l'art, c'est vital, c'est une échappatoire. Les imaginations créent pour pouvoir supporter la réalité, et même pour pouvoir la remplacer. À l'inverse, en France, le rapport avec l'art peut être plus bourgeois, ce peut être comme un luxe, un divertissement... Mais attention, je ne porte aucun jugement et, surtout, le contexte ne fait pas tout. Les êtres humains sont déterminants. Je me sens très connectée avec Antonin Artaud, qui a grandi à Marseille. Et quand je vois jouer Gena Rowlands, je vois quelque chose qui dépasse son jeu d'actrice... Mais compte tenu du contexte, ce rapport essentiel à l'art est plus répandu en Iran.

Comment veillez-vous à ne pas être influencée par des modes, ou par les attentes du public, afin de protéger votre liberté de création?

Je suis incapable de faire quelque chose que je n'ai pas envie de faire. J'accepte un rôle s'il parle à mon intuition. Certes, il m'est arrivé de faire des mauvais choix. Mais je ne sais pas me trahir moi-même!

L'Iran vient de vivre une guerre sans précédent depuis trente ans. Qu'éprouvez-vous? Du soulagement de vous trouver en France? Une forme de culpabilité de ne pas être avec les vôtres, à Téhéran?

C'est presque schizophrénique. De fait, je suis à Paris, je marche dans les rues, mais mon corps et mon âme sont en Iran. C'est comme si je n'appartenais plus à ces lieux. Je suis ici sans y être, car c'est là-bas que je me trouve, avec les membres de ma famille. J'éprouve la même douleur qu'eux. Née un an après la fin du conflit entre l'Iran et l'Irak, je n'ai jamais connu la guerre. Pour les générations

qui précèdent la mienne, c'est un traumatisme qui revient. Pour moi, c'est une sensation toute neuve. Aussi, je me sens comme en deuil. Pourtant, quand je dis cela, certains me répondent: «*Mais alors, cela veut dire que tu soutiens les mollahs! Tu ne veux pas la fin du régime?*» Ils ne comprennent pas que, tout simplement, je tremble pour ma famille et pour mon peuple.

On peut pourtant vouloir la chute des mollahs et dénoncer cette intervention...

En effet! Je désire de tout mon cœur la fin du régime. Mais comme me l'a dit une amie avocate, on ne libère pas un peuple en le bombardant. Je trouve que c'est une très belle phrase. Les Israéliens et les Américains ont prétendu ne pas viser les civils. Mais comment les épargner? À Téhéran, il y a 14 millions d'habitants! Beaucoup n'avaient pas les moyens de fuir. Il n'y avait pas d'argent dans les distributeurs, pas de carburant dans les stations-service...

Quelles sont les autres voies possibles pour mettre fin à la République islamique?

Regardez le mouvement Femme, Vie, Liberté. Depuis qu'il a commencé (*en septembre 2022, NDLR*), beaucoup de choses ont changé. De nombreuses femmes sortent sans foulard désormais. C'est nous, le peuple iranien, qui avons permis ces progrès. Ce ne sont pas les Israéliens, ni les Américains. Qui sont-ils pour décider pour nous? Qu'ils nous laissent prendre nous-mêmes notre destin en main. ■



SES DATES

1989 Naissance à Téhéran.

2006 Joue dans *Il ne neige pas en Égypte* à Téhéran.

2010 Entre au Conservatoire national d'art dramatique, à Paris.

2013 Joue dans *Red Rose*, de la réalisatrice iranienne Sepideh Farsi, où une scène la montrant dénudée lui vaudra d'être taxée par le régime d'«*actrice pornographique*» et de devoir quitter l'Iran.

2022 Joue dans *Aucun ours*, de Jafar Panahi, tourné à la frontière entre l'Iran et la Turquie.

2023 Commence à jouer *I'm Deranged* (lire ci-dessous), monologue qu'elle a écrit. Tournée jusqu'en 2026.

2024 Joue dans *Lire Lolita* à Téhéran, du réalisateur israélien Eran Riklis.

Mina Kavani
en
aparté



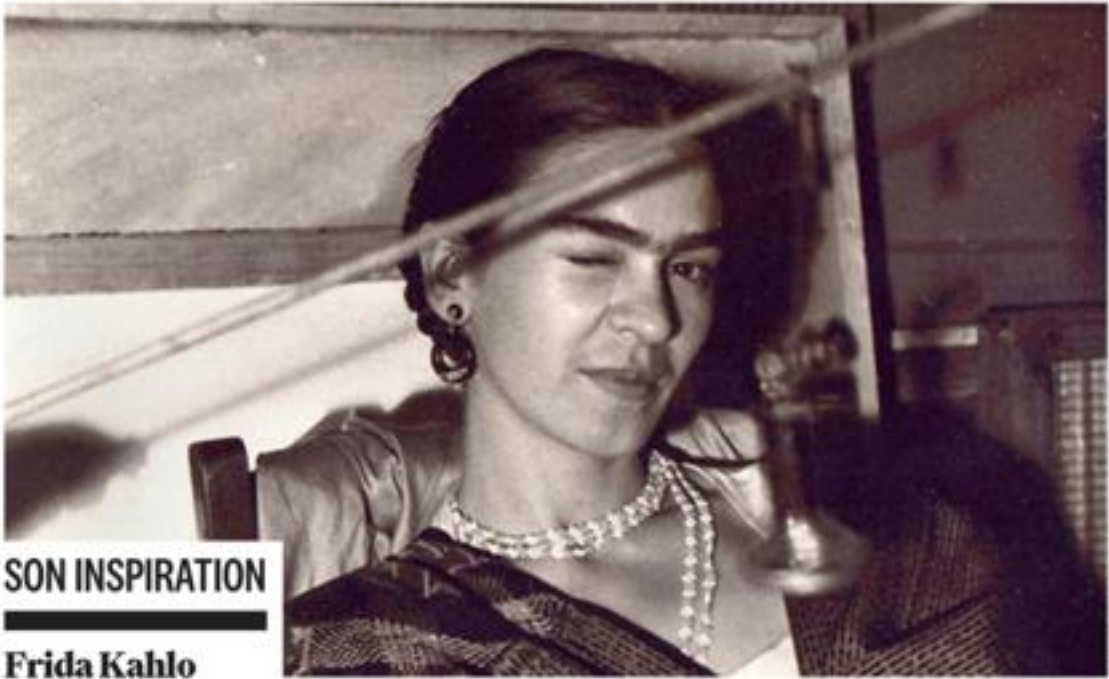
SON LIEU

La scène

«C'est là que je peux être entièrement moi-même, sans aucune censure, sans aucune limitation.»



LAURA SEVER



SON INSPIRATION

Frida Kahlo

«Elle est pour moi le modèle absolu de la femme libre. J'aime profondément la féministe qu'elle a été, même si je n'aime pas les mots en "-iste", que je trouve réducteurs. C'était une femme libre dans le vrai sens du terme, libre dans sa création, sa sexualité, ses choix d'amour, ses mots. Et ce, malgré la maladie. C'est l'image de la femme libre à laquelle j'aimerais ressembler.»

COURTESY ANTOINETTE LUNFP

La critique de L'Hebdo

Dans *Dé-rangée*. *L'exil au bord des lèvres*, Mina Kavani se livre à la première personne. Un cri du cœur où la comédienne passe au crible chaque étape de son existence : sa scolarité sous un foulard que l'on retire dès le seuil de la maison ; sa rencontre, jeune, avec le théâtre ; son exil à Paris ; la poursuite de son idéal – « *ma fierté sera le courage d'avoir renoncé à la vie qu'ils dictent depuis quarante ans à tout un peuple* ». Avec rage et sincérité, l'actrice nous fait toucher du doigt les fêlures creusées en elle par le régime et ses efforts pour y échapper, son élan vital vers la liberté. Éd. du Faubourg, 128 p., 15 €



PRESSE



MINA KAVANÎ
UNE VOIX LIBRE

Actrice et metteuse en scène franco-iranienne, Mina Kavanî incarne une voix libre et puissante, aussi bien sur scène qu'à l'écran. Révélée au grand public avec *Laila* et ses frères de Saeed Roustaei, elle explore l'exil, la mémoire et l'identité à travers des œuvres empreintes de poésie et de révolte. Dans *Un Derangé*, son spectacle introspectif, elle mêle onanisme et grotesque pour traduire la complexité du déracinement. En Mars, elle sera à l'affiche de *Reading Lolita in Tehran*, un film où le littérature devient un acte de résistance.

Vous avez grandi dans une famille d'artistes à Téhéran et débutez vite sur scène. Quelles souvenirs gardez-vous de vos premières expériences au théâtre, et comment ont-elles influencé votre vision de la liberté artistique ?

Ces 12-13 ans, j'étais dans des répétitions au théâtre de mon oncle. J'ai grandi dans cet univers, entourée d'acteurs et d'actrices qui vivaient librement dans les coulisses du théâtre. Malgré le régime de la République islamique, j'étais avec une femme de théâtre absolue, une liberté dans tous les sens du terme. Très tôt, j'ai eu du mal à accepter le port du foulard. Je sentais que quelque chose n'allait pas. Pourtant, à l'époque, personne ne pensait qu'un jour, tous une génération se révolterait contre cela. Moi, déjà à 15 ou 16 ans, je me disais : « Je ne veux pas porter comme ça. » Nous montrions des photos étrangères, de Shakespeare, de Tolstoï... Les interpréter avec un foulard sur la tête me paraissait absurde. La question de la liberté et de la révolte s'est imposée à moi à travers l'art. Parallèlement, dès l'adolescence, je fus liée avec mes amis dans des appartements. À l'intérieur des maisons, nous vivions une liberté extrême, en opposition totale avec ce qui se passait à l'extérieur. Ce contraste permanent a marqué en moi une soif insatiable de liberté. J'ai grandi en rêvant de devenir actrice, inspirée par les plus grandes. C'est paradoxal et presque absurde : nous vivions dans un pays fermé, censuré, avec des moyens artistiques extrêmement limités. Pourtant, nous rêvions grand, nous rêvions l'impossible.

Vous enco. Al Ruffi, est une figure majeure du théâtre iranien. Comment son approche du théâtre vous a-t-elle touchée et influencée ?

Avant tout, par la culture. Il était vécu en France et m'a transmis son amour pour le théâtre français. France Chénieux, Ariane Mnouchkine, Laurent Terzieff... Grâce à lui, je suis tombée amoureuse du théâtre et, sans même en avoir conscience, de la France. Sur la plus importante, ce n'était pas le mariage, c'était sa manière d'aborder la critique du pouvoir, et d'être un opposant ferocement au régime, mais sans haine. Il était sans cesse fondamentalement politique. Pas de propagande, pas de discours directs. Pourtant, tout était là. C'est ce que j'admire aussi chez des créateurs iraniens comme Jalil Pakpour : leur cinéma n'est jamais explicitement politique, et pourtant, il le dit. Cet équilibre, cette subtilité dans l'expression artistique, c'est ce que j'ai appris de mon oncle.

Vous êtes passée du conservatisme de Téhéran à celui de Paris. Quelles différences culturelles avez-vous particulièrement ressenties dans votre apprentissage du théâtre et de la création ?

Ce sont deux univers totalement opposés. À Téhéran, nous vivions des cours de religion, mais aussi des cours de religion de Coran. L'enseignement du théâtre y était presque secondaire. Pourtant, paradoxalement, je n'ai jamais vu d'élèves aussi assidus. C'était un choc absolu, une effervescence permanente, une révolte constante. Plus ils allaient au Conservatoire de Paris, un lieu magique et progressif, mais où j'ai ressenti une grande trahison humaine. À Téhéran, nous étions assidus par un envers commun : le gouvernement. À Paris, j'ai découvert le capitalisme. Ce fut un choc. Mais, étrangement, cette expérience m'a bouleversée. J'ai eu un professeur d'interprétation, Daniel Benkovic, qui m'a littéralement transformée. Il m'a libérée de toutes les chaînes

que la République islamique avait placées en moi. Ce fut un processus officiel, douloureux, mais essentiel.

Vous dites que l'exil commence dans son propre pays. À quel moment avez-vous ressenti que votre liberté littéraire était déjà menacée ?

Il n'y a pas un moment précis. C'est un état permanent. Cette terreur fut partie de nous, de notre quotidien. Dans mon cas, cela s'est manifesté par mon état de fièvre du cinéma. Je refusais de jouer avec un foulard, je refusais d'être une actrice censurée. Au théâtre, c'était plus supportable, car le foulard pouvait être intégré différemment sur scène. Mais pour le cinéma, je savais que je ne pourrais pas accepter cette contrainte. Dès mes 15 ou 16 ans, je le disais à tout le monde : « Moi, je ne rentrerai pas ici. » Ma famille, elle, vivait pas l'intention de quitter l'Iran, mais moi, je savais que mon avenir était ailleurs.

Votre rôle dans *Red Rose of Sepah* était à bouleverser votre vie et vous à contraindre à l'exil. Avec le recul, considérez-vous ce rôle comme un sacrifice ou comme une libération ?

Une libération. Je suis tellement fière de l'avoir fait. Pendant des années, on m'a culpabilisé. Jugez. Mais aujourd'hui, avec le mouvement Femmes, Vie, Liberté, je réalise à quel point j'étais en avance sur mon époque. Le film est sorti en 2015. Heureusement. Sans *Red Rose*, j'aurais peut-être tenté de retourner en Iran. Ce film m'a guidée et il me pousse à aller au bout de ce que j'aime toujours dire : être une actrice libre.

Comment avez-vous trouvé la force d'affronter les critiques, qu'elles soient bonnes ou mauvaises ?

En Iran, c'était violent. Le gouvernement m'a attaquée, critiquée. En France, en revanche, j'ai reçu d'admirables critiques. *Red Rose* a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux. Mais le prix à payer, c'était l'exil.

Vous attendez-vous à des attaques du régime iranien ? Je sais que cela arrivera. Mais comment l'ai-je vécu ? Avec haine, patience... et douleur.

Avez-vous eu peur de ne jamais pouvoir rentrer chez vous ? Pas de peur. Mais une immense tristesse.

Puis-je en être libre en exil ? Comment défilais-je contre ce théâtre, à la fois conquise et amoureuse ? Je me souviens bien parce que j'ai eu le courage de dire quelque chose de contraire, presque provocateur. J'ai pu dire mon texte sans problèmes. J'ai vécu un attachement à moi-même, avec cette absence. Pourtant, j'ai suis libre de mon parcours. Si je pouvais revenir en arrière, je relèverais la même chose. Et je suis sûr que lorsqu'un être humain peut se dire cela, c'est une forme de bonheur. Nous sommes tous à la fois des perdants et des gagnants. Je ne connais personne qui agisse sur tous les plans. Moi, j'ai eu le privilège de choisir mon chemin, y compris cet attachement. Et puisque c'était un choix, je l'assume pleinement. On ne peut pas porter la douleur de l'exil chaque jour, mais on doit partir de moi, sans que je le laisse derrière. C'est l'ironie autrement, elle est devenue une composante essentielle de mon identité.



Dans le monologue *Un Derangé*, vous mêlez poésie, grotesque, onanisme et douleur. Comment avez-vous trouvé ce langage pour explorer la complexité de l'exil et du déracinement ?

Comme je vous l'ai dit, je débute par directement de politique. Avant tout, je suis une artiste. Je ne suis ni une éducatrice, ni une femme politique, ni une activiste. Je suis une artiste, et je tiens à le rappeler. Quand on me demande si j'ai eu du théâtre politique, je réponds : non. Mais cela fut est de m'inspirer librement à travers mon art. Ce que je raconte sur scène doit être en accord avec mon univers artistique. Le grotesque et l'ironie font partie de mon regard sur le monde. Aujourd'hui, je parle d'exil, de l'absence d'homme, mais mon expression artistique restera fidèle à elle-même. Mon art est le premier à travers lequel j'aborde tous les sujets.

La musique de Saeed Roustaei, qui partage votre condition d'artiste censuré, accompagne votre monologue. Que représente cette collaboration pour vous ? Comment le son enrichit-il votre narration ?

Quand j'ai proposé à Saeed Roustaei de travailler avec moi, j'ignorais qu'il était interdit de quitter l'Iran. Il me l'a appris une fois nos collaborations achevées. J'ai découvert sa musique grâce à un ami iranien qui lui de l'écouter. J'ai été bouleversée par son univers sonore et je me suis dit : c'est exactement ce que je veux. Je l'ai contacté, et nous avons travaillé par WhatsApp en visioconférence. Comme il ne parle pas français, j'ai passé une journée entière à lui jouer mon scénario, en traduisant chaque passage en persan. Je lui ai transmis toutes les nuances, les silences, les intensités. Après chaque séance, je lui expliquais le sens, et il comprenait intuitivement ce que je voulais exprimer. Notre collaboration est unique et étrange. Nous n'avons jamais parlé de politique, jamais évoqué le fait qu'il ne pouvait pas sortir d'Iran et que je ne pouvais pas y retourner. L'exil a été notre seul langage commun, et c'est ce que j'aime profondément dans notre travail ensemble.

En Mars, vous serez à l'affiche de *Reading Lolita in Tehran*, un long métrage d'Eran Riklis qui explore la liberté par la littérature dans un contexte oppressif. Que signifie pour vous la lecture comme acte de résistance ?

Pour moi, la lecture est un acte de résistance. Ce qui m'intéresse, c'est l'impact qu'un livre, ses personnages et ses mots peuvent avoir. C'est d'être confronté aux idées, d'imaginer d'autres sans être transformés, d'autres en face de nous ou dans qui nous nous transformons. Ce qui compte, c'est notre capacité à nous laisser inspirer par une histoire, à nous perdre dans ses personnages. Dans ce film, les protagonistes vivent cette immersion totale dans la littérature.

Pouvez-vous nous parler un peu de votre rôle dans ce film ?

J'incarne Nasrin, l'épouse la plus proche de son professeur, joué par Golshad Farahani. C'est une jeune femme idéaliste, à la fois sage et rebelle. Elle a une modernité dans l'Iran beaucoup, une force intérieure qui la distingue des autres. Elle est en avance sur son temps. C'est elle qui, finalement, décide de quitter l'Iran pour vivre ailleurs. Elle est brisée, désolée, mystérieuse. Elle a cette énergie à la fois sauvage et réfléchie, un mélange de révolte et de sagesse.

Vous jonglez entre des projets théâtraux comme *Un Derangé* et des productions cinématographiques internationales. Que retirez-vous de ces différents espaces de création ? Quel moment vous permet d'explorer votre identité profonde ?

Les deux, vraiment. Ce sont deux espaces totalement différents, mais essentiels pour moi. J'ai un côté très intérieur,

mystérieux même, que seul le cinéma permet d'explorer avec précision. Il capte les voyages, les regards, les silences. Bien sûr, le théâtre bricole et intègre des projections ou des dispositifs visuels proches du cinéma. Mais ce sont encore deux univers distincts. En fait, le cinéma a une importance immense. J'ai grandi avec cette culture et je l'aime passionnément. Mais j'ai aussi un lien profond avec la littérature, la parole. Le théâtre me permet d'explorer cette dimension, d'être sur scène, c'est comme chanter. C'est une autre forme d'expression, plus immédiate. J'aurai toujours besoin des deux. J'admire les acteurs qui sautent entre cinéma et théâtre, qui ne gèrent jamais la scène malgré une carrière à l'écran.

Quel héritage espérez-vous laisser en tant qu'artiste ?

J'aimerais qu'un ne sois pas de moi pour mon engagement envers l'art. Mais l'art dans sa liberté totale. Sans censure, sans barrières, sans cadre imposé. J'aimerais qu'on pense à moi comme à une artiste libre, envers et contre tout.

Reading Lolita in Tehran
d'Eran Riklis
En sale le 26 mars 2025

Théâtre

« I'M DERANGED » DE MINA KAVANI : UN DÉRACINEMENT ENTRE L'IRAN ET LA FRANCE

Peut-on jamais se sentir chez soi quand on a appris toute sa vie à fuir son pays ? Dans « I'm deranged », Mina Kavani prend la question à bras-le-corps au cours d'un seul en scène éclairé par sa qualité d'interprétation.

CULTURE ET SAVOIR

 4min

Mise à jour le 22.10.23 à 19:25

[Samuel Gleyze-Esteban](#)

Avec « I'm deranged », l'actrice Mina Kavani questionne son identité.

© ANDREAS SOLARO / AFP

Lorsqu'elle arrive en France pour intégrer le Conservatoire, Mina Kavani doit revoir ses attentes, elle qui croyait tomber dans une ambiance à la *Fame*. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que cette désillusion ne fait qu'annoncer une grande série d'autres effets de décalage qui finiront par s'élever au rang de condition d'être. C'est ce que raconte « I'm deranged ». La première écriture et mise en scène de cette actrice de théâtre et de cinéma autant un récit autobiographique que le monologue intérieur d'une subjectivité intranquille.

Mina naît en Iran, et grandit sous la chape de plomb du régime islamique. Élevée par des parents aux idées libérales, elle évolue dans un milieu d'artistes. Les fêtes sont joyeuses, les maisons, à volets clos, deviennent un « *Brooklyn underground* », mais on danse avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Tous rêvent d'occident, que ce soit pour jouer de la musique, pour peindre ou pour fouler les planches. Mais pour Mina, comme pour les autres, l'arrivée dans le pays libre s'accompagne d'un déchirement. Après une jeunesse passée à fantasmer l'image d'Épinal de la France des artistes, voilà que tout la renvoie à l'Iran, et en premier lieu l'assignation permanente à son pays d'origine dont elle fait l'objet ici.

Un lien passionné et déchiré à l'Iran

Si elle commence la pièce dans l'obscurité et évolue, une heure durant, toujours à moitié dans l'ombre, c'est peut-être parce que Mina Kavani navigue des zones troubles, de celles où rien n'est tranché, où rien n'est clair. En Iran, elle n'était pas libre, mais dans l'exercice d'une volonté illicite, subversive, elle existait. En France, l'accomplissement des rêves d'actrice ouvre sur davantage de vide que de satisfaction.

Et au gré de l'accomplissement du parcours tout tracé de la jeune Iranienne fuyant l'intégrisme, d'autres questions, vertigineuses, se font jour : et si l'exhortation des parents à rejoindre l'occident relevait d'un empoisonnement de l'esprit ? Et si ce discours avait planté, dès l'enfance, la graine d'une inadéquation ontologique, rendant illisible, la logique interne de l'« *élégante dictature* » que serait l'Iran ?

Alors, la comédienne, belle, intense mais subtile, se perd dans les parois en miroir de la scénographe Clémence Kazémi qui l'enserrent ou lui renvoient une image rougie d'elle-même. Il semble presque que dans cette démonstration, la mise en scène épouse le cadre étroit d'une vie contrainte, interdite : dans sa rigueur sombre apparaît une forme contrariée, que l'on voudrait parfois plus libre, moins millimétrée, mais qui se fait aussi l'expression de l'ascèse spirituelle qui accompagne l'errance.

Néanmoins, ce qui circule dans ce cadrage et malgré lui, c'est la parole. Une parole déliée, rythmée, qui déplace un peu la formulation habituelle du problème de l'aliénation pour un individu déraciné : le rapport au pays d'accueil, la France, prend dans ce monologue moins de place que le lien passionné et déchiré à l'Iran. Et le spectateur, plutôt que de se repaître des souffrances d'une femme persécutée là-bas et perdue ici, comprend soudain tout de ces tourments rendus limpides.

I'm deranged, de Mina Kavani, du 12 au 22 octobre 2023, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet 2-4 square de l'Opéra Louis-Jouvet, 75009 Paris

MINA KAVANI, L'AFFRANCHIE

« BOWIE AVAIT TOUT COMPRIS »



COLLIER D-VIBES MULTIRANGS EN OR BLANC ET DIAMANTS **MESSIKA PARIS**

BLOUSE EN POPELINE DE COTON EFFET FROISSÉ ; CRAVATE EN SOIE ET TISSU TECHNIQUE MÉTALLISÉ NOIR ; BÉRET ARTY EN COTON NOIR BRODÉ ABEILLE ET SIGNATURE CD ; GANTS LONGS DIOR TRIBALES EN CUIR NOIR ET PERLES EN RÉSINE BLANCHE **DIOR**

I'M STILL STANDING...
Grande figure du cinéma iranien, Mina poursuit la tournée française de son one-woman show, *I'm Deranged*.

Par
Fanny Mazalon & Ugo Amar-Razimbaud

Photos
Davide Carson

L'actrice franco-iranienne dévoilée avec le film *No Bears* de Jafar Panahi, se détache des chaînes de son passé. Entre **politique et liberté**, Mina Kavani a choisi.

Lorsque tu acceptes le rôle de Sara dans le drame politique *Red Rose* de Sepideh Farsi en 2014, ta carrière d'actrice prend un tournant politique. Tu avais prévu ces conséquences ?

Mina Kavani : Lorsqu'à 22 ans j'ai quitté l'Iran pour faire le Conservatoire Supérieur d'Art dramatique de Paris, je savais qu'à la sortie, j'aurais des propositions de films où j'allais apparaître sans voile ou toute nue. Je n'imaginais pas que tout allait arriver si vite et si fort.

Tu étais politisée ?

C'est normal que l'on me considère aujourd'hui en France comme une femme politisée. Pourtant, je déteste la politique avec toutes les cellules de mon corps. Mes parents étaient très engagés ; moi, je fuyais tout ça. Je voulais juste être une artiste. En jouant dans *Red Rose*, je n'avais pas – du tout ! – pour objectif d'avoir cette image d'engagée.

À la sortie du film, la presse iranienne ne t'épargne pas. Les attaques vont te pousser à l'exil politique, renforçant cette image d'actrice engagée. Pourquoi la refuses-tu ?

Je fuis toujours les cages. Je veux être libre en Iran, libre en France. Je suis une actrice qui a fui le voile et la censure. Tout ce que je fais devient politique, mais je n'ai jamais souhaité cela. Comme je suis une femme, on me catalogue souvent comme féministe également, mais je n'aime pas ça.

Comment ça ?

Je veux surtout faire des choses qui disent la vérité. Une artiste, pour aller au bout de son art, a besoin de sa liberté, de se libérer de ses chaînes. Si l'on s'enferme, on se censure. Je veux simplement être une artiste libre.

Tu apparais dans des rôles qui font écho à ta

vie. Omid dans *La Sirène* (Sepideh Farsi, 2020), Zara dans *No Bears* (Jafar Panahi, 2022) et cette année Nassrin dans l'adaptation du livre d'Azar Nafisi *Reading Lolita in Tehran* (Eran Riklis, 2023). Ce sont des films forts et profondément engagés.

Lorsque l'on me propose un rôle, je me demande d'abord si le projet me parle. Je ne me dis jamais « *Je veux ceci, je veux cela* ». Il y a une chose que je sais, et je le réalise en découvrant ma propre personnalité, c'est que je ne veux pas être enfermée dans un seul style de rôle, cela me gêne. Ce que je n'aime pas, c'est quand on me ramène à mes origines orientales et mon statut de réfugiée. Je suis juste une femme, un être humain avec tous les problèmes qu'il peut avoir. C'est vers là que j'ai envie d'aller. Je ne dis pas que je rejette mes origines, j'en suis fière et je m'inspire chaque jour de ce que j'ai vécu à Téhéran. Mais je suis plus que cela. D'ailleurs, je suis à l'affiche du prochain film de Jean-Marie Besset, *La Fille et le garçon*. J'y incarne une immigrée iranienne, mais le film ne s'attarde pas là-dessus, c'est une histoire d'amour.

Quels sont les rôles qui t'inspirent ?

J'ai besoin d'incarner des personnages qui expriment une certaine folie, une liberté. J'aime cette complexité. La liberté, ça dérange, ça fait peur aux autres. Je vois des gens autour de moi qui parlent et rêvent de ce concept, mais dans leur quotidien, ils prennent peur et s'en éloignent. Moi je n'y réfléchis pas, j'agis. Ça se fait naturellement, j'essaye juste d'être moi-même, d'écouter mon cœur, mon âme, et de leur rester fidèle.

Tu es toujours voulu faire ce métier ?

Je veux être actrice depuis mes douze ans ! Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, était un grand metteur en scène de théâtre. C'est lui qui m'a élevée, il m'a tout appris. À 16 ans, il m'a fait jouer dans le film *Il ne neige pas en Égypte*, c'est grâce à lui que je suis dans ce métier. J'ai pu découvrir les films de Godard, de Truffaut, de Bergman, d'Hitchock... C'est ce cinéma qui me faisait rêver quand j'étais à Téhéran. J'admirais Gena Rowlands, Isabelle Adjani et Romy Schneider. Ce sont les artistes qui m'inspirent, pas les hommes politiques !

Tu es à l'affiche de trois films rien qu'en



FILMO

MINA PAR TROIS

LA SIRÈNE

Dix ans après *Red Rose*, Mina Kavani collabore à nouveau avec la réalisatrice Sepideh Farsi pour son film d'animation *La Sirène*. Elle prête sa voix au personnage d'Omid, un jeune iranien de 14 ans qui va tenter de sauver sa famille du siège des Irakiens de 1980. Le film sera en salle le 28 juin 2023.

I'M DERANGED

Revivez l'enfance à Téhéran de Mina Kavani à travers son seule en scène où l'actrice franco-iranienne revient sur son passé, puis son exil. Vibrante de liberté, l'artiste se livre sans langue de bois sur les troubles et traumatismes qu'elle endosse. À voir de toute urgence le 13 juin à la Friche Belle de Mai à Marseille puis dès le mois d'octobre 2023 au Théâtre Louis-Jouvet, Paris 75009.

LA FILLE ET LE GARÇON

Le 21 juin 2023, Mina Kavani sera à l'affiche du film *La Fille et le Garçon* de Jean-Marie Besset. Elle incarne Malina, une jeune immigrée iranienne qui fait la rencontre de Paula (Arielle Dombasle) et Jean (Aurélien Recoing) et se lie d'amitié avec ce couple. Brisant les tabous autour de la famille et la prostitution, ce film est l'adaptation de la propre pièce de Jean-Marie Besset.

« JE VEUX
AVANCER ! »

FANCLUB – L'ACTU VUE PAR LES ARTISTES



YEUX REVOLVER.
Connue pour son regard d'acier et son jeu tout en douceur, la comédienne enchaîne les rôles.

« MON TRAVAIL ME PERMET
D'OUBLIER QUE JE SUIS
UNE ARTISTE EN EXIL. »

► 2023, un choix de vie très rythmé. Comment se passe ton quotidien ?

C'est vrai que, depuis quelque temps, tout s'est accéléré. Je n'ai pas arrêté de travailler. Mon corps est fatigué, j'ai maigri et je suis devenue angoissée ! Je ne suis pas apaisée, je suis plutôt toujours dans l'agitation avec l'adrénaline qui ne descend jamais. Mais c'est ma raison d'être. Quand je suis sur scène et que je joue, c'est le seul moment où je suis vivante avec toute mon âme. Grâce à la scène, je me déconnecte, je fuis la vie qui me fait mal. Mon travail est devenu mon refuge, il me permet d'oublier que je suis une artiste en exil et que s'il arrive quelque chose à ma famille en Iran, je ne pourrai rien faire.

Cette année, tu vas apparaître aux côtés d'actrices iraniennes comme Golshifteh Farahani et Zar Amir-Ebrahimi pour le film *Reading Lolita in Tehran* d'Eran Riklis.

C'est un événement marquant dans ma carrière d'actrice. C'est la première fois que nous, les actrices iraniennes, sommes rassemblées. Le tournage s'est déroulé à Rome pendant deux mois. J'ai rencontré Golshifteh là-bas, un lien fort s'est construit entre nous deux. J'ai eu un grand plaisir de jouer avec elle, je l'aime beaucoup, c'est comme une grande sœur pour moi.

Quels souvenirs as-tu rapportés d'Italie ?

Je me souviens d'un passage puissant, avec Golshifteh justement. C'est une scène où je dois partir, faire mes adieux. C'était très étrange pour nous, on se regardait dans les yeux et sans parler on se comprenait. C'est une personne qui me touche énormément, on est très différentes pourtant, mais c'est notre force. Après la scène, je me rappelle qu'on riait, c'était très joyeux.

Depuis un an, tu montes sur les planches avec *I'm Deranged*, un spectacle très personnel où tu te livres au public – une façon d'enfin révéler qui est Mina Kavani ?

Exactement. Dans ce spectacle, je me confie sur mon existence, sur l'Iran, sur la France. Je parle également beaucoup du jugement que j'ai subi avec *Red Rose*. Lorsque l'on me demande si je regrette ce film qui m'a exilée, je reconnais la souffrance qui en découle. Mais je ne veux pas m'attarder sur des regrets. Je veux avancer. Il y a toujours cette petite voix en moi qui chuchote : « *Vas-y, fonce* ». À la fin du spectacle, je le crie d'ailleurs au public : « *Où j'ai suivi mes rêves, j'ai choisi de les suivre car je suis libre, et je vous emmerde !* ». Au mois d'octobre, je vais jouer ce spectacle au Théâtre Louis-Jouvet (Paris 9°).

Pourquoi ce titre, *I'm Deranged* ?

Lorsque j'étais à Téhéran, j'ai constaté que tout le monde autour de moi prévoyait de partir. Mais une fois ailleurs, ils n'étaient pas heureux d'être si loin de chez eux. C'est cette complexité qui m'intéresse, cet équilibre qui semble impossible. Un jour, j'écouais cette chanson de Bowie « *I am Deranged* ». Je me suis dit : c'est ça ! Comme quoi, David Bowie avait tout compris.

***La Fille et le garçon* de Jean-Marie Besset, en salles le 21 juin 2023. Romance intellectuelle qui brise les tabous et met en scène Mina Kavani aux côtés d'Arielle Dombasle.**

ENTRETIEN FANNY MAZALON

LE CARNET DE *la fringale* *culturelle*

PRIX : 2,90€ | 06.10.2023

CINÉMA

INTERVIEW :
THOMAS CAILLEY
NADIR MOKNÈCHE

RENCONTRE ÉVÈNEMENT

KYLE EASTWOOD
ODE À LA TRANSMISSION

OPINION

ADIEU BOUQUINISTES !



MINA KAVANI ODE À LA LIBERTÉ

SOMMAIRE

LE CARNET DE

42

la fringale
culturelle

06 Notre opinion

06 À la une :
Mina Kavani

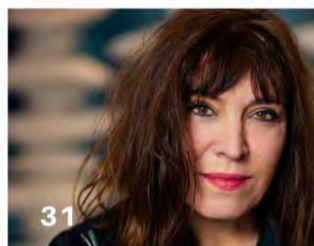
14 L'événement musical :
Kyle Eastwood

20 Cinéma :
Thomas Cailley

24 Cinéma :
Nadir Moknèche

31 Culture +

34 Le bloc-notes



LE CARNET DE
la fringale
culturelle

11 rue Félibien 28000 Chartres
www.lafringaleculturelle.fr

À LA UNE

A black and white portrait of a woman with long, dark, wet hair, looking directly at the camera. She is wearing a light-colored, possibly white, garment with a ruffled collar. The background is a plain, light gray.

**MINA
KAVANI**

SA LIBERTÉ A UN PRIX



MINA KAVANI A ÉCRIT ET A MIS EN SCÈNE UN SPECTACLE INTIME I'M DERANGED AU ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET DANS LEQUEL ELLE RELATE ELLE-MÊME SUR SCÈNE LA DIFFICULTÉ DE L'EXIL ET CE MAL-ÊTRE PERMANENT QUE SEULS CEUX QUI ONT ÉTÉ ARRACHÉS À LEURS RACINES PEUVENT COMPRENDRE. ELLE L'AVOUE, DÈS NOS RETROUVAILLES, EN CE JEUDI APRÈS-MIDI ENSOLEILLÉ D'AUTOMNE À PARIS, QU'ELLE EST « PROFONDÉMENT UN ÊTRE DÉRANGÉ ». MINA KAVANI NE FAIT PAS DE POLITIQUE ; ELLE CONSTATE ET PARLE DE CE QU'ELLE CONNAÎT, QUI VIENT DU PLUS PROFOND D'ELLE-MÊME. ELLE RÊVAIT DE THÉÂTRE, DE CINÉMA ; C'EST DÉSORMAIS EN TANT QU'ARTISTE QU'ELLE LUTTE CONTRE LA CENSURE ; MINA KAVANI EST UNE ARTISTE GUIDANT VERS LA LIBERTÉ. CE SONT SES ÉMOTIONS QU'ELLE NOUS PARTAGE SUR SCÈNE. C'EST AUDACIEUX. C'EST BOULEVERSANT. C'EST AUTHENTIQUE.

Photos de Thomas Lavelle

Interview par Alexandre Latreuille

Rédaction par Sébastien Salpietro & Alexandre Latreuille



**JE PENSE QUE LES ÊTRES
QUI CHOISISSENT LA
LIBERTÉ SONT AUSSI DES
PERSONNES QUI
SOUFFRENT.**

LC : Pourquoi ce titre de spectacle, *I'm Deranged* ?

MK : Je suis profondément un être dérangé. Dans mon âme, je vois des troubles en permanence dans mon rapport avec le monde, avec les personnes, avec la vie quotidienne. Cela me dérangeait. Et quand j'ai décidé de créer ce spectacle, j'avais très envie de montrer ce trouble que j'avais à Téhéran, par exemple, parce que je ne me sentais ni à ma place, ni bien dans ma peau. Je voulais vivre autrement que dans la façon dont je vivais en Iran. Puis, en venant en France, je me suis sentie dans une autre réalité. Ce n'est pas du tout ce que je m'étais construit comme idée. Je me retrouve donc dans mon exil et dans l'effondrement de ce *palais de contes* que j'ai imaginé. Un jour, j'ai eu le besoin de réaliser par moi-même un spectacle dans lequel je raconte tout cela. C'est en écoutant une des chansons de David Bowie, que j'admire, et qui s'appelle *I'm Deranged*, que le titre de ce seule-en-scène m'est venue.

LC : Ce spectacle est-il une ode à la liberté ?

MK : Oui. C'est une confession sur ma manière d'être et sur notre manière d'être. Je parle de mon exil et de ma situation géographique : le fait d'avoir quitté un pays qui est une dictature dans laquelle ils vérifient, par exemple, si nous avons rasé notre moustache... Autant de choses absurdes qui m'ont énormément influencée. Par exemple, une fille iranienne ne grandit pas de la même manière qu'une fille parisienne. Je pense aussi que nous avons chacun une âme qui nous définit depuis notre enfance. La mienne est liée à mon exil car partir a été révélateur de mon envie de profonde liberté. Depuis petite, je constatais que ma façon d'être était différente. Je rêvais, je voulais parler avec des personnes plus âgées, je jouais moins avec les poupées, etc. Je passais des heures à discuter avec mon oncle (*NDLR : Ali Raffi, metteur en scène*) qui avait soixante ans de plus que moi. Il me parlait de théâtre, de cinéma. Je suis profondément libre : mais je crois que cette liberté peut parfois me coûter cher.



**TOUT LE MONDE AIME LA
LIBERTÉ MAIS TOUT LE
MONDE A AUSSI PEUR
D'AGIR POUR LA
LIBERTÉ.**

LC : Cette liberté coûte-t-elle aussi chère en France qu'en Iran ?

MK : Oui, dans les deux cas. Tout le monde aime la liberté mais tout le monde a peur d'agir pour la liberté. Surtout dans notre société iranienne, et même en France parce que tout est cadré et que tout peut être censuré. Je vous avoue que je me sens prisonnière quelques fois. Je pense que les êtres qui choisissent la liberté sont aussi des personnes qui souffrent. Même en France qui paraît être un terrain de totale liberté pour des personnes venant d'Iran. Il existe partout des ennemis à la liberté. Toutefois, ne veux pas faire de politique sur ce sujet. Je ne veux pas entrer dans ces polémiques. Mais pour quelqu'un comme moi qui a vécu sous le régime de la République Islamique, nous reconnaissons de très loin la censure et l'oppression. Et je le ressens de plus en plus en France. J'ai envie de vous dire que vous ne vous rendez pas compte de la valeur de ce que vous avez ! La France est un pays dans lequel on peut s'exprimer. C'est une chance. Je pense que les personnes qui ne vivent pas la dictature ne comprennent pas la réalité de ce qu'elle représente. Mais le jour où une personne vous obligera à porter un foulard, je ne suis pas certaine que vous défendrez encore certaines positions.



LC : Croyez-vous que cette représentation peut-elle être perçue comme un acte politique ?

MK : Certainement. Mais je réitère : je ne fais pas de politique. Je pratique modestement l'art et à travers celui-ci, il existe des cris politiques. Par exemple, quand Picasso peint *Guernica* (1937), il ne le pense pas comme un acte politique même si l'œuvre est perçue comme un acte politique. Je dis cela car Picasso n'avait pas de revendications politiques. C'est une nuance très importante. Lorsque Federico Garcia Lorca écrit *La maison de Bernarda Alba* (1936) sous le régime de Franco, c'est le même constat. C'est pour cela que j'insiste sur le fait que je ne suis pas dans la politique.

LC : Vous participez aussi à l'adaptation cinématographique du roman *Lire Lolita à Téhéran*. Il est quand même un constat vous concernant : c'est votre envie de montrer ce qu'est réellement une dictature. Est-ce un choix personnel ?

MK : Je pense que cela s'impose à moi. Pour être honnête, on ne m'appelle pas pour jouer Marie-Antoinette. Et ce n'est pas très intelligent. C'est aussi le cas pour ma copine Golshifteh Farahani qui, pendant des années, était emprisonnée dans des rôles d'actrices sur des films traitant du Moyen-Orient avant de parvenir à jouer dans le film *Paterson* (2016) de Jim Jarmusch. Il n'avait aucun rapport avec l'Iran. J'aimerais aussi me libérer de cette image pour éviter de devenir prisonnière de mon statut d'exilée iranienne. Je cherche aussi à me libérer en tant qu'actrice, sans être dans la case "fille orientale". Mais cela ne veut pas dire que j'ai honte de l'Iran. C'est le pays qui m'a vu naître : j'en suis fière. Aujourd'hui, je ne me sens ni Iranienne, ni Française, je me sens seulement comme un être humain.



JE SOUHAITE ME LIBÉRER POUR ÉVITER DE DEVENIR PRISONNIÈRE DE MON STATUT D'EXILÉE IRANIENNE.

LC : Est-ce la sensation de tous les exilés ?

MK : C'est possible. L'exil m'a influencée. Par exemple, il est difficile pour moi parvenir à me créer une vie personnelle. C'est comme si en voyageant, en travaillant dans le monde entier, je cherchais encore mon refuge. Finalement, je suis de nulle part. Et même si l'Iran m'ouvre les portes, un jour, par miracle, et que j'y retourne, je me sentirai étrangère. Ce fut déjà le cas quand je vivais en Iran.

LC : C'est tout à fait le propos du spectacle.

MK : J'ai d'abord vécu l'exil culturel avec d'un côté ce qu'il se passait dans ma famille et de l'autre, une vie extérieure très différente. Et désormais, je vis un exil géographique et total.

LC : Après un an de révolte en Iran, voyez-vous encore une forme d'espoir pour l'avenir des citoyens iraniens ?

MK : Malheureusement, je fais partie des Iraniennes pessimistes, mais pas dans le sens où la liberté ne viendra pas. Parce que je pense que pour parvenir à cette liberté, c'est un long processus qui prendra des années. Évidemment que cela arrivera à ses fins. Déjà, le foulard n'a pas la même signification que deux ans auparavant. Le vrai changement sera peut-être pour nos petits-enfants. Je suis tellement traumatisée par cette déchirure provoquée par l'exil et la dictature. De nombreuses autres familles dispersées dans le monde ressentent la même chose. Et nous nous demandons ce qui va arriver maintenant... La vraie question est : le jour où le régime tombera, qu'est-ce que cela va changer pour les mères qui ont perdu leurs enfants durant les manifestations ?



QUEL QUE SOIT NOTRE PARCOURS, L'ART NOUS SAUVE.

LC : Comment vous définiriez-vous en un mot ou une expression ?

MK : Papillon brûlé.

LC : Que voulez-vous que le spectateur garde comme empreinte de ce spectacle ?

MK : Ce qui m'intéresse dans le cinéma et le théâtre, c'est de voir les spectateurs vibrés, secoués, bouleversés, tombés de leur *chaise bourgeoise*. C'est d'ailleurs pour ces raisons que je suis tombée amoureuse de ce métier.

LC : L'art trouve-t-il du sens en parvenant à faire réfléchir ?

MK : Il existe une phrase de Picasso qui dit ; *"Ce que je pense d'un tableau n'est pas important, ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que les personnes en pensent."* Donc, j'aimerais que pendant quelques minutes, le public aille au bout de leurs émotions.

LC : Le mot de la fin ?

MK : Je suis très heureuse parce que je suis une artiste et mon art me donne une grande liberté. Quel que soit notre parcours, l'art nous sauve.



I'm Deranged,
Au Athénée Théâtre Louis-Jouvet,
Du 12 au 22 octobre

RÉVOLTE EN IRAN

Mina Kavani: «L'exil est le prix de ma liberté»

Pour avoir osé montrer son corps nu, la comédienne iranienne vit en exil à Paris depuis près de dix ans. À l'affiche du dernier film de Jafar Panahi, «Aucun ours», elle parle de la situation dans son pays et du goût amer de l'exil.

Saskia Galitch

03 janv. 2023



«Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.» - Mina Kavani © GETTY IMAGES /DAVID WOLFF

Magnétique, «sauvage» et engagée, l'actrice franco-iranienne Mina Kavani, actuellement en tournée avec son spectacle autobiographique *I'm deranged*, illumine *Aucun ours*, du réalisateur Jafar Panahi. Lequel purge aujourd'hui une peine de 6 ans de prison pour «propagande contre la République islamique». À l'heure où la situation s'aggrave chaque jour un peu plus dans son pays, elle témoigne.

La voix de l'exil

EXPATRIÉE EN FRANCE, MINA KAVANI TROUVE UN RÔLE MIROIR DANS NO BEARS, DONT ELLE EST AUSSI L'AMBASSADRICE EN L'ABSENCE DE SON RÉALISATEUR

RENCONTRE Jean-François Pluijgers

Lorsqu'on la rencontre au festival d'Ostende, cela fait presque six mois que Mina Kavanî assume un rôle auquel elle n'était nullement préparée: ambassadrice d'un film dont le réalisateur est incarcéré. Le film, c'est *No Bears* (Aucun ours, critique en page 22), et le réalisateur, Jafar Panahi, arrêté le 11 juillet dernier par les autorités iraniennes pour s'être inquiété publiquement du sort réservé à ses collègues Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Ahmad. Si, de son propre aveu, "l'expérience est très étrange", l'actrice s'en acquitte toutefois de bonne grâce, évoquant dans un même élan le film et son rôle, Zara, la situation de Jafar Panahi comme sa condition d'exilée, de même que la réalité iranienne. Raccord en cela avec la démarche esthétique d'un cinéaste ayant toujours brouillé les frontières entre réel et fiction. Ainsi, encore, dans ce nouvel opus où il ne laisse à personne d'autre le soin de jouer un réalisateur frappé d'une interdiction de quitter l'Iran. Et s'étant rendu dans un village reculé de la zone frontalière pour tourner à distance un film dont l'équipe et les acteurs se trouvent en Turquie, où il raconte l'histoire d'un couple - Mina Kavanî et Bakhtiar Panjei- attendant les faux passeports qui lui permettront de s'enfuir.

Actrice dans le vrai sens du terme

Par la magie du cinéma, *No Bears* réunit donc un réalisateur ne pouvant pas quitter son pays et une comédienne ne pouvant pas y retourner, elle qui vit depuis une dizaine d'années en exil à Paris. Originaire de Téhéran, Mina Kavanî a grandi dans une famille d'artistes, étant élevée par son oncle Ali Raffi, acteur et metteur en scène iranien aujourd'hui octogénaire que l'on vit notamment chez Agnès Varda, dans *L'une chante, l'autre pas*. Et qui l'a distribuée, enfant, dans l'un de ses films, *Agha Yousef*, l'initiant à un monde tout en lui inoculant sa francophilie. "Il m'a transmis et appris tout cela. Je devais avoir ça en moi: depuis 12 ans, je voulais devenir actrice, je participais à ses répétitions de théâtre depuis que j'étais toute petite, et je savais que je voulais faire ça. Plus il me parlait des grandes figures de cinéma, plus il me donnait envie de quitter l'Iran. Donc, il m'a un peu éloignée de lui de ses propres mains, et ça a été douloureux aussi pour lui quand je suis partie. Mais voilà, c'est comme ça que je suis entrée dans ce métier, et que j'ai appris l'existence du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, où j'ai voulu rentrer. Je



xil

LE DERNIER FILM DE JAFAR PANAHİ

Mina Kavanî: "Je devais faire tout ce chemin, tout ce parcours pour construire ma personnalité."



rêvais de faire vraiment le parcours classique d'une actrice, mais en France."

En 2010, la jeune femme franchit le pas, rejoignant la classe de Jean-Damien Barbin. Son exil parisien prendra des contours définitifs quelques années plus tard lorsqu'elle tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi, un film ayant la "vague verte" de 2009 pour toile de fond, où le fait d'apparaître chevelure à l'air et dénudée lui vaut l'opprobre définitif des autorités de son pays. "Si je l'ai fait, c'est parce que le personnage le demandait, et que mon cerveau artistique me disait: "Si j'étais une actrice libre, en France, et qu'on me proposait ce personnage, je le ferais si c'est justifié. Alors pourquoi est-ce que je devrais m'emprisonner parce que je suis Iranienne?" J'ai toujours eu le désir d'être une actrice dans le vrai sens du terme, pas une actrice iranienne ou une actrice enchaînée." De l'exil consécutif, elle raconte combien il fait désormais partie d'elle, la douleur aussi, dont l'art et ses projets artistiques seuls lui permettent de se détacher. Mais si elle ne tait pas la souffrance, c'est pour ajouter aussitôt n'avoir jamais éprouvé le moindre regret: "Je savais que je ne voulais pas être une actrice sous le régime de la république islamique, c'était très, très clair."

Tempérament de tragédienne

Venant après plusieurs films et pièces de théâtre, mais aussi un seule en scène intitulé *I'm Deranged - d'après la chanson de Bowie*, sourit-elle-, *No Bears* a eu des parfums de délicate surprise. La rencontre avec Jafar Panahi était hautement improbable en effet, eu égard à leurs parcours respectifs. "Il cherchait une actrice exilée, et nous ne sommes pas si nombreuses..." Quant à l'expérience d'un tournage clandestin, à distance par surcroît, Mina Kavanî raconte qu'elle n'est pas allée sans la dérouter dans un premier temps: "N'importe quel acteur cherche le regard de son réalisateur, et je ne l'avais pas. J'étais donc frustrée, même s'il y avait son équipe, qui était très intelligente et le connaissait très bien. Une fois que le travail a commencé, je me suis habituée, et je me suis rendu compte qu'en fait, il était très présent avec nous, là-bas." Avec pour point d'orgue une scène de monologue où Zara, son personnage en transit, se livre sans filtre, permettant à l'actrice de laisser libre cours à son tempérament de tragédienne, elle qui cite Gena Rowlands, Isabelle Adjani et Anna Magnani parmi ses inspirations. "Zara me ressemble beaucoup par certains aspects, et pas du tout par d'autres, il y a un côté un peu miroir entre nous. Je n'ai pas été en prison, et n'ai pas été torturée. Mais par contre, pendant un long moment dans ma vie, j'ai été confrontée à la question de "qui a dit que, quand on part, on se sent plus heureux?" J'étais obsédée par la jeunesse iranienne habituée à vouloir quitter le pays pour aller vivre ailleurs, alors que cet ailleurs est aussi difficile, dur et violent. Comme Zara, ça fait dix ans que je vis en France et que je ne suis pas retournée dans mon pays, j'avais le même cri en moi." La voix de l'exil, comme en écho aussi à la réalité iranienne du moment qui, forcément, l'accapare: "Quand on est iranien, on n'échappe pas à la politique. Ça fait partie de nous, de notre identité, c'est comme ça..."

**"J'AIMERAIS
QU'ELLES SACHENT
QU'ON VIT JOUR
ET NUIT AVEC ELLES
ET QUE NOTRE CŒUR
BAT AU RYTHME
DU LEUR."**

MINA KAVANI



FATEMEH NAZARINEJAD

39 ANS, ARRÊTÉE LE 3 NOVEMBRE.

SOUTENUE PAR **MINA KAVANI**, ACTRICE



Veste, top et pantalon DIOR

Par Rania Harrath



Dans cette conversation intime, riche et exclusive, Mina Kavani se dévoile avec une sincérité rare. L'actrice, marquée par l'exil et la quête de liberté, partage son parcours artistique singulier, ses réflexions sur la censure, et son rapport intime à la création. À travers son histoire de résilience, de mouvements entre les cultures et de révolte silencieuse, Mina nous invite à réfléchir sur la puissance de l'art comme forme de résistance et d'expression. Rencontre avec une artiste inclassable, libre et profondément émotive.

Votre carrière et votre vie ont été profondément marquées par l'exil. Comment cet arrachement a-t-il influencé votre rapport à l'art et à la scène ?

Je pense que tout a commencé lors de mes années au Conservatoire de Paris. Un désir instinctif, presque animal, est né en moi. J'ai ressenti un besoin profond de m'exprimer lorsque je préparais des monologues sur scène.

Vous avez écrit et joué *Dé-rangée*, un monologue autobiographique. Peut-on jamais cesser de se sentir un.e exilé.e, ou l'exil devient-il une partie indélébile de l'identité ?

L'exil fait toujours partie de nous, mais il évolue. Ce qui a changé dans ma perception ces dernières années, c'est que j'ai compris qu'il existe aussi un mouvement dans l'exil. J'aime le mouvement, même lorsqu'il contient l'exil en lui.

Vous avez représenté *No Bears* à Venise en l'absence de Jafar Panahi, emprisonné. Que signifie pour vous d'être la voix d'un film qui défend la liberté d'expression dans un contexte de censure ?

Il faut toujours créer, peu importe la situation ou la condition. Rien ne doit nous arrêter.

Dans un monde où la censure et l'autocensure sont omniprésentes, comment faites-vous pour préserver une certaine liberté artistique malgré les compromis ?

Quand j'étais en Iran, je vivais une contradiction entre l'ouverture artistique de ma famille et la réalité extérieure marquée par la censure. Paradoxalement, cette censure a stimulé la créativité, notamment dans le cinéma iranien, où les artistes ont développé des moyens ingénieux pour contourner les interdits. Je n'ai jamais pu m'adapter à cette normalisation de la censure. En France, elle existe aussi, moins brutale mais plus subtile. Malgré tout, pour moi, l'expression artistique doit primer sur les compromis. La liberté totale de création est une nécessité absolue.

Vous avez joué sous la direction de metteurs en scène iraniens, français, marocains, turcs... Que vous ont appris ces expériences sur la manière dont la culture influence la mise en scène ?

Je ne me suis jamais sentie appartenir à un pays ou à une culture en particulier. Je me sens avant tout multiculturelle, comme une citoyenne du monde. J'ai un besoin profond de changement et de découverte.

Lire Lolita à Téhéran évoque la place des femmes et de la littérature dans une société marquée par la répression. En tant qu'actrice, quel rôle jouez-vous en société pour faire évoluer les mentalités ?

Je ne me considère jamais comme une porte-parole. Mais si mon travail artistique touche des personnes, j'en suis très heureuse. Je crée pour ne pas être étouffée, pour survivre.

Vous donnez votre voix à des personnages animés. La voix seule peut-elle porter autant de force qu'un corps sur scène ou à l'écran ?

Peu importe la manière d'expression, tant qu'elle vient de loin, qu'elle est vitale et profonde. Cela touche les êtres et les bouleverse.

Vous venez d'une famille d'artistes et avez grandi dans les coulisses du théâtre. Pensez-vous que l'engagement artistique est une question d'héritage ?

Tout dépend de l'âme et de la sensibilité de chacun. Si l'on possède cette sensibilité et que l'on grandit dans une famille d'artistes, c'est un luxe. Mais si on a cette sensibilité dans un milieu non artistique, on créera malgré tout.

En tant que jurée pour des festivals comme Cannes, que recherchez-vous dans un film aujourd'hui ?

J'ai besoin que l'œuvre secoue mon âme, peu importe la forme. C'est ce que je recherche.

Avant de jouer sur scène, avez-vous un rituel qui vous aide à entrer dans votre personnage ?

Je suis au théâtre plusieurs heures avant la représentation pour me détacher du monde extérieur. Je coupe mon téléphone, relis le texte en entier, pratique des exercices de respiration et prie.

Vous jouez souvent des rôles intenses. Comment faites-vous pour redescendre après une performance chargée émotionnellement ?

Au théâtre, chaque soir, on replonge dans la même intensité. Après chaque représentation, j'ai besoin de temps pour redescendre, surtout quand un spectacle se termine définitivement.

Quel conseil donneriez-vous à un.e jeune acteur.ice qui hésite à prendre des risques artistiques ou politiques ?

Un.e artiste doit rester fidèle à soi-même et ne pas suivre les modes. C'est le prix de la liberté.

Lire Lolita à Téhéran met en lumière le pouvoir subversif de la littérature. Pour vous, quel est le lien entre la fiction et la liberté ?

L'expression artistique naît souvent d'un besoin de liberté. Ceux qui me touchent sont ceux qui portent ce besoin au cœur de leur art.

Vous partagez l'affiche avec Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi. Avez-vous ressenti une sororité sur ce projet ?

Le fait de se retrouver dans la même situation nous lie de manière étrange, presque magique. C'était très émouvant de travailler ensemble.

Quels cinéastes vous ont inspirée en tant qu'actrice ?

David Lynch, John Cassavetes, Ingmar Bergman, Leos Carax, Jacques Audiard, Justine Triet et Paul Thomas Anderson. J'aime beaucoup la manière dont ils dirigent leurs acteurs.

Si vous pouviez partager un moment avec une personnalité pour échanger sur l'art ou la vie, qui choisiriez-vous ?

Frida Kahlo.

Comment percevez-vous le lien entre votre parcours d'exil et de résistance, la littérature, le théâtre, le cinéma et la mode ?

Tous les domaines de l'art se nourrissent les uns des autres. En Iran, la mode n'existait pas vraiment. Aujourd'hui, la mode m'aide à exprimer qui je suis. En tant qu'actrice, j'ai une relation intime avec les costumes.

Y a-t-il une marque de mode qui vous séduit aujourd'hui ?

Dior. C'est la maison avec laquelle je travaille souvent, et ils sont devenus de véritables ami.e.s.

Dans votre livre Dé-rangée, vous parlez de l'exil comme d'une blessure interminable. Écrire a-t-il été une manière de poser des mots là où le théâtre et le cinéma ne suffisaient plus ?

J'ai écrit pour me vider, pour ne pas devenir folle. Puis j'ai eu l'idée de le publier et d'en faire une pièce de théâtre.

Jean-Pierre Thibaudat a préfacé votre livre et Jean-Damien Barbin a signé la postface. Que représentent-ils pour vous ?

Jean-Damien Barbin a transformé ma carrière d'actrice. Jean-Pierre Thibaudat est un grand critique de théâtre que j'admire.

Y a-t-il un livre qui vous accompagne partout ?

Tous les hommes sont mortels de Simone de Beauvoir, un livre qui me donne de la force face à la notion de la mort. J'aime aussi beaucoup lire des poèmes.

Quel est votre endroit préféré à Paris ?

Mon nouvel appartement. C'est l'endroit où je me sens enfin vraiment chez moi.

Qu'aimez-vous faire à Paris ?

Me promener seule dans les rues de Paris, avec de la musique dans les oreilles, parfois pendant des heures.



Photos : Rubis Jacobson
Styliste : Nicolas Dureau
Maquillage : Eudly Lerus
Coiffure : Fabien Giambona
Assistant photos : Bastien de Sazilly

Podcast : Nouvelle Exclusive
par Mina Kavani





F E M M E V I E L I B E R T É

REGARDS SUR L'AVENIR

La mort du président ultra-conservateur Ebrahim Raïssi servira-t-elle la révolution féministe en cours en Iran ?
Quatre Iraniennes de France nous livrent leurs espoirs.

PAR ALIX GIROD DE L'AIN

"Les mollahs ont rendu le pays athée"

SARAH DORAGHI, JOURNALISTE ET ÉCRIVAINNE



Chaque fin décembre, Sarah Doraghi poste sur ses réseaux la photo d'une fastueuse table de réveillon iranien, avec cette légende : « L'année prochaine, Nouvel An à Téhéran ! » « Tout le monde, dans la diaspora, en rêve, nous dit-elle. Mais je ne peux pas rentrer, ça mettrait ma famille en danger. Surtout

depuis que j'ai publié, en 2023, "Iran In/Out" (éd. Plon) — j'y écris entre autres que les mollahs ont réussi une chose : rendre le pays athée ! Avec la mort de Raïssi, je me dis qu'il y a peut-être une justice quelque part... Mais je ne suis pas naïve, je ne crois pas que la disparition du "boucher de Téhéran" change la donne. » Ce qui n'empêche pas la journaliste de rappeler que nous pouvons tous aider : « On s'est moqué des actrices qui se coupaient une mèche de cheveux fin 2022, mais, sur les réseaux, ça a donné une force énorme aux Iraniennes. L'après-Raïssi est le moment de déstabilisation idéal pour que le monde entier monte vraiment au créneau. Comment se fait-il que la France ait présenté ses condoléances à des dictateurs pour la mort d'un tueur en série ? Depuis deux ans, on nous félicite pour notre courage. Ça ne suffit plus. Quand je lis qu'il n'y a pas d'alternative au régime des mollahs... Même si le fils de l'ancien Shah a échoué à former une coalition politique, l'opposition existe bel et bien : il suffit d'aller voir en prison ! Soyez avec nous, vraiment ! » ●●●

LEGENDE CREDITS

"Magré la peur, les Iraniennes sont debout"

LALEH*, ARTISTE PLASTICIENNE

Exilée à Paris, Laleh a pu retourner en Iran, où vit sa famille, au début de l'année. Elle est rentrée bouleversée : « Je m'attendais au pire, et j'ai trouvé une telle énergie, partout dans le pays ! Les jeunes Iraniennes sont archidiplômées, cultivées, branchées même ! Elles sont médecins, avocates, architectes, elles travaillent toutes, sortent, s'expriment, s'épanouissent main dans la main avec les hommes, enfin ! L'Occident a tort de ne les voir que comme des victimes : malgré la peur, elles sont debout, déterminées. Les mollahs ont l'art de souffler le froid et le chaud. C'est vrai que, au début de l'année, il y avait moins de répression. Depuis, on me dit que la police des mœurs est de retour, mais ce que j'ai vu m'a laissée éberluée. À Téhéran, j'ai vu très peu de femmes porter le voile, sauf dans les administrations. Je devais rencontrer des journalistes d'un journal officiel, alors je suis arrivée à la rédaction avec un foulard, par précaution... J'étais la seule, j'ai eu honte ! L'obsession collective, elle est là : dans ce voile dont plus aucune jeune femme ne veut. Même à la campagne, j'ai rencontré des quadras ou quinquas tête nue. Plus personne ne s'arrêtait pour prier à l'heure du déjeuner, une chose impensable il y a seulement deux ans. La lutte est quotidienne, dans chaque geste. À la fin d'une pièce de théâtre à laquelle j'assistais, les acteurs ont scandé "Femme, vie, liberté", le poing levé, alors qu'il pouvait y avoir des bassidjis [milices du régime, ndr] dans la salle. Pour la Saint-Valentin, fête païenne donc honnie du régime, il y avait des femmes aux bras chargés de fleurs dans le bus, alors que, avec l'inflation galopante, c'est hors de prix, et des gens qui vendaient des ballons rouges en forme de cœur partout dans les rues. Dans une galerie d'art, j'ai vu un tableau de 2 mètres sur 3 représentant des filles qui se coupent les cheveux ! Beaucoup de femmes qui portaient des prénoms islamiques ont changé pour d'autres, persans, issus du "Livre des Rois" de Ferdowsi ou de la mythologie grecque. Mon amie Nour est devenue... Artémis ! J'ai l'impression que, même si les mollahs sont toujours là, la révolution a eu lieu dans les mentalités : hommes ou femmes, le peuple adhère... Ça, déjà, c'est gagné ! »

* Le prénom a été changé.



"J'aimerais plus de gestes symboliques"

MINA KAVANI, ACTRICE

Depuis Cannes, où elle faisait partie du jury de L'Œil d'or, qui récompense des documentaires, la comédienne veut croire en l'avenir. Bannie d'Iran en 2015, elle n'a jamais pu y retourner. « La mort de Raïssi est une très bonne nouvelle, mais tant que Khamenei reste le guide suprême, comment espérer que ça change vraiment ? En même temps, rien n'est sûr dans ce pays, les choses qu'on attend n'arrivent pas, et d'autres, inattendues, surgissent. On a été très soutenues, en France et ailleurs, mais j'aimerais plus de gestes symboliques. »



"Les changements n'arrivent pas par la loi, mais par les mœurs"

AÏLA NAVIDI, COMÉDIENNE, AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE

Elle vient de recevoir le Molière de la meilleure pièce du théâtre privé pour « 4211 km » (soit la distance à vol d'oiseau entre Paris et Téhéran) et n'a jamais pu réaliser le rêve de ses parents, exilés politiques depuis plus de quarante ans : se rendre en Iran. Mais elle suit, chaque jour, l'actualité de ce pays. « C'est paradoxal : je suis née en France, et je me sens déracinée... La première chose que je ferais, si je pouvais y aller, ce serait d'embrasser cette terre qui est à la fois le berceau de ma famille et le linceul de tant d'innocents », nous dit-elle. Elle explique avoir du mal à se réjouir de la mort de Raïssi, qui « va créer une instabilité politique et économique, dans un pays déjà miné par l'inflation. Bien sûr, ça peut creuser des brèches mais j'ai peur pour le peuple. Depuis dix jours, dans toutes les villes, les mollahs ont redéployé des bassidjis qui traquent les femmes dévoilées ». Car les Iraniennes n'avaient pas baissé les bras malgré la répression du mouvement « Femme, vie, liberté ». Aïla Navidi reste d'ailleurs optimiste. « Ce qui se passe en Iran est un modèle pour nos sociétés aussi. Les changements n'arrivent pas par la loi, mais par les mœurs. Les femmes ont initié le mouvement mais, sans le soutien des frères, des pères et des maris, cette émancipation n'aurait pas été possible. Pour moi, c'est le sens même du féminisme : un homme et une femme qui se tiennent la main pour la liberté des droits de l'homme. Et la génération de nos mères, longtemps silencieuse, y est pour beaucoup. Avoir vu sa mère, sa sœur se battre, malgré la révolution, la guerre ou l'exil, ça a changé le regard des garçons sur cette société si patriarcale. »

MINA KAVANI, LA LIBERTÉ AU PRIX FORT

POUR AVOIR OSÉ MONTRER SON CORPS NU, LA COMÉDIENNE IRANIENNE VIT EN EXIL À PARIS DEPUIS PRÈS DE DIX ANS. À L’AFFICHE DU DERNIER FILM DE JAFAR PANAHİ, «AUCUN OURS», ELLE PARLE DE LA SITUATION DANS SON PAYS ET DU GOÛT AMER DE L’EXIL...

TEXTE SASKIA GALITCH

Magnétique, «sauvage» et engagée, l’actrice franco-iranienne Mina Kavani, actuellement en tournée avec son spectacle autobiographique *I’m deranged*, illumine *Aucun ours*, du réalisateur Jafar Panahi. Lequel purge aujourd’hui une peine de 6 ans de prison pour «propagande contre la République islamique». À l’heure où la situation s’aggrave chaque jour un peu plus dans son pays, elle témoigne...

«Aucun ours», qui se passe partiellement en Iran, est un magnifique plaidoyer contre la peur et une ode à la liberté de penser et de créer. Comment cela résonne-t-il en vous aujourd’hui?

J’ai des sentiments très mélangés et contradictoires. D’un côté, je me dis que cette révolte est un signe très positif puisque après quarante-quatre ans de dictature, le peuple est enfin en train de se réveiller et de se lever. Mais... à quel prix? Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu’un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l’aube? C’est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.

Une forme de désespoir, en somme...

Oui et non. Avec les arrestations, les condamnations et la répression qui se durcit de jour en jour, je ne vois plus comment garder l’espoir. Pourtant... je sens aussi une énergie folle. Et le fait de vivre constamment avec la mort insufflé une pulsion de vie extrêmement forte chez les Iraniennes et les Iraniens. Et je peux vous dire que ces mouvements ne vont pas s’arrêter – quelles qu’en soient les conséquences!

Comme de nombreux Iraniens et Iraniennes exilés, vous soutenez énormément les mouvements de révolte, notamment via les réseaux sociaux,

tandis que de nombreuses actions de solidarité sont organisées...

Oui, et tous ces mouvements sont magnifiques. Ils donnent du courage aux Iraniens en général, et aux jeunes en particulier, car ils ressentent que leur voix dépasse les frontières. Et ça, pour eux, c’est extraordinaire. Par contre, ce n’est pas suffisant: maintenant, c’est au niveau des gouvernements que les choses doivent se passer. Je ne peux pas vous dire comment mais il est plus que temps que l’Occident «politique» se mobilise!

«Red Rose», film sorti en 2014, a marqué un tournant dans votre vie: le fait d’y avoir montré votre corps et vos cheveux «libres» vous a valu de telles menaces du régime que vous avez dû demander l’asile politique en France. Avez-vous parfois des regrets?

L’exil est le prix de ma liberté. Il a un goût amer et c’est évidemment un déchirement. Quand je suis arrivée, il y a une dizaine d’années, je croyais qu’en quittant l’Iran ma vie allait être heureuse, que je venais au soleil... Mais la réalité m’a rattrapée. Et la réalité, c’était que j’étais loin de ma famille et de mes amis, projetée dans une autre culture, dans une autre société. C’était comme si j’avais quitté la prison qu’était l’Iran pour tomber dans une autre – celle de l’exil que je me créais moi-même. À l’époque, il m’est même arrivé de me demander si je n’aurais pas mieux fait de rester sous la dictature parce que je réalisais qu’en étant loin je perdais ma colère, mon esprit de révolte et mon côté un peu sauvage – et ça m’attristait beaucoup. Heureusement, j’ai trouvé un juste milieu et je suis très fière de ma décision. Et si la douleur de l’exil reste toujours, elle est plus facile à supporter que celle que je ressentirais si j’avais renoncé à mon rêve: goûter à ce que veut dire la liberté, goûter le fait d’être une actrice qui peut jouer sans voile ni entraves – comme le résume très bien le fameux slogan «Femmes, vie, liberté» puisque, toute ma vie, j’ai simplement voulu pouvoir vivre libre tout en étant une femme. En restant en Iran, cela n’aurait pas été possible. Donc... des regrets, non! ●



PHOTO: DAVID WOLFF-PATRICK/GETTY IMAGES

LE BEAU



À haute voix

Icône du répertoire français, compositeur, cantatrice, comédienne, rockeuse... Ils ont choisi leur voie en faisant résonner la leur.

Pour cette série consacrée à la haute joaillerie, huit artistes jouent d'atours et montent le son avec éclat

Photos Benoît Peverelli *Textes* Fabienne Reybaud



MINA KAVANI
Vibrante actrice

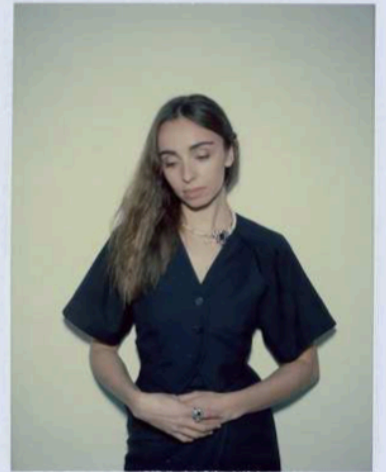
« En Iran, les femmes n'ont pas le droit de chanter. Avec mes amis, on se retrouvait dans des caves pour faire de la musique et chanter en cachette. » Exilée en France à 22 ans, où elle entre au Conservatoire national d'art dramatique de Paris, Mina

Kavani a commencé sa carrière de comédienne à Téhéran. En 2013, la sortie du film *Red Roses* de Sepideh Farsi lui attire les foudres du gouvernement iranien. Elle choisit de rester en France, où elle alterne les rôles au théâtre et au cinéma, notamment dans *Lire Lolita* à Téhéran d'Eran Riklis. *« En 2023, les Iraniennes se sont battues*

contre le port du voile, le monde a commencé à les entendre, un peu... Narges Mohammadi, prix Nobel de la paix 2023, emprisonnée, est le plus grand symbole de la voix que j'aime porter. » D

Oui, de Thomas Bernhard, au théâtre de l'Odéon à Paris, du 24 mai au 15 juin.

Collier en or, diamants, saphirs, émeraudes, chrysoprases, serti d'un saphir de 29 carats. Pièce unique, Bulgari. Manchette en or blanc et diamants, sertie d'une aigle-marine de 36 carats. Pièce unique, Piaget. Pendants d'oreilles en or blanc et diamants, Piaget. Veste sans manches en laine, Fendi.



Mina Kavani, artiste libre

Entretien avec Maïa Bouteillet



I'm deranged.
(© Mina Kavani)

Mina Kavani offre sa voix profonde à l'une des trois sœurs des *Forteresses*, la très belle pièce de Gurshad Shaheman. Elle prête aussi son fascinant regard à Zara, personnage tragique bloquée au seuil de l'exil, dans *Aucun ours* (Prix spécial du jury à la Mostra de Venise), film extraordinaire du grand Jafar Panahi, qui malgré les condamnations et les arrestations continue de tourner coûte que coûte. Deux



Mina Kavani au cinéma dans *Red rose* (2015), de Sepideh Farsi et dans *Aucun ours* (2022), de Jafar Panahi.

histoires puissamment politiques qui résonnent à plus d'un titre avec celle de la jeune actrice installée en France depuis 2010, où elle a suivi des études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, et où elle vit désormais en exil. Mina Kavani est interdite de retour dans son pays depuis qu'en 2015, son rôle dans le film *Red rose*, de Sepideh Farsi, où elle apparaît nue, lui a valu l'opprobre des mollahs. La jeune artiste passionnée compte parmi celles qui incarnent avec force le mouvement « Femme, vie, liberté ». Tout comme sa consœur et amie Golshifteh Farahani, avec qui elle tourne *Lire Lolita à Téhéran*, adapté du roman d'Azar Nafisi par le réalisateur israélien Eran Riklis.

On la verra la saison prochaine, dans une mise en scène de Célie Pauthe, adaptée du roman *Oui* de Thomas Bernhard, avec Claude Duparfait, à l'Odéon. Entretemps, il faut aller la voir et l'entendre dans *I'm deranged*, solo écrit et interprété par elle-même, à l'affiche du Off d'Avignon, et à l'automne, au théâtre de l'Athénée, à Paris, où elle exprime avec urgence les rêves et les tourments d'une vie traversée par l'exil.

I'm deranged de Mina Kavani sera présenté le 11 juillet 2023 à 23h et le 12 juillet 2023 à 20h, au Festival Off d'Avignon, à la Manufacture, et au Théâtre de l'Athénée, à Paris du 12 au 22 octobre 2023.

UBU : Comment est né votre spectacle *I'm deranged* ? Quelle est l'origine de ce solo que vous avez écrit et que vous interprétez ?

Mina Kavani : J'ai quitté l'Iran pour poursuivre librement ma carrière loin de la censure et du foulard, à Paris, où je suis entrée au Conservatoire supérieur d'art dramatique. J'avais imaginé un endroit extrêmement festif, un peu comme dans le film *Fame* d'Alan Parker, mais ce n'était pas comme cela — même si j'ai énormément appris dans la classe d'interprétation de Jean-Damien Barbin. En fait, ça a été un moment assez dur. C'est l'endroit où j'ai connu, pour la première fois, la solitude, l'isolement, je me suis sentie exclue, alors qu'en principe je suis plutôt quelqu'un de solaire... J'ai rencontré là un autre aspect de moi-même, et j'ai commencé à écrire des petits monologues. Je faisais aussi des montages avec des textes qu'on étudiait, comme si j'avais besoin — puisque ce n'était pas ma langue maternelle — d'en passer par ces autres textes pour inventer le mien. Plusieurs personnes m'ont encouragée. Je n'avais pas l'intention de devenir metteuse en scène mais je continuais mes monologues, même après le Conservatoire, tout simplement pour ne pas devenir folle. Puis, j'ai été sélectionnée pour jouer le rôle principal dans le long métrage *Red rose*, de la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, elle-même en exil. J'ai voulu faire ce rôle parce que je suis tombée amoureuse de ce personnage de fille moderne et sauvage, à l'image de la véritable jeunesse iranienne, celle qu'en France vous découvrez aujourd'hui avec le mouvement « Femme vie liberté ».

Qu'entendez-vous par « sauvage » ? vous employez souvent ce mot...

Je veux dire libre ! celle qui ne se soumet pas aux diktats. J'ai toujours été influencée par des actrices comme Maria Schneider, ou même d'ailleurs Romy Schneider mais sur un autre plan, ou encore Gena Rowlands, Adjani... Des actrices toujours un peu excessives, dans leur approche professionnelle comme dans leur vie. Peut-être que je me retrouvais un peu à travers elles. J'étais très jeune, j'avais seulement 22 ans quand je suis arrivée en France, je n'avais pas fini mon apprentissage... Dans le personnage de *Red rose*, il y a de ça : elle est entière, avec ses désirs, sa façon d'être et de dire merde à la République islamique, ce qui n'est pas rien ! Être une fille marginale à Téhéran, ce n'est pas la même chose qu'être une fille marginale à Paris, vraiment pas ! Jamais je ne me suis dit j'ai envie de devenir marginale, rien ne me prédestinait à cela. Mais, quand le film est sorti, j'ai été attaquée par la presse iranienne qui m'a qualifiée de « première actrice pornographique iranienne » et c'est à partir de là qu'il m'a été interdit de retourner en Iran. C'est alors que j'ai commencé ma vie en exil.

Désormais vous êtes réfugiée ?

J'ai eu le statut de réfugiée puis j'ai obtenu la nationalité française mais cela ne change pas mon exil. L'exil est resté en moi, même si c'est bien de ne plus avoir ce pas-seport de réfugié qui provoquait les gros yeux des poli-

ciers à chaque fois que je passais une frontière... Et donc, j'ai continué à écrire ces monologues pour ne pas devenir folle, en me disant qu'un jour je voudrai en faire quelque chose, jusqu'à ce que ma route croise celle du grand Krystian Lupa avec qui j'ai suivi deux stages. Lupa travaille énormément sur le sauvagement de l'acteur : pour lui, un acteur sans son sauvage, sans son fou, est un acteur bourgeois. Il fait travailler sur le monologue intérieur, cela faisait tellement longtemps que cela bouillait en moi, que ça ne demandait qu'à sortir ! C'est une rencontre qui a énormément compté pour moi.

Il y a eu trois rencontres fondamentales dans mon parcours d'actrice : d'abord mon oncle, Ali Raffi, immense metteur en scène en Iran qui m'a formée, puis Jean-Damien Barbin, mon professeur au Conservatoire de Paris qui m'a libérée de toutes ces chaînes de timidité qui étaient le résultat direct de la censure — il m'a questionnée sur qui j'étais vraiment en tant qu'artiste — et puis Krystian Lupa qui m'a permis de prendre mon envol. Ce sont trois personnes qui m'ont littéralement construite. À la fin du stage, Lupa m'a fortement encouragée à créer mon monologue. Puis, alors que nous étions en résidence à Marseille, avec Gurshad Shaheman pour *Les Forteresses*, à Montevideo, le lieu m'a fortement inspirée. J'ai adoré cet endroit, c'est ainsi que j'ai fait une demande de résidence d'écriture, qui a débouché ensuite sur une résidence de création. Je tiens à dire que la musique du spectacle a été écrite par le grand compositeur Siavash Amini, lui-même interdit de sortir d'Iran, créateur génial d'une musique électro très raffinée. Nous avons construit la musique à distance, pendant que j'étais à Marseille et lui à Téhéran.

Dans votre spectacle vous dites que dans votre pays, déjà, vous vous sentiez étrangère, qu'entendez-vous par là ? Pouvez-vous raconter comment vous avez commencé le théâtre ? Quelles étaient les conditions dans lesquelles vous viviez en Iran ?

C'est en France que j'ai découvert que je suis réellement... J'ai eu la chance de grandir dans une famille d'artistes à Téhéran. J'y ai vécu une sorte de double vie un peu schizophrénique, dans le bon et dans le mauvais sens du terme, ce qui a construit l'artiste que je suis. J'ai grandi dans la République islamique où tout était noir, fermé, censuré, où la peur et l'angoisse existaient en permanence dans la vie quotidienne ; et, par ailleurs, je vivais dans une maison où mes parents voyaient tous les films occidentaux, en cachette, ils écoutaient la musique occidentale, ils étaient très occidentalisés eux-mêmes donc, en fait, je menais une double vie. D'un côté, ça m'enrichissait mais, en même temps, j'étais toujours à l'écart de la société. À l'école j'étais très différente, je n'avais pas beaucoup d'amies, j'étais en décalage. Sur le moment, je n'étais pas consciente de ça, c'est plus tard, à Paris, avec le recul, que je l'ai réalisé. Ce décalage ne m'a jamais quittée : je le ressentais à Téhéran et je l'ai ressenti en France, parce que j'étais l'étrangère quand j'ai commencé au Conservatoire qui n'était pas l'endroit le plus doux du monde.

Pour en revenir à l'Iran : à l'origine, j'ai suivi l'enseignement de mon oncle Ali Raffi, qui aujourd'hui est âgé, mais qui était un peu l'équivalent de Patrice Chéreau, il a formé près de quatre générations d'acteurs et d'actrices. Et quand j'y pense, c'est dingue ! À l'école on apprenait le Coran et le dernier testament de l'Imam Khomeiny et, à la maison, puisque mon oncle habitait au-dessus de chez nous, j'avais accès à une extraordinaire université en cachette, à un conservatoire rien que pour moi. Il me parlait de Chéreau, de Mnouchkine, de Brecht, de Tchekhov, il me montrait tous les films de tous les grands cinéastes, il me faisait des programmes Bergman, Hitchcock... Non, ma vie n'était pas normale du tout. Un jour, je ferai un film de tout ça !

Ali Raffi a vécu des dizaines d'années en France où il a travaillé avec Georges Wilson, Pierre Debauche, au TNP, dans des films de Varda, de Vadim... il est rentré pour diriger le Théâtre de la ville de Téhéran et l'École d'art dramatique de Téhéran, puis il y a eu la révolution, il a été viré, il est reparti... Il a connu beaucoup d'allers retours. Il était opposant au Shah mais aussi de la République islamique. Je me souviens d'une représentation où des hommes ont fait irruption pour arrêter tout le monde, Ali Raffi a été condamné à deux ans de prison, il a arrêté de travailler, il a énormément souffert. J'ai grandi avec tout ça et j'ai vu à quel point il se battait pour poursuivre son art. Et plus il me parlait de ça, plus il m'a donné envie de partir faire mon art dans la liberté. Il a été comme un père pour moi, mon départ a été une déchirure pour tous les deux mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas rester, je ne pouvais pas supporter de voir, à la veille de la première, une sorte de comité de censure débarquer pour couper tel passage, tel élément... Tu ne savais jamais quel spectacle tu allais jouer le soir de la première !

On a du mal, vu d'ici, à se représenter ce que cela signifie de faire du théâtre et des films en Iran, comment c'est possible de travailler dans un tel contexte ? Oui je pensais à ça en voyant le film *Leila et ses frères* de Saeed Roustaei. Faire du cinéma et du théâtre, c'est pour nous un besoin vital pour ne pas sombrer. Surtout le cinéma, il y a un lien très fort entre le cinéma et les Iraniens.

Qu'est-ce que vous avez apporté votre expérience avec Jafar Panahi sur le film *Aucun ours* ?

C'est l'une des expériences justement qui m'a ramenée à toutes ces questions-là. Je me suis retrouvée à Istanbul en Turquie à travailler à distance, avec un réalisateur interdit de sortir d'Iran alors que moi-même j'avais l'interdiction de revenir en Iran. La question de la frontière était permanente, c'était très tangible ! Il dirigeait tout par Zoom et ce qui est incroyable – voilà une autre grande leçon d'un maestro ! – c'est qu'au moment où il me dirigeait, j'étais très prise par l'émotion que suscitait en moi notre situation, alors que lui était extrêmement concentré sur ses objectifs. À un moment je pleurais, et il m'a reprise en me disant : je ne veux pas que tu pleures, Zara est une

femme forte ! Il ne se plaignait pas de ne pouvoir être là, il travaillait et était presque plus présent que s'il avait été là en chair et en os. Ses films sont interdits mais tout le monde les a vus. Jafar Panahi est très connu en Iran, à l'égal de Kiarostami. Mais ce qu'il subit c'est le quotidien de tous les artistes : devoir se battre pour s'exprimer, pour exister ! C'est constant ! Notre art est mêlé à des questions basiques de survie, et même quand tu sors du pays. J'en parle souvent avec Golshifteh Farahani, avec qui je tourne un film en ce moment. Nous ne pouvons pas être simplement actrices, nous sommes toujours prisonnières de la politique, de notre situation d'exil. Nous vivons en permanence avec ça. Ce que j'ai vécu enfant quand la police débarquait chez mes parents pour fouiller toute la maison, à la recherche d'alcool ou de films interdits, m'a marquée définitivement !

Vous reconnaissez-vous dans ce qui est dit dans *Les Forteresses*, le spectacle de Gurshad Shaheman dans lequel vous jouez ?

Pas au niveau des vies racontées : Gurshad parle de la génération de sa mère et de la vie à Tabriz, dans un milieu azéri, une toute autre culture que la mienne. J'ai grandi dans un tout autre contexte, d'une modernité extrême. Aujourd'hui, avec le mouvement actuel, on commence à comprendre, on peut imaginer une fille iranienne avec les cheveux courts roses ou bleus, il y a quelques années encore on avait une représentation plus clichée de la jeunesse iranienne... Culturellement ça n'a rien à voir, mais il y a des phrases incroyables qui résonnent très fortement dans ma tête et, chaque soir quand je joue, ça me déchire le cœur. Je joue Hominaz la plus jeune des sœurs, celle qui est restée à Téhéran. Elle a par exemple cette phrase extraordinaire sur la distance : « la question c'est la distance / l'immensité de la distance / elle n'est pas que géographique / elle ne se compte pas seulement en kilomètres / la route est jonchée d'obstacles / Les frontières, les visas, les cadenas / Les murs invisibles / Les milliers de kilomètres de barbelés déroulés en cercle concentriques tout autour de l'inaccessible Europe / je ne peux pas laisser mes enfants de l'autre côté de la ligne pour venir m'enfermer ici / À choisir ma prison, je préfère rester avec les miens ». Ça me parle de toutes ces déchirures que je vis avec ma famille. Ou quand elle parle du décès du père... au début, j'avais énormément de difficulté à dire ce texte parce que ça fait partie de ma hantise que mes parents meurent en Iran sans que je puisse retourner là-bas.

Les Forteresses, c'est aussi un hommage aux femmes d'Iran, le spectacle créé en 2020 a été rattrapé par le mouvement actuel. Est-ce que vous pensiez que ça pouvait arriver ?

Je n'ai pas commencé le mouvement « Femme, vie, liberté » il y a six mois. « Femme, vie, liberté », ça fait 12 ans que ça dure pour moi. Les Iraniens avaient peur de ça et les Français avaient une image complètement déformée de l'Iran. Quand j'ai joué *Red rose*, je n'ai pas seulement été attaquée par le gouvernement mais aussi par beaucoup d'intellectuels iraniens qui trouvaient

choquant que je me dénude. Aujourd'hui, je reçois des messages de félicitations de personnes qui semblent religieuses, certains qui m'insultaient il y a sept ans. Aujourd'hui ça s'appelle Femme vie liberté, mais ça fait longtemps qu'elles se battent pour leur liberté, les femmes iraniennes. Ce qui a changé, c'est que maintenant le monde entier le sait.

Est-ce que vous vous sentez une responsabilité vis-à-vis d'elles ? Avez-vous l'impression d'être une porte-parole ?

Non, je fuis ce genre de statut. Qui suis-je pour être porte-parole ou pour être un symbole ? Je suis simplement mon chemin et s'il inspire la jeune génération tant mieux, mais jamais je n'ai voulu faire *Red rose* pour mar-

quer l'histoire du cinéma iranien ou pour être la première femme iranienne qui s'est dévoilée. Je voulais juste être dans ma vérité. Je ne veux pas être une artiste exilée mais juste une artiste. J'ai aussi envie de m'exprimer à travers d'autres personnages mais peut-être me faut-il faire le deuil de tout ça et peut-être que mon solo *I'm deranged* va m'aider à surmonter tout ça.

En 2014, la metteuse en scène strasbourgeoise Barbara Hutt m'a proposé de jouer la grande figure d'Ingeborg Bachmann, la poétesse autrichienne, qui, elle aussi, était très entière et qui a connu l'exil ; ça reste l'une de mes plus belles expériences artistiques. Je me suis énormément reconnue dans ce rôle parce qu'il est question d'une femme, d'un être humain, au-delà de la question des origines. ■

Mina Kavani, a free artist

Interview with Maia Bouteillet

Mina Kavani lends her deep-velveted voice to one of the three sisters in Gurshad Shaheman's remarkably beautiful play *Les Forteresses* (Fortresses). And also her fascinating expressiveness to the tragic character Zara, blocked on the brink of exile in the extraordinary film *No Bears* - awarded the Special Jury Prize at the Venice Film Festival - by the great film director Jafar Panahi, who despite being convicted and arrested, continues to make films whatever the cost. Two powerfully political stories which, in more than one respect, echo the real life of this young actress who settled in Paris in 2010 where she trained at the Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (Paris National Drama Conservatory) and where she continues to live in exile. Mina Kavani has been banished from her country since 2015 - her role in Sepideh Farsi's film *Red rose* where she appears naked, resulted in her being censored by the mullahs. As a young passionate artist, she figures among those who fiercely embody the "Woman, Life, Freedom" movement. Just like her friend and colleague Golshifteh Farahani, with whom she is shooting the film *Reading Lolita in Tehran*, adapted from the novel by Azar Nafisi and directed by the Israeli Eran Riklis. Next season, we will be seeing her at the Odéon-Theatre under the direction of Célie Pauthe, in an adaptation of Thomas Bernhard's novel *Oui* (Yes) with the actor Claude Duparfait. Meanwhile, it's time to see and hear her in her solo *I'm deranged*, performed and written by her own hand. Scheduled at the Avignon OFF Festival, and then this autumn at the Athénée Theatre in Paris, there is an urgency in the way she conveys the dreams and torments of her life marked by exile.

UBU : How did your play *I'm deranged* emerge? What are the origins of this solo piece that you wrote yourself and perform?

Mina Kavani : I left Iran so that I could pursue my career, far away from the veil and censorship, in freedom in Paris, where I was accepted at the Conservatoire supérieur d'art dramatique. I had imagined an extremely festive place, a bit like in Alan Parker's film *Fame*, but it wasn't at all like that - even though I learnt a great deal in Jean-Damien Barbin's acting class. In fact, it was quite a difficult period for me. This was the place where, for the first time in my life, I felt lonely, isolated and excluded, even though, in theory, I'm

more of a radiant person. So there I discovered another side of myself and I began to write short monologues. I also made mountains out of molehills with the texts we would study, as though I needed - since this wasn't my mother tongue - to go through other texts in order to invent my own. A number of people encouraged me. I had no intention of becoming a theatre director but I continued with my monologues anyway, even after the Conservatoire, quite simply so that I wouldn't go mad. Then I was chosen to play the main role in the feature film *Red rose* by the Iranian film director Sepideh Farsi, who is herself in exile. I wanted to play this part because I fell in love with the character who is

I'm deranged.
(© Mina Kavani)



a wild and modern young girl, so representative of real Iranian young people, the ones you're discovering today in France with the movement "Woman, Life, Freedom".

What do you mean by "wild"?, you often use this word.

I mean free-spirited! A girl who doesn't submit to tyranny. I've always been influenced by actresses like Maria Schneider, or even for that matter, by Romy Schneider, but on another level, or otherwise Gena Rowlands and Adjani. Actresses who are always a bit over-the-top, in their approach to their professional life as much as their real life. Maybe I recognised myself a little through their lives. I was very young, only twenty-two when I arrived in France, I hadn't finished my learning process. We can see that in the character in *Red rose* - she has integrity, defending her desires and the way she is and telling the Islamic Republic to go to hell, which is already something considerable! Being a non-conformist young woman in Tehran, is not the same as being a non-conformist young woman in Paris, that's for sure! I never ever said to myself I want to become a non-conformist. I never thought I would end up like that. But when the film came out, I was attacked by the Iranian press who qualified me as "the first Iranian porno actress". And from that moment onwards, I was forbidden to go back to Iran. So that's how my life in exile started.

Since then you have become a refugee?

I got refugee status and then French nationality, but that doesn't change anything about me being in exile. Exile is part of my being, even though it's a good thing to no longer have that refugee passport that made police look disapprovingly at me each time I crossed a boarder. And so, I kept on writing these monologues so that I wouldn't go mad, and I kept saying to myself that one day I would want to do something with them, until my path crossed Krystian Lupa's with whom I did two workshops. Lupa works a great deal on the untamed side of the actor. For him, an actor without his untamed side and without his insane side, is a bourgeois actor. He gets people to work on their inner monologue, and for such a long time all this had been brewing inside me, it was just asking to be let out! It's an encounter that has meant a lot to me.

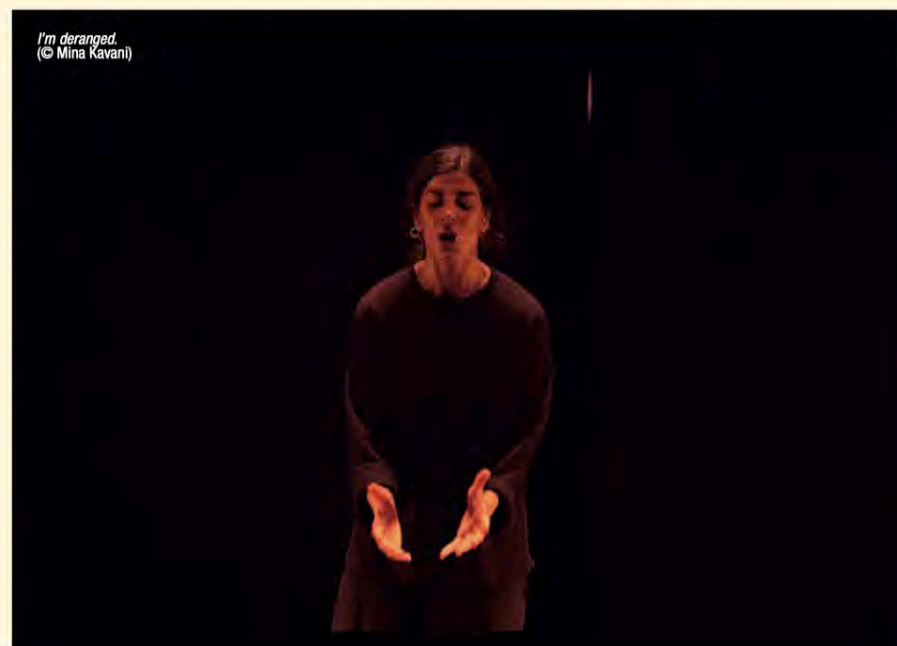
I have met three different people that have had a fundamental influence on my development as an actress. Firstly there is my uncle Ali Raffi who is a fabulous theatre director in Iran and who trained me. Then Jean-Damien Barbin, my teacher at the Conservatoire de Paris, who freed me from all my chains of shyness which were a direct result of censorship. He made me question myself as to who I really was as an artist. And lastly, Krystian Lupa who gave me the wings to fly. These are the three people who literally shaped me into who I am. At the end of the workshop, Lupa strongly encouraged me to stage my monologue. Afterwards when we were in residence in Marseilles with Gurshad Shaheman for *Les Forteresses* at the Montevideo Theatre Centre, I was greatly inspired by this venue. I absolutely loved the place, and that's how I applied for a writer-in-residence program, which then led to a rehearsal-residency. I would like to say that the music for play was written by the great composer

Siavash Amini, who in his case, is forbidden to leave Iran. He creates absolutely fantastic highly sophisticated electro music. The music was created by distance working with myself in Marseilles and him in Tehran.

In your play, you say that already in your own country you felt an outsider. What do you mean by that? Can you tell us how you began theatre? What kind of conditions did you live in Iran?

I discovered who I really am in France. I was lucky to grow up in Tehran in a family of artists. I led a sort of schizophrenic double life, in both the positive and negative

Raffi. He's now a very old man, but he used to be more or less the equivalent of Patrice Chéreau, training almost four generations of actors and actresses. It's crazy when I think of it! At school we would learn the Coran and the last legacy of the imam Khomeini, whereas at home, since my uncle lived on the floor just above us, I had access to an extraordinary hidden university and to my own personal Conservatoire. He would tell me all about Chéreau, Mnouchkine, Brecht and Chekhov. He would show me films by all the greatest film-makers. We would have a Bergman cycle, Hitchcock cycle etc. No, I really didn't have a normal life. One day, I'll make a film about it all!



I'm deranged.
(© Mina Kavani)

sense, which made me the artist I am today. I grew up in the Islamic Republic where everything was dark, narrow-minded and censored, and where fear and anguish were a permanent element in daily life. And then, on the other hand, I lived in a house where my parents would watch all the films from the West in secret. They would listen to Western music and they were very westernised themselves, so in fact I led a double life. On the one hand I was enriched by all this, but at the same time I was always aside from society. I was very different from others at school. I didn't have many friends. I wasn't on the same wavelength. At the time, I wasn't aware of it, and it wasn't until much later in Paris, looking back at all this, that I realised. This feeling of being out of step has never left me. I felt it in Tehran, and I felt it in France, because I was a foreigner when I began the Conservatoire and it wasn't the most pleasant place in the world. To get back to Iran, I started my training with my uncle Ali

Ali Raffi had lived in France for a couple of decades where he worked with Georges Wilson, Pierre Debauche, at the TNP (Théâtre National Populaire) and in Agnès Varda's films and Roger Vadim's. He came back to direct the City Theatre of Tehran and the Tehran School of Dramatic Art, but then the revolution broke out, he was fired and left again. He kept having to come backwards and forwards. He was opposed to the Shah, but also to the Islamic Republic. I remember a performance when some men burst in to arrest everyone, Ali Raffi was sentenced to two years in prison, he had to stop working and all this caused him much suffering. This is what I grew up with, and I saw just how much he had to struggle to pursue his art. And the more he told me about this, the more he inspired me to go somewhere where I could practise my art freely. He was like a father to me, and when I left, it was heart-breaking for both of us, but I couldn't help it, there was no way I could stay there. I just

couldn't bare seeing, as the first night would approach, some kind of censorship committee who would burst in to cut such and such a scene, or this or that part. You never knew which play you would be performing on the first night!

It's hard for us, from our position in the West, to imagine what it really means to perform on stage and make films in Iran. How can it be possible to work in such a context?

Yes, I was thinking about that when I saw Saeed Roustayi's film *Leila's Brothers*. Acting on stage or on screen is a vital necessity for us to keep our head above water. Especially film. There is a strong attachment between Iranians and film-making.

How did working on Jafar Panahi's film *No Bears* contribute to your experience?

It's precisely one of my experiences that brought me face to face with these questions. There I was in Istanbul, Turkey, distance working with a film director banned from leaving Iran, whereas I myself was banned from returning to Iran. These issues concerning the border were permanently present and extremely tangible! He directed the whole film via Zoom, and what was incredible was that – and here is another masterclass from a maestro! – in the moments he would be directing me, I would become very emotional because of the situation we were in, whereas he would be extremely concentrated on his objectives. At one point I was crying and he made me do the take again and said: I don't want you to cry, Zara is a strong woman! He didn't complain about not being able to be there, he would just work and he was almost more present than he would have been in flesh and blood. His films are banned but everyone has seen them. Jafar Panahi is very well known in Iran, just as much as Kiarostami is. But what he has to endure, is the daily lot of any artist: having to fight to express himself and just to exist! It's never ending! Our art is entangled with basic questions of survival, even when you have left the country. I often discuss this with Golshifteh Farahani, whom I'm shooting a film with at the moment. We cannot be merely actresses, we remain prisoners of the political situation and our exile. We have to live with it permanently. What I lived through as a child, when police would suddenly turn up at my parent's house to search the place for alcohol or illegal films, has affected me for the rest of my life!

Do you recognize yourself in the story of Gurshad Shahe-man's play *Les Forteresses* in which you perform?

Not when it comes to the life stories he deals with. Gurshad talks about his mother's generation and life in Tabriz, in an Azerbaijani community, which is a completely different culture from mine. I grew up in a totally different extremely modern context. Nowadays, with the movement that is gaining ground, people are beginning to understand and can imagine an Iranian young girl with short pink or blue hair. Not so many years ago, people still had a cliché image of the young Iranian generation. So, on a cultural level, it has nothing to do with my life, but there are some incredible lines that resonate deeply in my mind and every evening

when I act my part, they break my heart. I play the youngest sister Homina, the one who has stayed in Tehran. For example she pronounces these extraordinary lines about distance: *"it's a question of distance/ the immensity of distance/ not only geographical/ that cannot be counted only in kilometres/ the path is strewn with obstacles/ borders, visas, padlocks/ invisible walls/ thousands of kilometres of barbed wire rolled in concentric circles around inaccessible Europe/ I can't leave my children on the other side of the line to come here and shut myself away/ If a prison I must choose, I prefer to stay with my loved ones"*. I can relate to that and all the heartbreak I suffer with my family. Or when she talks about the father's death – at the beginning I found it so terribly difficult to say the lines because it echoes my obsessive fear that my own parents will die in Iran without me being able to return.

***Les Forteresses*, is also a tribute to Iranian women. The play, which was first staged in 2020, has been overtaken by the movement we have today. Did you imagine that this could ever happen?**

I didn't begin the movement "Woman, Life, Freedom" six months ago. For me it has been going on for the last twelve years. Iranians were scared of it, and French people had a totally inaccurate image of Iran. With my role in *Red rose*, I was attacked not only by the government but also by many Iranian intellectuals who found it shocking that I took my clothes off. Nowadays I receive messages with congratulations from people who seem to be religious, some of whom insulted me seven years ago. Today it's called Woman, Life, Freedom, but Iranian women have been fighting for their freedom for a very long time. The difference is that now, the whole world knows about it.

Do you feel you have a responsibility towards these women? Do you get the impression you are a spokeswoman?

No, I avoid this kind of status. Who am I to be a spokeswoman or a symbol? I'm just making my way, step by step, and if it inspires the younger generation, so much the better, but never did I think of making *Red rose* to leave a mark on the history of Iranian film, nor to be the first Iranian woman to show what she was made of. I just wanted to be true to myself. I don't want to be an artist in exile, but just an artist. I would also like to express myself through other kinds of characters, but perhaps I must first come to terms with all this and maybe my *I'm deranged* will help me get over it all.

In 2014, the theatre director Barbara Hutt from Strasbourg offered me the role of the great figure in Austrian poetry Ingeborg Bachmann, who was also a person of great integrity and had been exiled. It still remains one of my greatest artistic experiences. I could fully recognise myself in this role because we were dealing with a woman, a human being, that goes beyond these questions of origin. ■

I'm deranged de Mina Kavani will be presented 11 July 2023 at 23h and 12 July 2023 at 20h, at the Théâtre de la Manufacture during the Festival Off d'Avignon, and then at the Théâtre de l'Athénée, in Paris from 12 to 22 October 2023.



© AURÉLIE POLLET

DE TÉHÉRAN À PARIS

ACTRICE DU MONDE

Mina Kavani n'est pas juste une « actrice iranienne engagée », ni une « comédienne exilée ». C'est une femme, libre, une interprète que l'on a notamment pu voir dans Aucun ours, le dernier film de Jafar Panahi.

Darya Djavahery-Farsi

C'est à Téhéran, dans la vieille maison familiale des Kavani, qu'a grandi Mina. Elle évoque la vaste demeure aux allures de phalanstère, ouverte sur un jardin, dont chaque étage était occupé par une partie du clan. Le rez-de-chaussée, c'est le domaine de Mina et Mani, son frère jumeau, leurs chambres séparées par un couloir. Chez Mani, c'est la fête permanente. Tous les soirs, il se déchaîne à la batterie, entouré d'une bande de musiciens, pour des jam-sessions très arrosées qui s'achèvent souvent tard dans la nuit. Le premier étage est beaucoup plus calme. S'y trouvent les appartements de l'oncle de Mina, Ali Raffi, metteur en scène de théâtre de renom. Là, entre les murs d'une chambre tapissés de livres, on parle de Garcia Lorca, de Mnouchkine, de Brecht. Au deuxième étage, l'appartement des parents de Mina avec sa chambre de petite fille. Tous les matins, alors que les enfants se préparaient pour aller à l'école, les parents écoutaient Vivaldi ou Bob Dylan, un mix éclectique de musique. Et au troisième étage, entre les étoiles et la terrasse, dort Maryam, la grande sœur de Mina.

C'est dans cet univers clos que s'est forgé le destin de l'actrice, là qu'elle a trouvé les premiers modèles qui devaient décider de son avenir. Et d'abord sa mère, Tahereh, originaire d'Ispahan, pommettes saillantes et sourire éclatant. « Elle est plus belle que moi, affirme Mina. Si elle avait été actrice, elle aurait sans doute été comparée à Sophia Loren. » Seulement voilà Tahereh n'a pas pu. Elle avait pourtant rêvé de théâtre depuis l'enfance, mais son père s'y est toujours opposé fermement. Sur une vieille photo, on peut la voir grimée en garçon, chapeau melon et moustache. Malgré l'interdit paternel, Tahereh s'est présentée au concours d'entrée de la section théâtre de l'université de Téhéran, en parallèle de ses études en sciences sociales. Son interprétation dans *La Mouette*, de Tchekhov, ayant convaincu le jury, elle y a été admise. Un temps, elle en a suivi les cours en secret avant de se résigner. « Son père, mon grand-père, n'était pas religieux ou fanatique. Mais, à l'époque, la perception du métier d'acteur était très différente. Il lui a dit : "Je t'en prie, étudie tout ce que tu veux, mais pas le théâtre !" »

Même très privilégiée, la famille Kavani subit les conséquences des bouleversements ●●●



Mina Kavani, *Autoportrait*.

qui agitent l’Iran après l’instauration de la République islamique, en 1979. Durant la guerre Iran-Irak, dans les années 1980, elle s’installe brièvement en France pour échapper aux bombardements que subit Téhéran. De retour en Iran, les membres de la famille se réfugient tous les soirs dans la chambre des parents aux fenêtres calfeutrées par de grands draps noirs. La journée, Mina fréquente d’abord une école privée, puis rejoint un lycée public où, dit-elle, elle est « le cancre de [sa] classe ». Elle se coupe les cheveux elle-même et sème la zizanie en cours de religion. « J’étais déjà révoltée », commente-t-elle sobrement. Alors que Mina évoque ces années difficiles, le visage de sa mère, Tahereh, se ferme. « Je me dis maintenant que ça a dû être très dur pour Mina à l’époque, à l’école. Elle devait sûrement être amenée à mentir sur notre vie à la maison. Cela devait être pénible pour une fille de son âge. Notre maison était comme un monde parallèle, elle était coincée

Jeune, Mina Kavani est fascinée par l’ombre, par les femmes intenses et tourmentées.

entre notre liberté à l’intérieur, et le monde corseté à l’extérieur. »

Jeune, Mina est fascinée par l’ombre, par les femmes intenses et tourmentées. À 15 ans, elle regarde sans cesse *Camille Claudel* de Bruno Nuytten et dévore Sylvia Plath, au grand dam de sa mère qui s’inquiète qu’une si jeune fille soit fascinée par la pensée d’une écrivaine qui a mis fin à ses jours. Après l’avoir vu jouer, son oncle Ali la met en garde : « *il faut que tu ériges un mur*

entre le jeu et la vie. C’est beau... Mais il ne faut pas que tu te brûles. »

L’oncle Ali est l’autre figure tutélaire qui devait décider du parcours de Mina. Enfant, elle lui rendait visite chaque jour, pour de longs échanges centrés sur la littérature ou le théâtre. « Ali Raffi a été comme mon mentor. Les soirs de fête, je finissais presque toujours par me réfugier chez lui, au premier étage. Quand il partait en voyage j’étais prise d’une tristesse infinie. » Ali parle couramment français, langue qu’il a étudiée à la Sorbonne, à Paris, dans les années 1960. Jeune acteur, il a joué dans les films d’Agnès Varda. Il est l’image d’un Iran ouvert sur le monde, au moment où le pays se ferme aux influences occidentales impies.

C’est cette réalité que découvre Mina lorsqu’elle est admise à l’université de Téhéran. Là, elle se retrouve dans un univers artistique bridé, censuré. « On avait un cours de théâtre tout entier consacré au testament de Khomeyni. » Elle s’arrête, comme pour prendre la mesure de l’aberration, avant de répéter, abattue, « le testament de Khomeyni ! » Découragée, Mina quitte l’Iran pour la France, où elle rejoint le conservatoire de Paris. Lors de sa première année de théâtre, on lui demande d’écrire un texte à partir de la *Divine Comédie* de Dante. La partie à traiter est décidée par tirage au sort. Mina tombe sur le paradis... Dans sa bibliothèque, l’actrice a soigneusement conservé tous les textes et tous les livres qu’elle a étudiés. Sa mère, Tahereh, raconte que lorsqu’elle devait passer son examen de fin de lycée, Mina cachait des textes en français derrière la couverture de ses livres d’école. « Je n’y comprenais rien, avoue-t-elle l’œil brillant. Je devais traduire mot à mot, donc cela n’avait pas de sens, mais je voulais comprendre. » Mina va finir par comprendre.

Sur la vidéo de sa performance de fin de deuxième année de conservatoire, inspirée d’écrits de Georges Ribemont-Dessaignes, un artiste dada, on peut voir Mina de dos, debout sur une table face à une foule. Elle martèle, sourire au coin des lèvres : « Moi, je ne suis pas obéissante ! » Le ton monte. Mina serre le poing sur sa poitrine, les mots sortent crescendo alors qu’en fond, la chanson *Reckoner* de Radiohead enfle et s’étend comme une vague. « Je suis seule, sans personne au-dessus de moi, je ferai de mon pouvoir l’usage qu’il me plaît. Je suis libre ! Je suis puissante ! » Mina tourne, virevolte, comme si elle voulait s’échapper de son enveloppe terrestre. Elle conclut : « Être libre n’est rien, mais la liberté c’est tout. »

La salle est saisie. Après un instant de silence, une voix rauque et chaude retentit : « Bravo ! » La caméra sursaute puis coupe. Cette voix, c’est

celle de Jean-Damien Barbin, grand acteur de théâtre français, professeur de Mina au conservatoire, ami et mentor ou, comme le dit Mina : « maître ». En persan, un même mot, *ostad*, désigne à la fois le professeur et le maître, mais Mina précise qu’elle l’entend dans l’acception

Au conservatoire, Mina n’a pas seulement appris le jeu, mais aussi l’écriture. Désormais, elle raconte ses propres histoires, fait entendre sa voix singulière.

française. Jean-Damien est quelqu’un qui n’a pas peur de se brûler, de jouer avec la démesure lorsqu’il travaille avec des metteurs en scène comme Olivier Py et Frank Castorf. Lui qui s’expose tout le temps sur scène a protégé Mina, et lui a appris à se préserver, à trouver un équilibre dans sa performance. « Jean-Damien est hors du système, il ne construit pas une carrière, il est ancré dans la vie ! Ma rencontre avec lui a été décisive. Il m’a aidée à comprendre quel genre d’artiste je veux être. Il m’a formée. » Elle mime avec ses mains un sculpteur travaillant l’argile. Grâce à lui, elle découvre les textes de Maurice Maeterlinck, un coup de foudre théâtral.

Si Mina a toujours dessiné, au conservatoire, elle commence à peindre. Avec passion. Quand ses parents viennent lui rendre visite à Paris pendant ses années d’études, ils s’affolent en découvrant ce qu’elle couche sur la toile. « Je peins l’intérieur des gens, dit-elle en souriant. Grâce au travail que j’ai fait au conservatoire et à ma rencontre avec Jean-Damien, je peux laisser parler ma part d’obscurité. Je suis sensible aux artistes entiers, ceux qui acceptent leur part de folie. Je n’ai pas honte de l’ombre, c’est un monde profond. »

En 2014 Mina choisit définitivement la route de l’exil. Elle joue dans le long métrage *Red Rose*, de Sepideh Farsi. Une histoire d’amour entre un cinquantenaire et une manifestante pendant le « mouvement vert », les protestations de 2009 suite aux élections présidentielles. Le film met en scène le conflit entre les générations tout autant que la lutte des femmes car le personnage principal, ●●



Mina Kavani, *Jean-Damien*.

Sara, joué par Mina, est perpétuellement révolté. L'un des films de référence que Sepideh conseille à Mina en vue du tournage est *New Rose Hotel*, d'Abel Ferrara, avec Asia Argento. Quand, dans une critique du film de Sepideh Farsi, Delphine Neimon compare le jeu de Mina à celui d'Asia, la jeune Iranienne exulte. « C'était une vraie récompense, de voir que les gens percevaient mon jeu, que j'étais vue comme une actrice. »

À cause de ce film, Mina ne pourra plus retourner en Iran. Bien que l'action se situe à Téhéran, le tournage a eu lieu à Athènes, en Grèce, et l'actrice était parfaitement consciente qu'en se montrant à l'écran sans voile et, plus encore, en apparaissant nue lors de scènes d'amour, elle brûlait ses vaisseaux. Si elle n'a pas hésité, c'est sans doute grâce au soutien indéfectible de sa mère. « Plus que tout autre, c'est elle qui a été à mes côtés. » Aujourd'hui Mina ne regrette rien. « *Red Rose* a été l'occasion d'une catharsis. À travers ce film, j'expurgeais toutes ces années d'enfermement sous le régime des mollahs. »

Dans le dernier film de Jafar Panahi, *Aucun ours*, l'actrice incarne une voix de l'exil. Son personnage, une actrice bloquée en Turquie, est pris en étau entre l'Europe et l'impossibilité de partir. « Jafar

*“Être réduite à mes racines
ou à mes convictions
politiques, je ne le vis pas
comme quelque chose
de bienveillant.”*

Panahi m'a filmée telle que j'étais. Il était très précis dans sa direction d'acteur, mais utilisait aussi mon vécu comme un support pour la véracité émotionnelle de la narration. »

En 2018 et 2019, Mina effectue deux stages auprès du metteur en scène polonais Krystian Lupa. Nouvelle rencontre, nouvelle révélation. Mina ressent une connexion artistique forte avec la méthode de Lupa, adepte d'un jeu très intense, mais minimal et contrôlé. Elle résume d'une phrase : « Il a changé ma vie d'actrice. » Très cinématographique, le travail de Lupa l'éloigne de la scène. « Grâce à lui, aujourd'hui, j'établis plus de contact avec le cinéma qu'avec le théâtre. Il y a une tempête et un tourment que je



Mina Kavani, *Tahereh*.

peux mieux exprimer au cinéma. Sur un travail centré sur le détail et l'imperceptible. »

Au conservatoire, Mina n'a pas seulement appris le jeu, mais aussi l'écriture. Désormais elle raconte ses propres histoires, fait entendre sa voix singulière. Dans son monologue sur scène *I'm Deranged*, Mina retrace son parcours, évoque ses souvenirs du Téhéran de son enfance, dit la douleur de l'exil. Pour elle, ce monologue est une synthèse, fruit mûr de son travail avec Jean-Damien Barbin et Krystian Lupa. À entendre le texte, on comprend que le choix de l'exil était le seul possible. Pour une actrice voulant vivre son art en Iran, il y a beaucoup trop de lignes rouges à franchir. « Ma famille, ma patrie, mes amours... je les ai tous sacrifiés à mes rêves. »

Après une série avec le réalisateur anglais Colin Teague, un exercice au long cours, un travail approfondi sur plusieurs mois qui lui rappelle l'intensité du théâtre, Mina a retrouvé Sepideh Farsi en février à la Berlinale, où a été invité le dernier film d'animation de la réalisatrice, *La Sirène*, dans lequel Mina prête sa voix au personnage principal, Omid, *espoir* en farsi.

« Mon déracinement est une expérience importante, une part de moi essentielle, mais je ne veux pas être réduite à n'être qu'une actrice

en exil. De même que, si j'ai travaillé dans des œuvres engagées, je ne suis pas, ou pas seulement, une “actrice engagée”. Quand on est une actrice et qu'on vient d'Iran, on est dans la révolte sans même l'avoir choisi. Même en s'efforçant de tenir la politique à distance, il est impossible d'y échapper. C'est un chemin par lequel il faut passer. » Difficile d'exister dans l'industrie du film occidental « Quand Romy Schneider jouait dans les années 1960, malgré son accent allemand, personne ne disait d'elle qu'elle était allemande, c'était une actrice française ! » Mina réfléchit, elle mordille sa lèvre, ses ongles, mais ne mâche pas ses mots. « Moi je suis une actrice issue du Moyen-Orient, certes. Mais être réduite à mes racines ou à mes convictions politiques, je ne le vis pas comme quelque chose de bienveillant. Les actrices iraniennes, afghanes, syriennes subissent toutes ce préjugé ! Pourquoi ne pourrait-on pas nous voir juste comme des interprètes ? C'est pour ça que je fuis ces étiquettes “exilées”, “engagées”. Aujourd'hui la révolution en Iran montre au monde que nous sommes puissantes et modernes. Qu'on ne nous offrira pas la liberté, mais que nous allons la prendre. » Son sourire fait briller ses yeux bleus. « Je suis déjà libre, je n'ai pas besoin qu'on m'offre la liberté. » ③ ●●

THÉÂTRE - CRITIQUE

Retour sur le Festival Wet° 2024 : le Théâtre Olympia de Tours en ébullition



THÉÂTRE OLYMPIA DE TOURS /
FESTIVAL WET°

Publié le 26 mars 2024 - N° 319

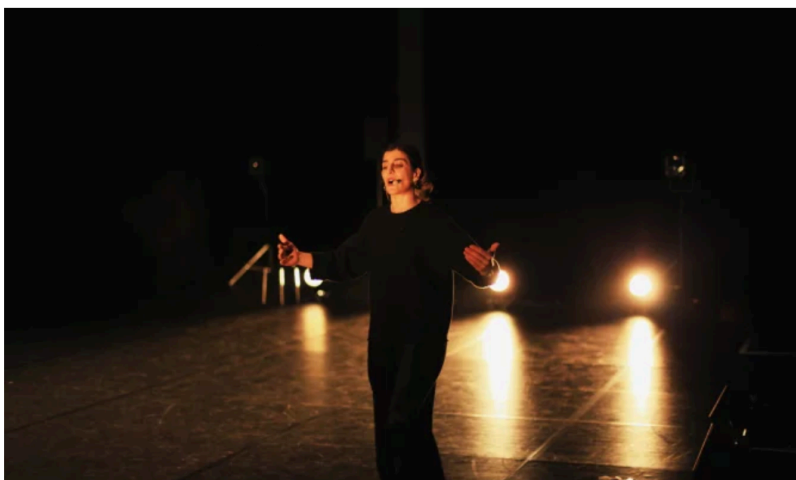
(...)

Huit pièces pour une diversité de formats et de choix artistiques

Durant ces trois jours, il était notamment l'occasion de se saisir de l'éloquent *I'm Deranged*, seul en scène de Mina Kavani, exilée iranienne en France. L'interprète et metteuse en scène y donne à voir avec puissance la schizophrénie de son existence, entre l'Iran des mollahs renié par une jeunesse qui se cache et un occident imaginé qui ne lui permet rien de plus que les rêves, la privant d'appartenance. Ses mots forts sont sublimés par son interprétation électrique et viscérale. .

(...)

Louise Chevillard



A la une, Chroniques-Culture, Culture

Il faut qu'on vous raconte : « I'm deranged », le coup de massue du festival WET° à Tours



Olivier Collet

— Publié le : mars 25, 2024

Du 22 au 24 mars, Tours accueillait la 8^e édition du festival WET°, cet événement dédié à la jeune création théâtrale. Parmi les pièces présentées au cours du week-end il y en a une qui nous a complètement retournés : *I'm deranged*, de Mina Kavani.

On va souvent voir des représentations au Théâtre Olympia, à Tours. Certaines nous marquent plus que d'autres. Et puis il y a celles qu'on ne veut pas oublier, notamment ces prestations dont on aimerait garder éternellement le texte dans notre bibliothèque. *I'm deranged* en fait partie. Pour tout vous dire, avant le WET°8, on ne savait pas trop de quelle manière on allait couvrir l'événement sur 37 degrés. Et puis, à la réflexion, revenir sur ce spectacle est devenu indispensable. Il fallait laisser une trace de ce qu'on avait vu dans la grande salle de la Rue de Lucé.

I'm deranged, donc. Une heure de seule-en-scène pour la comédienne Mina Kavani. Dans le synopsis on nous apprend qu'elle a quitté l'Iran pour la France parce qu'elle a tourné nue dans un film et que c'est le genre de choses qui vous met en danger dans ce pays qui contrôle abusivement les faits et gestes de sa population, au nom d'une vision excessive de la religion. Mais maintenant qu'elle est en exil, l'actrice a le mal du pays et nous expose ses réflexions en pleine face.

La force de la performance est là. *I'm deranged* n'est pas un témoignage. Ce n'est pas l'histoire d'une femme qui quitte son pays pour une vie meilleure et qui se décrit épanouie, sûre et certaine de son choix. C'est même tout le contraire. Mina Kavani nous renvoie ses doutes, ses faiblesses, ses cas de conscience. Elle narre la douleur de ne parler à sa famille que via l'écran de son téléphone. Sa solitude dans cette nouvelle vie en accord avec ses valeurs, mais que son cœur désapprouve. Surtout, elle interroge notre pitié mal placée, se désolant d'être perpétuellement présentée comme une immigrée, une exilée. Plus vraiment iranienne, mais jamais complètement française.

Dans une mise en scène ostensiblement inconfortable (bruyante, noire et enfumée), Mina Kavani nous capte avec le son de sa voix : elle est en colère, frustrée, vexée. Et on la comprend. Et on s'interroge énormément. Elle fait mouche à de multiples reprises, notamment quand elle explique qu'elle rêve désormais de fuir cette ville de Paris dont elle a pourtant tant rêvé depuis l'Iran. C'est terrible d'assister à son mal-être, de se rendre compte que toute sa vie elle vivra avec des fantômes, des cicatrices.

Mina Kavani doit-elle rester en France et assumer ce statut d'artiste qui a fui la censure au nom de ses valeurs ? Ou doit-elle s'asseoir sur ses principes et retourner auprès de ses proches pour retrouver une certaine paix intérieure, au risque d'être en danger ? Dans la pièce elle nous raconte cette errance, sa famille qui l'engueule pour l'intimer de rester là où elle est, sa résistance face à ses parents. C'est massif. Ça nous broie le cœur. Cela nous renvoie aux débats récents sur les manifestations du peuple iranien après la mort d'une jeune femme arrêtée parce qu'elle portait mal son voile.

A travers ce texte, on comprend mieux pourquoi certaines personnes acceptent ces dérives autoritaires autant que l'on se convainc de la nécessité de lutter encore et encore pour tenter de les éradiquer. Ce témoignage qui sort des tripes est nécessaire à la compréhension du monde et de la psychologie humaine. Le public du WET° l'a bien saisi, gratifiant l'artiste d'applaudissements nourris et d'une ovation debout que l'on ne voit pas si souvent. Nous on était juste sonnés, mis KO par toute la force déployée en seulement une heure.

Mina Kavani rejoue sa vie et conjure l'interdit



photo Laura Severi

Éprise d'une ardente liberté, l'actrice iranienne exilée à Paris, se raconte seule en scène dans le subtil et incandescent *I'm deranged* présenté à l'Athénée.

« *I'm deranged* ce sont mes rêves, mes cauchemars, mes désirs et mes passions achevées et inachevées : c'est mon exil » écrit Mina Kavani dans sa note d'intention. Dans une extrême simplicité formelle, dans l'exiguïté d'un minuscule plateau plongé dans une obscurité ténue, sans autres éléments de décors qu'une chaise et deux grands miroirs dans lesquels sa silhouette sombre se réfléchit, se démultiplie, c'est bien cela, et plus encore, qui prend corps et vie. **L'actrice Mina Kavani convoque les mondes entre lesquels elle chemine en corps et en pensées. Celle qui est née et a grandi à Téhéran, sous le régime de la République Islamiste, puis qui a fuit la dictature pour se rendre à Paris,** la ville dont elle a toujours rêvé, dit finalement ne plus savoir à qui ni à quoi elle appartient. Toute jeune enfant, elle se voit imposer le port du voile et d'un strict uniforme à l'école, alors qu'en famille, elle profite d'une éducation permissive et émancipatrice gorgée d'art, de conversations, d'ouverture à l'autre et au monde. Dans sa maison où défilaient les artistes et les intellectuels, comme dans un milieu underground dont le mode de vie et de penser est occidentalisé, elle s'épanouit, rencontre des amis, fait la fête, boit et fume, repousse les limites, refuse les interdits. Une forme de « schizophrénie » reconnaît-elle. Le sentiment d'une déchirure est le centre même de son propos poignant.

Le spectacle qu'elle a écrit, met en scène et qu'elle interprète se place exactement à ce point de jonction entre deux territoires, deux univers, il chemine entre les espaces, l'ici et l'ailleurs, entre le réel et le fantasme, entre une réalité insatisfaisante et le moyen de conjurer le sort. Son enjeu : gagner sa liberté, pleinement s'émanciper. Le moyen de le réaliser : devenir comédienne et échapper à la censure. Elle y parvient. Mina Kavani joue au théâtre, dans *Forteresses* de Gurshad Shaheman, un compatriote, auteur et performeur iranien ; joue au cinéma, face à la caméra du cinéaste iranien Jafar Panahi dont le film *Aucun ours* a reçu le prix spécial du jury à la Mostra de Venise en 2022. Auparavant, la jeune comédienne tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi où elle apparaît à l'écran parfois déshabillée. C'est à ce moment précis qu'elle est condamnée à ne plus pouvoir retourner en Iran. A Paris, elle demeure une éternelle étrangère, certes désinhibée mais éperdument seule et envahie de nostalgie.

Soutenu par la composition musicale vaporeuse de Siavash Amini et enveloppé par les belles lumières de Marco Giusti, le récit de Mina Kavani rejoue la vie et conjure l'interdit. C'est en mots et en pensées que la comédienne retourne sur ses pas. Comme dans un rêve, elle retrouve Téhéran, la vie d'avant, ses parents. Elle partage sur scène un monde intérieur particulièrement riche et bouillonnant. **Précise, subtile, lumineuse, pleine d'une sensibilité à la fois retenue et si vive et vibrante, elle oscille entre une merveilleuse douceur et une énergie plus combative.** Animée par la passion, elle embarque dans un tourbillon d'émotion.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

I'm deranged

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Composition musicale Siavash Amini • Scénographie Clémence Kazémi • Création lumière Marco Giusti • Artiste sonore-son Cinna Peyghamy • Régie générale et régie lumière Laurent Etourneau • Collaborateur artistique Maksym Teteruk • Administration-production Christelle Guillotin

Production déléguée : Prémisses.

Production : Grosse Théâtre.

Coproduction : Le Manège – Maubeuge scène nationale | TU-Nantes scène jeune création.

Aides à la résidence : Montévideo-Marseille | Le Manège – Maubeuge scène nationale | TU-Nantes.

Avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire.

Durée : 1h

du 12 au 22 octobre 2023

Théâtre de l'Athénée

Salle Christian-Bérard

Le Club de Mediapart

Participez au débat

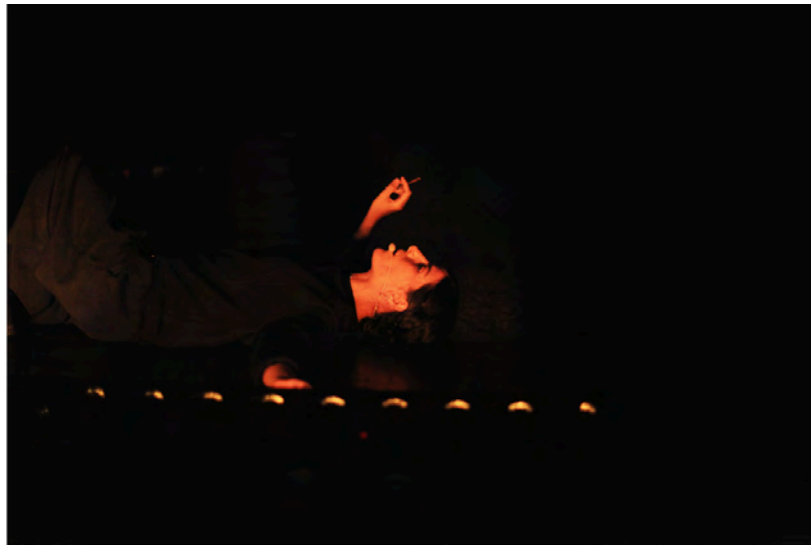
BILLET DE BLOG 15 OCTOBRE 2023



jean-pierre thibaudat

D'une Mina Kavani l'autre

Femme et actrice, Mina Kavani, née en Iran et vivant à Paris a écrit « l'm deranged ». Seule en scène, elle raconte sa vie d'avant à Téhéran et d'aujourd'hui en France, le magnifique balancement troublant de l'entre deux d'un être double



© Laura Severi

Mina Kavani est une actrice iranienne formée à l'École d'art dramatique de Téhéran. Depuis l'enfance, elle baigne dans le théâtre. Son oncle Ali Raffi est un metteur en scène renommé et l'a fait débiter à l'âge de seize ans au Théâtre de la ville de Téhéran. On la remarque, on la voit dans plusieurs spectacles et plusieurs films. A 22 ans, elle vient à Paris pour parfaire sa formation. Reçue au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, elle fut l'élève de ce grand professeur et acteur qu'est Jean-Damien Barbin, entre 2010 et 2012.

Tout semblait aller pour le mieux mais c'est là que son destin se noua malgré elle : parce que dans l'un des films iraniens, elle apparaissait déshabillée, la sanction des mollahs de son pays natal fut brutale : interdiction de revenir en Iran. Née là-bas, elle vit donc ici, en exil. On a pu la voir dans plusieurs spectacles, on l'a vue et on la verra encore dans *Forteresses* (1) le beau spectacle de Gurshad Shaman, elle a également tourné avec le grand cinéaste iranien Jafar Panahi dans *Aucun ours* prix spécial du jury à la Mostra de Venise en 2022.

Ces dernières années, en particulier lors d'un résidence à Montevideo (Marseille), elle travaillait à un spectacle dont elle a choisi d'écrire le titre dans une langue autre (ni le farsi, ni le français) et qui traduit bien son état : *I'm deranged*. Et c'est ce spectacle qui vient d'être créé. « *Je suis un mort qui chemine, enregistré nulle part* » commence t-elle, elle femme vivante et actrice vibrante dérivant « *entre toutes les langues* ».

Seule sur scène, elle est adossée à un décor miroir (Clémence Kazemi). La musique du compositeur iranien Siavash Amini, filtre ses phrases lesquelles nous arrivent par vagues en français « *ma langue de l'âme* » et loin au fond (comme on parle du fond d'un tableau), l'ombre du farsi « *la langue d'origine* ». Souvent son regard porte loin, vers un opaque ailleurs. « *Je voudrais juste trouver mon chemin* » dit Mina Kavani. Elle est l'éperdue, l'égarée. Elle ne se souvient de rien mais lui revient d'un coup le regard plein de tristesse de son chien lorsqu'à l'aéroport de Téhéran, elle prit l'avion pour un voyage qu'elle n'imaginait pas sans retour mais, cependant, elle en eut l'intuition, là, en regardant son chien.

Alors, faute de pouvoir s'y promener, elle nous raconte Téhéran, sa vie d'avant. Comment à 7 ans, elle ne pouvait pas aller à l'école sans porter le voile, comment on traquait chez les filles toute trace d'occidentalisation, et comment, à la maison, tout cela s'inversait jusqu'à l'excès. « *Une vie schizophrène* ». Puis, dans un beau mouvement de balancier, elle nous raconte sa vie à Paris, sa vie de « *femme aux cheveux libres* » mais tout autant de « *déracinée* ». Et la voilà repartie, une fois encore, à Téhéran dans les fumées de l'opium... Un lancinant balancement. « *Je vivais à Téhéran avec mes rêves, je vis à Paris avec mes souvenirs* ». Elle voulait être « *juste une femme* » et « *cette femme voulait être actrice* ». Elle l'est, pleinement, doublement, merveilleusement.

Dédions cet article à la mémoire du cinéaste iranien Dariush Mehrjui et à son épouse, assassinés à Téhéran, dans la nuit du 14 au 15 octobre.

Théâtre de l'Athénée, salle Christian Bérard, 20h30, jusqu'au 23 octobre ;



I'M DERANGED

Théâtre Athénée Louis Jouvet (Paris) octobre 2023



I'm deranged

Mina Kavani

Julie Chassagnon-Régnier

12 - 22 octobre 2023

Monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani.

On ne s'étonnera pas qu'une actrice iranienne soit en exil en France, d'autant plus si elle a tourné jadis un film où elle se dénudait. On ne s'étonnera pas non plus, que longtemps éduquée par les mollahs, elle se sente étrangère en cosmopolite francophone tentée aussi par les Etats-Unis.

Dans la pénombre d'une scène où l'on aperçoit fugitivement deux grands miroirs et parfois son reflet sur ces miroirs, elle s'analyse, passe en revue les paradoxes qui la rendent malheureuse. Elle se souvient avec nostalgie de son sort à Téhéran où elle vivait dans sa maison dans un "Brooklyn Secret".

Elle regrette cette manière de résister de l'intérieur, là où elle pouvait rêver de Paris, du monde de la culture comme viatique. Maintenant, elle peut en profiter mais n'en profite pas vraiment car elle se sent étrangère, iranienne de surcroît, iranienne voilée possiblement.

Dans un français parfait qui, d'une certaine manière paraît étrange pour un spectacle qui porte le titre d'une chanson de David Bowie et ne fait que quelques allusions au monde anglo-saxon, elle explique ses contradictions. Elle le fait avec des mots très simples qui reviennent souvent, mais sans chercher à les rendre stylistiquement obsédants à la Thomas Bernhard.

On la sait comédienne et on le sent dans sa capacité à faire semblant de ne pas l'être alors qu'elle sait subtilement jouer du beau travail des lumières de **Marco Giusti**. Beaucoup d'élégance dans ce spectacle, faussement minimaliste, qui profite aussi d'une "bande-son" électro de **Siavash Amini** qu'on entend par moments.

Et cette prestation séduisante emporte le spectateur. Son texte évite le mot d'auteur, un peu comme si Mina l'actrice ne voulait pas être prisonnière de Mina l'auteur. <7p>

Elle veut qu'on désigne la première victorieuse de son combat interne, car elle le revendique avec orgueil au bout de son désespoir : c'est sur scène qu'elle se débarrasse de ses papiers d'identité et qu'elle fait de son statut de comédienne la chose la plus importante de sa vie.

On espère vraiment qu'un futur peu lointain résoudra pour elle ses problèmes identitaires, et qu'elle pourra se balader de Paris à Téhéran sans plus avoir à chercher où elle se sent le mieux ou le moins mal. Entre temps, elle sera certainement devenue une actrice incontournable.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

I'm deranged, texte et mise en scène de Mina Kavani, Athénée, Paris

Oct 16, 2023 | Commentaires fermés sur I'm deranged, texte et mise en scène de Mina Kavani, Athénée, Paris



© Thomas Lavelle

ff article de **Bertrand Pionce**

Réfugiée politique en France depuis sept ans, Mina Kavani porte en elle *I'm deranged* depuis plus de trois ans. Monologue autobiographique et habité, le texte est porté par une actrice dont on sent qu'elle joue, au sens propre, sa vie sur scène.

On se demande en quel sens il faut prendre ce titre, anglophone, qui écartèle encore davantage son autrice, déjà partagée entre deux langues et deux pays. Se voit-elle comme (mentalement) dérangée ? L'hypothèse peut séduire, car l'actrice-autrice parle de sa situation comme d'une « schizophrénie ». De Paris, elle se languit de Téhéran, de sa famille, des déjeuners dans le jardin ; en Iran, elle rêve de Paris, des musées, de la liberté. La comédienne, comme se livrant en public à une psychanalyse, revient à la matrice, à l'évènement primitif : une mère, qui, deux mois avant la naissance de ses jumeaux (dont Mina), revient accoucher à Téhéran. L'exil et la nostalgie semblent en effet avoir accompagné Mina Kavani dès sa naissance. Issue d'une famille d'artistes, elle a vécu en Iran une adolescence semblablement clivée : uniforme de l'école islamique le jour, dehors ; « Brooklyn underground » occidental, le soir, la nuit, à la maison, ou chez ses amis, et la découverte des « grands auteurs », ou du cinéma.

« *Deranged* », Mina Karvani l'est aussi en ce sens qu'elle ne sait où se ranger – et vers qui tourner sa rage de ne pas pouvoir exister comme femme ou comme artiste, dans son propre pays. La quête d'un lieu se lit aussi sur scène : l'actrice, sur un petit plateau, actionne des panneaux réfléchissants qui lui servent tantôt à s'observer, se juger, interroger sa psyché, tantôt à figurer des espaces étouffants, desquels elle semble émerger, naissant (enfin) à elle-même.

Ce qui domine dans le spectacle, c'est cette voix, vibrante et vivante, toujours juste, lyrique et emportée ; et c'est ce visage à la tragique beauté, qui émerge peu à peu du noir, pour se donner, au final, dans toute la splendeur de la lumière des saluts : *ubi bene ibi patria* – sur scène, donc.

I'm deranged, de Mina Kavani

Mise en scène : Mina Kavani

Avec : Mina Kavani

Composition musicale : Siavash Amini

Artiste sonore : Cinna Peyghamy

Scénographie : Clémence Kazémi

Création lumières : Marco Giusti

Régie lumières et générale : Pierre-Éric Vives

Collaborateur artistique : Maksym Teteruk

Athénée Théâtre Louis Juvet

Salle Christian Bérard (4e sans ascenseur)

2-4 square de l'Opéra Louis-Juvet

75009 Paris

Tel. : 01 53 05 19 19

www.athenee-theatre.com

Durée : 1 h

Du 12 au 22 octobre 2023, 20h30 et 16h30 le dimanche

I'm deranged

18 OCTOBRE 2023

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Thomas Lavelle -

Ce 6 octobre dernier, voici seulement presque deux semaines, la journaliste et militante iranienne Narges Mohammadi recevait le prix Nobel de la paix, « pour son combat contre l'oppression des femmes en Iran et sa lutte pour promouvoir les droits humains et la liberté pour tous ».

Elle ne pourra pas aller chercher son prestigieux prix, puisqu'elle est emprisonnée dans la terrible prison d'Evin, à Téhéran.

L'enfermement dans son propre pays, parce qu'en lutte contre le pouvoir de la République islamiste.

Dans la salle Christian-Berard, au théâtre de l'Athénée, Mina Kavani nous raconte une autre histoire d'enfermement.

Elle aussi iranienne, exilée en France, elle aussi est enfermée, mais cette fois-ci à l'extérieur de son pays : le régime des Mollahs lui interdit d'y revenir.

Ses crimes, aux yeux des dirigeants islamistes iraniens : être une femme, être une comédienne, et avoir tourné une scène d'amour nue dans un film.

A ce titre, elle sera qualifiée « d'actrice pornographique » par le gouvernement iranien et interdite de retour chez elle.

Elle obtient le statut de réfugiée politique.

Durant une heure d'un spectacle intense, impressionnant, prenant, Mademoiselle Kavani va nous raconter cet exil, commencé dès l'enfance à Téhéran, où elle était déjà étrangère, en raison de l'opposition au régime de sa famille.

Nous comprendrons dans un premier temps cette clandestinité permanente pour exister et vivre autrement, la nécessité de se cacher pour pouvoir entreprendre ce qui nous paraît pour nous autres comme des activités banales, comme faire la fête, fumer, ou encore boire.

C'est d'ailleurs éclairée doucement de profil, laissant la moitié du visage dans l'obscurité totale, qu'elle nous apparaît.

Et nous de réaliser immédiatement cette double vie, dès la prime enfance. Un intérieur intime et un extérieur fait de dissimulation, notamment par le biais du voile islamique imposé dès l'âge de sept ans.

Deux vies complètement différentes. Déjà un exil dans son propre pays.

Elle va nous dire ses rêves, ses espoirs, ses cauchemars.

« A partir du moment où l'on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil, à cause des hommes de pouvoir et de leur fascisme », nous dit-elle, nous faisant toucher du doigt le paradoxe de tous les artistes iraniens de sa génération.

Ces jeunes femmes et ces jeunes hommes avaient ce rêve de se disperser dans le monde en entier pour accéder à la célébrité par le biais de leur art de jouer la comédie. Maintenant qu'ils et elles sont ailleurs, il ne pensent qu'à leur pays, à Téhéran, comme une véritable schizophrénie.

Habillée de vêtements amples et noirs, sur un plateau très peu mais très subtilement éclairé, (coup de chapeau à Marco Giusti pour ses belles lumières), comme si nous étions en permanence dans une situation de semi-clandestinité, Mina Kivani va illuminer le plateau par sa présence, son charisme, son jeu, et ce, durant ces soixante minutes.

Devant deux grands miroirs mobiles qu'elle agencera de façon différentes en fonction de son récit, elle nous dévoile son histoire. Le miroir qui vous renvoie votre image, ou celles d'un monde terrible.

Je défie quiconque de ne pas être subjugué dans un premier temps par son écriture acérée, au scalpel, sans concession.

La demoiselle appelle un chat un chat. (Sans mauvais jeu de mots « pré-ayatollahs ».) Elle nous captive purement et simplement à révéler cette existence loin de la terre natale, loin de la famille.

Ses mots claquent et nous émeuvent, son énergie, son engagement, sa présence scénique, sa force de jeu nous bouleversent.

La musique de Siavash Amini, compositeur et producteur iranien, vient immédiatement coller parfaitement au propos de l'auteure-comédienne.

Des nappes de cordes synthétiques rudes, presque agressives, des boucles rythmiques à la fois austères et délicates viennent elles aussi nous

Une dernière partie du spectacle se révèle être une ode au théâtre, un hommage à l'art du comédien.

La scène, l'endroit où finalement l'exil n'existe pas, ou en tout cas existe moins.

La scène, le lieu où l'on peut jouer, danser, s'amuser, travailler et rire.

La scène, l'espace où les seules contraintes qui existent sont celles que l'on veut bien s'imposer.

Voici donc un magnifique moment de théâtre, où l'intime rejoint le politique.

L'un de ces moments dramaturgiques qui vous interpellent vraiment !



I'm deranged

Parce qu'elle rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, Mina Kivani... date:12/10/2023-22/10/2023

https://www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/i_m-dera...



"I'm deranged" : le cri dans le noir de Mina Kavani, artiste en exil

Dans le monde de la musique, du théâtre et du cinéma, existent des voix qui brisent le silence, déchirant l'obscurité de la dictature et de la censure. Parmi ces voix courageuses se trouve Mina Kavani, une artiste iranienne exilée pour avoir refusé la censure. Son monologue autobiographique, "I'm deranged," résonne comme un cri dans l'obscurité.

Mina Kavani est née en Iran, un pays où la créativité artistique est souvent réprimée. Elle a exploré le cinéma et le théâtre dès son plus jeune âge, se plongeant dans des rôles et des histoires qui la transportaient loin de la réalité oppressive de son pays. Elle a participé à des projets artistiques courageux, notamment "Red Rose," un film engagé réalisé par Sepideh Farsi, où elle a joué le rôle principal. Cependant, en Iran, l'art est soumis à la censure, et Mina Kavani a ressenti le poids de cette oppression sur sa créativité. Elle a dû quitter son pays pour préserver sa liberté artistique et sa vie.

L'exil est devenu sa réalité, mais son cœur et son esprit sont restés ancrés à Téhéran, et maintenant, c'est de Téhéran qu'elle rêve. Comme elle le dit elle-même, *"Je ne vis jamais dans l'endroit où je suis physiquement. Je suis condamnée à cette schizophrénie d'être dans un endroit et de vivre ailleurs dans ma tête."*

"I'm deranged" raconte la douleur et la vie suspendue, *le parcours d'une femme à travers la dictature et l'exil. À travers les tourments qui ont marqué sa vie, les attaques du gouvernement iranien, les étiquettes diffamatoires qui lui ont été attribuées, comme celle "d'actrice pornographique" pour une scène d'amour dans un film engagé.*

Ce spectacle est son exutoire, une exploration profonde de ses rêves, de ses cauchemars, de ses désirs et de ses passions, tous façonnés par l'exil. Son témoignage qui résonne au-delà des frontières de l'Iran, est un rappel poignant que la créativité ne peut être enchaînée.

Dans ce voyage artistique, Mina Kavani n'est pas seule. Elle est accompagnée par d'autres artistes talentueux, tels que Siavash Amini, un compositeur résidant à Téhéran : sa musique, avec ses textures abstraites et ses riffs de guitare électrique, reflète l'essence même de l'artiste iranien. Cinna Peyghamy, un compositeur et artiste sonore basé à Paris, né en France de parents iraniens, mêle l'acoustique et l'électronique, le traditionnel et le contemporain dans ses productions musicales.

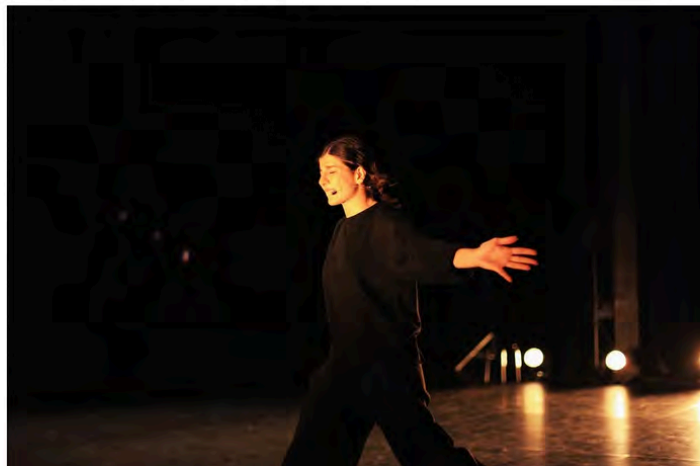
Un cri de douleur et d'espoir

Comme elle le dit si justement, *"En Iran, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses."* Mina Kavani, avec son monologue, bien plus qu'un simple récit d'exil, avec son énergie électrique de révolte, continue à illuminer le monde de l'art et rappelle à tous le pouvoir de la créativité et l'importance de la culture. Son exil devient également le reflet d'une génération entière d'artistes en quête de liberté qui se sont dispersés à travers le monde pour poursuivre leurs rêves. *"Je veux partir à Nantes ou revenir d'Ispahan."*

"I'm deranged" de Mina Kavani est un cri poignant qui transcende les frontières et les limites imposées par la dictature et la censure. C'est le récit de la persévérance d'une artiste, de sa lutte pour la liberté d'expression, et de sa quête inlassable de créativité malgré l'exil. **Cette œuvre nous rappelle que l'art ne connaît pas de frontières et que les artistes courageux comme Mina Kavani continueront toujours à briser le silence.** Avis de Foudart

Oct
13

I'm deranged, écriture, mise en scène et jeu **Mina Kavani**, composition musicale **Siavash Amini**, à L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet.



Crédit photo : Laura Severi

I'm deranged, écriture, mise en scène et jeu **Mina Kavani**, composition musicale **Siavash Amini**, scénographie **Clémence Kazémi**, création lumière **Marco Giusti**, artiste sonore **Cinna Peyghami**, collaborateur artistique **Maksym Teteruk**.

« L'exil est le pays sévère; là tout est renversé, inhabitable, démolé et gisant, hors le devoir, seul debout (...) Tels sont les petits côtés de l'exil, voici les grands : Songer, penser, souffrir. » (Hugo, *Ce que c'est que l'exil*)

Sous la figure de l'oiseau empêché de voler – albatros, cygne –, une tradition protestataire relie le poète à l'exilé; Hugo, exilé sous le Second Empire, est demeuré emblématique – vie et oeuvre.

Au XX^e siècle, la multiplication des régimes totalitaires a produit nombre d'exilés politiques; le début du XXI^e a fait l'expérience de flux réguliers d'exilés politiques, économiques et climatiques.

Tandis que l'exil réel et ses souffrances correspondent à un temps où des populations entières sont déplacées, où certains doivent choisir entre la misère et une forme d'exil, l'émigration, les métaphores de l'exil hésitent entre la perte d'un espace propre, la perte de racines, la perte de l'appartenance pour la quête étrangère, symbole de conquête spirituelle et de détachement créatif.

La conscience est blessée, quand l'idéal qu'on se fait ne peut avoir sa place dans la réalité : on abandonne sa propre histoire pour devenir une figure fictive ou romanesque. Ce qu'a toujours craint l'auteure, metteuse en scène et comédienne Mina Kavani, exilée iranienne depuis sept ans.

A Téhéran, jeune fille, elle était emportée par des rêves de créations artistiques – sa réalité à elle –, tel le héros de Cervantès au féminin, l'actrice s'est fait chevaleresse errante et aventurière.

Mina Kavani a vécu l'étrangeté dans son pays l'Iran, un exil imposé par la République Islamique, à l'intérieur des maisons comme des rues de Téhéran : « Nous étions des étrangers. J'étais déjà une étrangère dans mon pays qui rêvait de terres étrangères, et cet exil a continué... »

Aujourd'hui, elle ne peut retourner dans son pays, se remémorant sa vie à Téhéran et aspirant à l'ailleurs. Les artistes qui veulent créer sont condamnés à l'exil par « les hommes de pouvoir et leur fascisme » – les Ayatollah manipulateurs et odieux qui font des citoyens leurs marionnettes.

Etre jeune actrice et fuir la dictature pour éluder la censure de son pays, et tout quitter pour un idéal de vie et de réalisation de soi – une vraie passion –, tandis que la dictature ne lâche jamais sa proie, et que le gouvernement iranien fait vivre à ses victimes la peur, l'angoisse et l'obsession.

La génération de la jeune femme – jeunesse iranienne qui s'attache à réaliser un destin artistique – s'est dispersée ici et là – à Londres, à New-York et pour Mina Kavani, à Paris où elle vit dans un 27 mètres carrés, quand en Iran, elle vivait dans la grande maison familiale de son enfance. Vouloir partir puis souhaiter revenir en Iran : « Nous ne vivons jamais dans l'endroit où nous sommes ! »

En pleine République islamique, le rêve que les jeunes esprits se fabriquaient alors à Téhéran prenait vie au sous-sol de la maison de Mina Kavani, sorte de « Brooklyn underground », que le jeune fille rejoignait, quittant son voile, et gardant pantalon et baskets, entre fumées d'opium non consommé par elle, entre musiques entêtantes. C'est le temps de la connaissance et de l'apprentissage de la littérature, du cinéma, et du théâtre encore – Brecht, Vitez, Chéreau ...

En 2015, à la sortie du film *Red Rose*, Mina Kavani est la cible des attaques du gouvernement iranien, accusée de pornographie pour avoir été filmée nue dans une scène d'amour. D'où ce spectacle préparé depuis trois ans pour conter cette aventure à la fois personnelle et collective, le cheminement d'un exil, ses angoisses, ses craintes et ses effrois – une double vie – *I'm déranged*.

Vêtue de noir, pantalon et blouse, l'actrice se déplace, arpente l'espace, en quête d'explications et de raisonnements qu'elle maîtrise avec art et pudeur, sûre d'elle et décidée. Son visage, éclairé dans l'ombre obscure, diffuse une lumière consolante : la ressaisie personnelle d'un chemin à soi.

Un spectacle émouvant qui résonne longtemps, répondant à ce bel enthousiasme de la vie qui va.

Véronique Hotte

Du 12 au 22 octobre 2023, du mardi au samedi 20h30, le dimanche à 16h30, à **L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet 2-4** Square de l'Opéra Louis-Jouvet 75009 – Paris. Tél : 01 53 05 19 19 www.athenee-theatre.com Spectacle inscrit dans la saison **Jeune création 2023-24 de L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet**, en partenariat avec **PREMISSES**.

LA GRANDE PARADE

samedi 14 octobre 2023 20:54 Écrit par Sylvie Lefrère

I'm deranged : un monologue fort, entre vie et survie

Affichages : 526

Partager 10

Tweeter

Share

Pin it



Par Sylvie Lefrère - Lagrandeparade.com/ Seul son visage naît de la lumière, buste doré qui sort de l'ombre. Ses traits sont réguliers. Sa voix sonne, métallique à travers le micro collé sur sa joue.

Elle nous dessine le contexte de son enfance. Dans la tradition religieuse de son pays. Elle est studieuse dans cette Iran. Jumelle, elle se dédouble. Elle vit une vie parallèle auprès de sa famille, où tout bascule contre les interdits posés par les Imams. De ce milieu Underground, elle puise certainement des ressources, celles de l'expression artistique et du sens du regard critique qui dominent.

Son corps apparaît vêtu de noir. Seule sa peau

claire est visible. Et sa voix audible. Elle se déplace fantomatique dans des volutes de fumée.

Sa colère déborde. Elle questionne, fort, plus fort, plus fort encore. Plus de larme. Des mots qui claquent. Une danse qui tourbillonne. Elle perd ses repères entre pays d'origine et pays fantasmé, entre rêves et réalité. Mina, exilée, assoiffée d'ailleurs, habitée par ses cauchemars sans maison.

Son corps danse sa vie, sa survie. La musique pulse au son des battements de son poulx.

Elle a le courage de ses choix. La liberté d'expression est la plus forte. L'art est le fluide qui coule dans ses veines et qui l'irrigue devant nous.

Elle reste jumelle, seule face à un miroir, inversée. Le regard clair tourné vers le public, elle s'illumine.

La clairvoyance de la création de sa vie artistique, quoi qu'il arrive, n'assombrit pas ses batailles.

I'm deranged

- Composition musicale : Siavash Amini
- Scénographie : Clémence Kazémi
- Création lumière : Marco Giusti
- Régie et création lumière : Pierre-Éric Vives
- Artiste sonore-son : Cinna Peyghamy
- Collaborateur artistique : Maksym Teteruk
- Administration-production : Christelle Guillotin

De et avec : Mina Kavani

Dates et lieux des représentations:

- Jusqu'au 22 octobre 2023 à l'Athénée - Théâtre Louis Jovet (Square de l'Opéra - Louis Jovet / 7 rue Boudreau, 75009 Paris)



I'm deranged – Athénée Théâtre Louis Juvet

16 October 2023 / Benedicte_Six / Théâtre



Mina Kavani livre un monologue incandescent et underground, plein d'une lumineuse colère.

Le geste est tout ce qu'il y a de plus classique : Mina Kavani prend la parole seule sur scène pour raconter son parcours. Mais dans ce geste classique vient se nicher pour nous, spectateurs, ce quelque chose de cathartique, d'indispensable pour continuer à insuffler de la pensée et de la hauteur dans notre monde en furie. Car son histoire, partagée avec candeur et bravoure, est de celle dont la portée est universelle.

Comme plongé dans la noirceur de son déracinement originel, le spectateur est d'abord nimbé dans l'obscurité, distinguant mal les traits fins de celle qui fut, il y a 7 ans de cela, forcée de fuir son pays pour s'être dénudée dans un film. Au fil du récit, nous sommes peu à peu cueillis par un clair-obscur renvoyé par les deux miroirs d'une vie fragmentée entre Téhéran et Paris (on salue les lumières de Marco Giusti). Mina raconte et des espaces clos et sombres de son enfance en pleine République Islamique surgit l'infini des fantasmes qui commencent à se mouvoir dans un cocon familial et artistique fertile à l'échappée, comme un monde underground gorgé de projets d'émancipation.

Déjà à Téhéran la double vie commence.

Nous traversons avec elle le miroir pour nous retrouver à Paris, accompagnant l'errance de son exil, son implacable état d'inadaptation à l'endroit où elle est. Tout cela se fait sensible grâce à la délicate scénographie de Clémence Kazémi. Et dans cet ailleurs où le salut ne vient pas, où les rêves s'étiolent de n'être plus brimés sans pour autant parvenir à s'incarner pleinement, un récit intérieur peuplé d'absents, rugit. L'inaltérable quête de liberté fait face à une autre musique, celle de l'impossibilité du retour et de l'amertume d'une génération conditionnée et élevée dans l'idée de fuite et de rejet d'une patrie opprimée. De là tout un écartèlement irréconciliable, une "schizophrénie" physique et psychique, comme une marque pour la vie. Comme l'est pour Mina son statut de réfugiée politique pour elle qui ne se mêlât que de liberté artistique. Et toujours la pénétrante musique de Siavash Amini revient, qui comme les vapeurs d'opium, semble emplir Mina d'une force émancipatrice. Sa force et son mal s'enroulent en un cri qui monte peu à peu, brisant tous nos acquis, nos privilèges immenses à nous qui sommes nés ici et que nous ne voyons même plus. Dans son élan et son tourbillon de paroles, Mina Kavani questionne au passage ce qui vaut le coût du sacrifice et de l'engagement mais aussi la vraie nature du bonheur. Elle nous confronte.

Mina est bouleversante de justesse pour dire l'insupportable état du déracinement auquel des millions de civils se confrontent à cause des politiques liberticides et fratricides imposées par maints et maints gouvernements en ce monde.

Le « mieux ailleurs » ne semble pas encore s'être réalisé et nous ne pouvons que souhaiter à Mina Karvani de triompher sur nos scènes pour que son ailleurs prenne un peu plus les traits « d'ici ».

Touchée au cœur !

rédaction de l'article : Bénédicte Six

Crédit photo : Laura Severi

I'm deranged

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Composition musicale Siavash Amini • Scénographie Clémence Kazémi • Création lumière Marco Giusti • Artiste sonore-son Cinna Peyghamy • Régie générale et régie lumière Laurent Etourneau • Collaborateur artistique Maksym Teteruk • Administration-production Christelle Guillotin

Production déléguée : Prémisses.

Production : Grosse Théâtre.

Coproduction : Le Manège – Maubeuge scène nationale | TU-Nantes scène jeune création.

Aides à la résidence : Montéviedo-Marseille | Le Manège – Maubeuge scène nationale | TU-Nantes.

Avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire.

Durée : 1h

Journal d'Avignon #4 : Rage traumatique

Posted by Edouard Delelis on dimanche, juillet 16, 2023 · [Leave a Comment](#)



© India Lange

Trouver sa place : Le récit poignant de Mina Kavani



© India Lange

Mina Kavani, par sa voix et sa posture, cloue le spectateur sur son siège et l'emporte, le temps de la représentation, dans ses rêves et dans ses cauchemars

départ, de l'impossibilité de trouver sa place chez soi et ailleurs. Mina Kavani, par sa voix et sa posture, cloue le spectateur sur son siège et l'emporte, le temps de la représentation, dans ses rêves et dans ses cauchemars.

L'exil n'est pas synonyme de départ. En effet, Mina Kavani montre – avec virtuosité – comment elle a pu se sentir étrangère dans son propre pays. Le régime de la République Islamique d'Iran imposait déjà une forme d'exil qu'elle a vécu durant son enfance et qui obligeait sa famille à vivre dans une sorte de « Brooklyn underground ». La sensation d'être étrangère chez soi a conduit Mina Kavani à rêver d'ailleurs, à vouloir désespérément rejoindre Paris afin de vivre libre, d'être l'artiste qu'elle voulait être. Seulement, depuis qu'elle a réalisé son rêve en rejoignant la France, elle rêve de Téhéran, de sa famille et de tout ce qu'elle a laissé derrière elle en partant. Par son ton juste et la sincérité de ses propos, Mina Kavani développe le portrait d'une femme qui cherche toujours sa place, d'une artiste tiraillée entre son désir de vivre libre et son besoin de retrouver ses racines. C'est fort, puissant et nécessaire.

Cette pièce fut programmée seulement deux soirs dans le cadre du Festival d'Avignon (OFF) à la Manufacture, mais nous aurons le plaisir de revoir *I'm deranged* au Théâtre Athénée à Paris (du 12 au 22 octobre 2023) et dans le cadre du Festival Nouvelles Images Persanes à Vitry (le 15 novembre 2023).

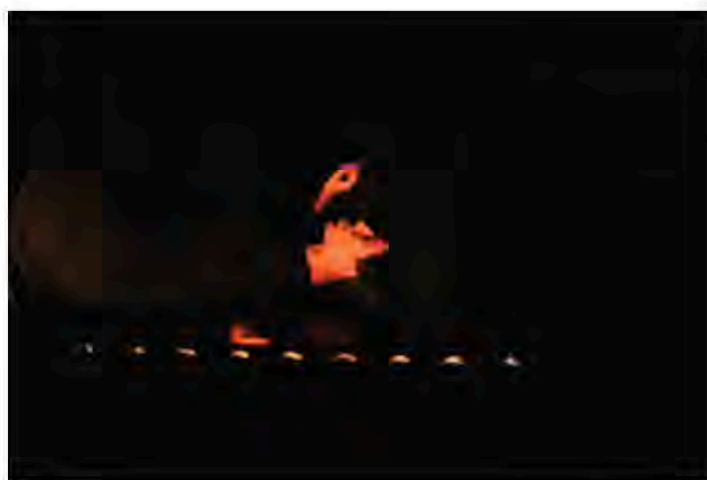
- I'm deranged de Mina Kavani à la Manufacture les 11 et 12 juillet 2023
- Durée : 1h
- Festival d'Avignon (OFF)

Histoire(s) de femmes au Cabaret de Curiosités

3 mars 2023

L'Iran à cœur

Valenciennes s'éloigne, Maubeuge approche. C'est au Manège que la suite s'écrit. Dans un décor sombre, **Mina Kavani** rêve de sa ville natale, de Téhéran, qu'elle a dû quittée, il y a sept ans, après avoir participé au film engagé de **Sepideh Farsi**, *Red Rose*. Tout comme son aînée **Goldshifteh Faharani**, elle vit en exil, loin de son pays, de ses racines, de ses parents. Prisonnière à double titre, car comment être libre quand on est interdite chez soi, qu'on ne peut s'exprimer sans penser à ceux qui sont restés là-bas, qui subissent toujours dictature et censure. Avec rage, fureur salvatrice, la comédienne explore cette douleur de l'exil qui lui est chevillée au corps, cette suspension permanente de vie, cette incapacité à être tout à fait elle-même, amputée d'une partie de son être. Portée par la musique enveloppante de **Siavash Amini**, elle irradie les planches d'un feu intérieur fait de colère, de blessures, d'amour incommensurable pour sa terre. Résonnant avec l'actualité brûlante de l'Iran, où gronde depuis plus de cinq mois une révolte citoyenne qui fait vaciller les fondations de la République islamiste, *I'm deranged* est un cri dans la nuit d'une femme en quête de lumière et d'un fol espoir. Éprouvant, incandescent, mais tellement nécessaire !



© Laura Severi

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valenciennes et Maubeuge

Festival Le Cabaret de Curiosités

Jusqu'au 4 mars 2023

Mina Kavani



photo Thomas Lavelle

Née à Téhéran, Mina Kavani est la nièce du metteur en scène de cinéma et de théâtre Ali Raffi. Cet automne, elle s'est racontée seule en scène dans le subtil et incandescent *I'm deranged*. Elle retrouve cette semaine l'équipe des *Forteresses* de Gurshad Shaheman pour sa reprise au Théâtre de la Bastille à Paris.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Je n'ai pas le trac seulement les soirs de première, j'ai le trac tous les soirs. Même si je joue 48 fois un spectacle, j'ai 48 fois le trac. C'est pénible mais étrangement c'est cela qui me donne de l'énergie. Quand j'ai le trac, je sais que je suis dedans et c'est parti pour que j'aille sur scène. C'est quand je n'ai pas le trac que je peux m'inquiéter profondément !

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Normalement la journée d'une première, j'essaie de dormir le plus que je peux le matin et quand je me réveille j'essaie de dépenser le moins d'énergie possible, je m'enferme dans ma bulle, je me déconnecte du monde. Je ne fais rien, que me concentrer sur le texte. En tout cas je ne peux ni me détendre, ni boire un café avec un ou une amie. Souvent je m'enferme dans la solitude, au théâtre où j'arrive tôt surtout pour la première. J'ai besoin de m'habituer à l'endroit, à l'énergie, aux odeurs, aux gens qui y travaillent, pour m'approprier un peu le lieu.

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

J'ai hélas beaucoup de superstitions avant de monter sur scène ! J'ai évoqué les habitudes, auxquelles s'ajoutent des pratiques un peu superstitieuses : je prie toujours, je ne peux pas entrer en scène si je ne prie pas, je parle avec les étoiles, tout ce en quoi je crois...

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »

À dix ans, je savais que j'aimais beaucoup jouer. Je viens d'une famille qui fait ce métier, notamment mon oncle, Ali Raffi, qui m'a élevée et qui est un très grand metteur en scène en Iran. J'ai grandi chez lui. Je fréquentais tout le temps ses acteurs, je traînais dans ses répétitions. Lorsque j'ai eu douze ans, il a monté *Noces de sang* de Garcia Lorca à l'Opéra de Téhéran et j'ai annoncé à mes parents que je voulais devenir comédienne. À 12 ans, c'était sûr et certain.

Premier bide ?

Lorsque j'ai travaillé avec une metteuse en scène qui me torturait moralement. J'avais l'impression que je ne voulais pas faire ce métier pour vivre ça...

Première ovation ?

C'était quand j'ai joué la première fois au Théâtre de la ville Téhéran dans la pièce de mon oncle *Il ne neige pas en Egypte*.

Premier fou rire ?

Encore à Téhéran, deux ou trois années après que j'ai commencé à jouer. C'était encore au Théâtre de la Ville, dans le spectacle d'un metteur en scène gentil mais qui n'était pas forcément le grand talent de l'époque. Cependant, j'avais des camarades incroyables et incroyablement drôles. Et j'ai eu un fou rire avec l'un d'entre eux. On a tellement rigolé que le metteur en scène, qui était au milieu des spectateurs, a dit « cut ». Il a carrément interrompu le spectacle et a fait un entracte !

Premières larmes en tant que spectatrice ?

Je crois que c'était en regardant *Noces de sang* de Garcia Lorca mis en scène par mon oncle. Il y avait 90 représentations et je pense que j'en ai vu 80. Et les 80 fois j'ai versé des larmes. Ce spectacle m'a énormément secoué.

Première mise à nue ?

Alors évidemment, cette question ne peut pas se passer à Téhéran. Ca s'est passé à Paris. En sortant du Conservatoire, j'ai eu la proposition de jouer le rôle principal de *Red rose*, le film de Sepideh Farsi. Il y avait des scènes de nudité et même des scènes d'amour. Après l'Iran, j'ai fait le Conservatoire et c'était mon premier projet très sérieux. Cela a donc commencé avec quelque chose de très fort et très engagé et qui m'a coûté quand même assez cher. C'est en effet depuis ce film que j'ai dû m'exiler et que je ne peux pas retourner en Iran. J'ai été très très attaquée par la presse iranienne qui m'a nommée la première actrice pornographique iranienne.

Première fois sur scène avec une idole ?

J'étais très fascinée par Jean-Damien Barbin qui était mon professeur au Conservatoire de Paris. J'admirais énormément l'acteur et quand j'étais son élève je l'ai beaucoup vu jouer, notamment chez Frank Castorf, Olivier Py... Et il m'a proposé, peut-être deux ans après que je sois sortie de l'école, de jouer avec lui les Sonnets de Shakespeare à l'Orchestre national de Lyon. J'étais très impressionnée et même intimidée.

Première interview ?

J'avais 17 ans c'était pour le spectacle de mon oncle *Il ne neige pas en Egypte*. J'aimais beaucoup mon rôle, qui était tragique, et on a fait beaucoup d'interviews après ce spectacle.

Premier coup de cœur ?

C'était encore le spectacle de mon oncle ! Mais je voudrais aussi évoquer le premier coup de cœur de ma vie parisienne puisque ma vie s'est divisée en deux. Mon premier coup de cœur en France, à Paris, est Kristian Lupa. Je suis tombée terriblement amoureuse de son univers, de sa manière de diriger les acteurs, de sa spiritualité, de sa folie, de sa rage, de ses silences. Tout ce qu'il est m'impressionne et m'émeut.

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Mina Kavani, l'exil au bord des lèvres



loeildolivier.fr/2023/06/mina-kavani-lexil-au-bord-des-levres

13 juin 2023



Regard bleu azur, intense, présence magnétique, l'actrice téhéranaise vit depuis plus de sept ans en France. Elle a dû fuir son pays, quitter la terre de ses ancêtres, pour avoir joué cheveux et corps dénudés dans le long-métrage engagé de Sepideh Farsi, *Red Rose*. Vibrante sur les planches, lumineuse à l'écran, Mina Kavani porte au plateau, dans *I'm deranged*, qu'elle présente le 13 juin 2023 à la Friche de Belle de Mai, dans le cadre des Rencontres à l'Échelle, son histoire et ses fêlures. Une artiste à cœur ouvert !

© Laure Severi

Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

Mon premier souvenir, ce sont les répétitions de mon oncle Ali Raffi avec ses acteurs. Avant qu'ils ne commencent les répétitions officiellement, ils se retrouvaient chez lui et ils lisaient la pièce ensemble. Je montais alors les rejoindre – mon oncle habitait juste au-dessus de chez nous – et je les regardais travailler des heures et des heures...

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Je pense que sans que je m'en rende compte je suis tombée amoureuse du théâtre en participant aux répétitions de mon oncle. J'avais 12 ans, il montait *Les Noces de sang* de Garcia Lorca. J'avais déjà pris ma décision, je voulais devenir actrice ou comédienne.

***Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être artiste de l'éphémère ?***

C'est vital pour moi, si je ne le fais pas, je meurs... C'est le centre de ma vie, c'est ce qui me rend équilibrée.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en reprenez-vous ?

Il neige pas en Égypte monté par mon oncle... Au théâtre de la ville de Téhéran... Je me sentais au bon endroit, à ma place. J'étais heureuse et épanouie d'être à côté de tous ces acteurs magiques... C'est très étrange parce que c'était la première fois que je foulait les planches d'un théâtre, mais pour moi c'était comme la suite logique de quelque chose qui était déjà là au plus profond en moi...

Votre plus grand coup de cœur scénique ?

Krystian Lupa... Ce que je peux vivre quand je suis à côté de lui ça vient d'un autre monde, je n'ai vécu ça qu'avec lui, j'ai même découvert des choses en moi dont je n'étais pas consciente... Je me dépasse, c'est un magicien, aucun endroit, je suis aussi proche de moi-même... C'est un grand-maître et je suis très très heureuse que mon chemin ait croisé le sien...

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

Krystian Lupa... et Abel Ferrara que j'ai rencontré à Rome. J'en étais très bouleversée.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

Ce métier me permet de rester vivante, de continuer à respirer et de ne pas souffrir. C'est

un ballon d'oxygène, ce sont les moments où je suis vraiment heureuse. J'ai besoin de m'exprimer à travailler l'art sinon j'étouffe !

Qu'est-ce qui vous inspire ?

LA VIE !

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

Passionnée, douloureuse, vitale.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?

Dans mon cœur, dans mes poumons, là où je respire.

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?

Krystian Lupa, Leos Carax, Abel Ferrara, Arnaud Desplechin, Paolo Sorrentino, beaucoup dans le cinéma quand même ! Mais la liste est longue...

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

Ce sont souvent des films dont les réalisateurs sont même plus vivants... Ça m'arrive beaucoup de me dire, j'aurais bien voulu être dans tel film... Mais en ce qui concerne le théâtre, je pense que j'ai une faiblesse pour le théâtre polonais, pour toujours Lupa, mais aussi Warlikowski. J'aime beaucoup aussi l'univers de Castellucci, même si c'est très art plastique, mais j'aimerais faire partie d'un de ses tableaux...

Avez-vous des lieux de prédispositions pour créer vos spectacles ?

Non, mais il y a un endroit où je suis plus attirée pour travailler, je suis très sensible aux énergies des lieux, je choisis souvent parce que je sens un endroit...

Votre art est hybride, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Ma vie est hybride, donc forcément mon art est hybride. Je suis déchirée entre deux pays, deux langues, deux cultures. La vérité, c'est que je n'appartiens à nulle part, à aucun pays ! Je ne me considère même pas comme un exilé parce que je n'appartiens à personne et à aucun pays !

Par contre, je pourrais être prisonnière de mon désir pour la liberté... Tout ça fait qu'il y a un mélange dans ce que je pourrais créer.

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?

Le Cri d'Edward Munch.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

I'm deranged de Mina Kavani

Les Rencontres à l'Échelle

Petite Salle de La Friche de la Belle de Mai

41 Rue Jobin

13003 Marseille

Accueil > Région > Édition Vaucluse

Festival Off : Mina Kavani, "Ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran"

Par La Provence Margaux Houcine

Publié le 13/07/23 à 19:07



Mina Kavani I'm Deranged Festival Off

📍 Avignon

Actrice et comédienne iranienne, elle est exilée en France depuis une dizaine d'années. Elle présentait pendant deux jours son seule en scène, "I'm Deranged", à la Manufacture. Entretien avec Mina Kavani, artiste en soif de liberté.

Vous avez quitté l'Iran pour intégrer le théâtre au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris avant d'immigrer, plus tard, en France. Quel est votre parcours ?

J'étais une actrice en Iran, et comme beaucoup, je fuyais la dictature, le foulard, le manque de liberté et la censure. J'ai décidé de quitter l'Iran, et je suis venue ici à 22 ans pour faire le conservatoire de Paris. En sortant du conservatoire, j'ai joué le premier rôle d'un long-métrage, "Red Rose". Au moment où le film est sorti, j'ai été attaquée par le gouvernement iranien. À partir de ce moment-là, je ne suis plus jamais retournée en Iran.

Quel a été votre premier contact avec la scène ?

Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, est un très grand metteur en scène en Iran. Donc je participais toujours aux répétitions avec ses acteurs... Et finalement, à 17 ans, je suis allée sur scène. Je l'ai convaincu de me laisser passer l'audition pour jouer dans son spectacle nommé "Il ne neige pas en Égypte", qui était quelque part un clin d'œil politique à la situation en Iran.

Vous avez grandi sous la république islamique d'Iran, que vous quittez à 22 ans. Votre manière d'exprimer votre art a-t-elle changé depuis votre arrivée en France ?

Absolument. Je ne suis pas la même actrice que j'étais en Iran, je n'ai pas les mêmes rapports avec les mots. En Iran, j'étais une jeune fille, très lumineuse, très énergique. À Paris, j'ai connu l'exil, la solitude, l'immigration, j'ai connu le choc des deux cultures. Je joue dans une autre langue. Tout ça m'a donné petit à petit des couches que j'ai ajoutées à mon jeu. Mon univers artistique a complètement changé.

Mais en même temps, lorsque j'étais à Téhéran, j'ai toujours été passionnée des mêmes artistes, que ce soit dans la musique, dans la peinture, dans le cinéma, des actrices qui m'ont inspirée que je suis aujourd'hui. Donc j'avais un univers quand même très clair en moi, mais que je ne connaissais pas vraiment. Mais c'est après que j'ai été formée à Paris, après tout ce que j'ai appris dans l'art, que je me suis rendue compte du monde auquel j'appartiens.

Justement, cet exil, comment s'est passée votre arrivée à Paris très concrètement ?

Je suis venue ici pour faire le Conservatoire. J'avais un visa d'étudiante, je n'étais pas du tout réfugiée, sauf qu'au moment où le film est sorti, j'ai fait une demande de réfugié politique. Deux ans après, j'ai fait ma demande de nationalité, mais je ne peux toujours pas retourner en Iran.

En 2015, au moment de la sortie de ce film "Red Rose", vous recevez une vague de haine des médias iraniens pour des scènes sans voile, et vous êtes contrainte de quitter votre pays. Comment avez-vous décidé que ce message sur la liberté des femmes était plus important que votre vie en Iran ?

Quand je décide de jouer dans un film ou dans un spectacle de théâtre, je ne me dis jamais "je veux défendre ça" ou "je veux être porte-parole des femmes". Jamais, jamais, jamais dans ma vie. D'ailleurs, j'évite ces étiquettes le plus possible. Même quand on me dit féministe, je n'aime pas ça parce que je dis que j'ai tout simplement été une jeune femme, artiste, actrice qui cherchait la liberté, c'est tout. Je ne me rendais pas compte que l'acte que je faisais, modestement, a été extrêmement courageux. Je ne suis plus du tout capable de faire ça aujourd'hui.

Je me sentais en prison en Iran avec toutes ces règles. Je me souviens un jour que je me suis dit "Si je renonce à mes rêves artistiques et que je reste en Iran, je souffrirai toute ma vie".

En 2014, quand j'ai joué dans "Red Rose" qui est sorti en 2015, je ne savais pas que sept ans après, il va y avoir un mouvement qui s'appelle "Femme, vie, liberté."

Des fois, quand les journalistes me posent la question "Alors, les femmes, vie et liberté ?", je dis "non, détrompez vous". Femme, vie et liberté, je ne l'ai pas commencé il y a un an. Je l'ai commencé il y a dix ans. Le moment où j'ai dit "non" à la république islamique, où j'ai dit non à la dictature, je pense que j'étais dans un profond mouvement de "Femme, vie, liberté". Mais par contre, je fuis toutes ces étiquettes, toutes ces cages, les cases de féministe, d'activiste. Je suis une artiste qui cherche la liberté, c'est tout.

Dans une interview, vous racontez que vous n'avez jamais voulu vous intéresser à la vie politique. Pourtant, vous y êtes ramené dans tous vos films ?

Oui, pour l'instant, en tout cas. C'est un peu le cas de mon amie Golshifteh Farahani. Quand elle était en France, elle ne jouait que les Kurdes, des Afghanes... Elle a dû jouer beaucoup, beaucoup pour dire "Écoutez, je suis une actrice, foutez-moi la paix avec tous ces clichés de l'Orient." Et pour l'instant, c'est comme ça qu'on me voit. J'ai réussi à fuir une cage de la République islamique. Maintenant, je suis dans la cage du regard un peu exotique, cliché, des Occidentaux sur les Orientaux, qui est une immigrée, une réfugiée. Mais je réussirai bien à en sortir.

C'est votre objectif ?

Oui, tout à fait. D'ailleurs, ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran et que ça sera la dernière fois que je parle de l'Iran et de l'exil. Après, je ne vais plus parler de ça parce que c'est un chapitre qui est fermé. La vie continue et je ne veux pas être enfermée dans cette chose exotique pour les journaux, pour les journalistes, pour les Occidentaux. Je veux être un être humain libre.

Depuis un an, vous présentez votre pièce, l'm Deranged. D'abord, pourquoi ce titre ?

Quand j'étais en Iran, j'étais obsédée par le fait que comme beaucoup de la jeunesse iranienne, on passe notre vie à penser à partir. On vit en permanence dans nos fantasmes de cet ailleurs qui va nous rendre heureux. Et une fois qu'on part, que l'on est dans un autre pays, que ce soit la France, Berlin, New York, Londres, dans lesquelles j'ai tous mes amis dispersés, ils ne pensent qu'à Téhéran.

On finit par être des êtres un peu schizophréniques, on a un rapport avec le rêve, ce monde ailleurs qui va nous rendre heureux. C'est comme si on n'arrivait jamais à échapper à une sorte d'exil, que ce soit l'exil dans le pays ou l'exil à l'extérieur du pays. On est toujours dans une sorte de prison.

Alors, pourquoi ce titre « l'm deranged » ? Parce qu'un jour, j'ai écouté la chanson « l'm deranged » de David Bowie. Et tout d'un coup, je me suis dit "Mais en fait, l'm deranged, je suis dérangée. C'est exactement ce que nous sommes." On est dérangé à Téhéran, on est dérangé à Paris... En fait, on est dérangé tout le temps comme si on était condamné à notre destin, à une sorte de mal-être, que ce soit dans notre propre pays parce qu'on n'a pas de liberté, ou parce qu'on est loin de chez nous.

Vous avez commencé votre carrière par le théâtre avant d'entrer dans le monde du cinéma, pourquoi ce retour par la dramaturgie ?

Parce que, déjà, j'ai grandi dans le théâtre. Le théâtre, c'est mon endroit, ma source, ma maison. Après, c'est vrai que j'ai été beaucoup plus attirée dans le cinéma, surtout depuis que j'ai quitté l'Iran, alors que c'est un pays qui a une immense culture du cinéma. Mais je n'avais pas envie de faire du cinéma là-bas parce que je ne savais pas encore que j'étais révolutionnaire dans mon âme. Je renonçais à jouer avec le foulard devant la caméra. En venant en France, toutes les choses que j'ai vécues, que ce soit la solitude, l'immigration, j'avais ce besoin incroyable et très étrange de m'exprimer dans des dimensions beaucoup plus détaillées et plus petites. Dans le cinéma, on peut filmer toutes tes expressions des yeux et de ton visage. Dans le théâtre, on ne peut pas faire ça. Et moi, comme si mes émotions avaient dépassé la limite, je me suis dit, "c'est tellement fort que ça doit passer par le cinéma".

Mais après, j'ai décidé que ça soit un spectacle parce que j'avais envie que ça soit comme un cri. J'avais envie que ça soit comme une espèce de vomissement. Il n'y a rien de mieux pour ça que juste un acteur, une scène, un texte pour faire entendre ce cri. Je ne voulais pas le rendre plus sophistiqué que ça. Peut-être qu'un jour, j'en ferai un film. Qui sait ?

C'est votre deuxième festival d'Avignon, pourquoi présenter cette pièce autobiographique ici ?

J'ai eu cet honneur d'être invité pour le pavillon sur l'Iran (du 12 au 18 juillet, organisé avec le musée Angladon et le cinéma Utopia Avignon, NDLR), à la Manufacture. Ce n'était pas prévu, ni mon but. Mais lorsque j'ai vu le cadre dans lequel c'était, je me suis dit "Je ne peux pas dire non", parce que c'est important.

Vous avez écrit ce spectacle seule, ça a été un moyen cathartique pour vous de raconter votre exil ?

Oui, parce que je ne l'ai pas écrit pour devenir metteuse en scène, je l'ai écrit pour ne pas devenir folle. Donc, quelque part, c'est une espèce de thérapie.

Mais c'est plus que ça. Ça ne parle pas que de l'exil. J'avais envie que ça parle de dimensions plus philosophiques. Ça parle de beaucoup de nos fantasmes, de nos rêves, de nos mal-être et de nos bien-être, de cet aller-retour qu'on a en permanence dans notre vie, entre nos rêves et nos cauchemars.

C'est un spectacle intime et personnel, est-ce une façon de sortir du "rôle" qu'on vous donne de femme militante politique iranienne ?

Je ne me dis jamais "Je veux jouer ça parce que je veux apparaître militante" ou "Je ne veux pas faire ça parce que je veux m'éloigner de telle chose...". J'écris parce que c'est vital, parce que c'est comme respirer. C'est pour ne pas être étouffée.

La seule chose que j'avais envie de montrer, c'était surtout la vraie image de la jeunesse iranienne. Ça, j'y tenais absolument.

Vous participez à l'adaptation du roman "Lire Lolita à Téhéran", un récit engagé qui dénonce la censure iranienne, comment appréhendez-vous la réception de ce film ?

La réussite de ce film, c'est qu'il y a deux choses magiques et incroyables qui se passent. C'est la première fois que nous, les actrices exilées iraniennes, moi, Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi, on est rassemblées dans un film alors qu'on a trois parcours complètement différents. Et en plus, nous sommes rassemblées dans le film d'un réalisateur israélien. Donc ça va un peu provoquer, je pense.

Mais j'espère d'abord que ça soit un grand film, un beau film, d'un point de vue cinématographique.

Quels sont vos projets futurs ? Plutôt théâtre ou bien cinéma ?

J'ai l'immense chance, bonheur et joie d'avoir collaboré avec Célie Pauthe, la metteuse en scène, dans le projet de Thomas Bernhardt intitulé "Oui". Au mois de novembre, nous serons au Théâtre National de Strasbourg avec cette pièce filmique.

Sinon, du 12 octobre au 22 octobre, nous jouerons "I'm Deranged" au Athénée Théâtre Louis-Jouvet (Paris). Je vais enchaîner avec un projet de cinéma avec la réalisatrice turque Gözde Kural. Ensuite, le projet de Célie Pauthe sortira au Théâtre de l'Odéon au mois d'avril ou de mai. Et après, prendre un peu de vacances !

Pavillon du futur Iran

Du 12 au 18 juillet 2023

Conférences, projections et échanges

La Manufacture, Cinéma Utopia Avignon et musée Angladon

Programme entier sur <https://lamanufacture.org/programmation/pavillon-du-futur-iran/>



Mina Kavani I'm Deranged Festival Off

ELIOTT DORR



Le Creusot - « J'ai écrit ce spectacle pour ne pas devenir folle »

La comédienne franco-iranienne Mina Kavani sera sur la scène de l'Arc, au Creusot, samedi 4 octobre dans *I'm deranged*. Venue en France pour étudier au conservatoire de Paris, elle a tourné, depuis, pour de nombreux cinéastes, dont Jafar Panahi, et joué au théâtre. Mais la jeune comédienne ne peut rentrer dans son pays, accusée par le régime des mollahs d'être une comédienne pornographique, Mina Kavani ayant tourné dans un film sans voile et le corps nu.

« Ce spectacle raconte une période de ma vie passée. Ce spectacle a été créé pour ne pas devenir folle, pour me vider de quelque chose. Je devais le faire tout en étant très consciente qu'il fallait faire une œuvre plus globale, au-delà de ma propre douleur. La partie thérapeutique est aujourd'hui derrière moi, mais il reste le message aux spectateurs », précise Mina Kavani.

« C'est un spectacle pour tous les gens exilés »

S'exiler pour pratiquer son métier. « Au moment du mouvement Femme, vie, liberté en Iran, le spectacle a pris une autre forme, il est devenu plus intemporel. C'est un spectacle pour tous les gens exilés, hommes ou femmes. Une parole que j'avais envie de donner au-delà de ma petite histoire », précise Mina Kavani.

« Heureusement, je ne me lève pas tous les jours en pensant que je suis exilée »

À la question de ce que signifie l'exil pour elle, la comédienne prend le temps de répondre. « Il prend des formes et des émotions très différentes. Les deux ou trois premières années, j'étais dans une tristesse totale, ensuite dans une grande colère et, au moment de *Femme, vie, liberté*, j'étais plutôt fière d'être une exilée. Fière de ne pas avoir accepté ma condition dans la République islamique. Aujourd'hui, c'est comme une douleur lointaine. Un peu comme celle que l'on doit ressentir quand on perd ses parents. Il y a des douleurs qui s'imprègnent en nous. Tu n'oses pas forcément aller la voir, car c'est très fort et il y a une certaine pudeur. Mais heureusement, je ne me lève pas tous les jours en pensant que je suis exilée. »

« Mon outil de travail, c'est mon corps, ce sont mes cheveux »

« Et puis, j'ai quitté l'Iran pour continuer mon métier. Mais, il est vrai que si je n'avais pas été actrice, mais peintre, j'aurais pu continuer mon métier en Iran. Mon outil de travail, c'est mon corps, ce sont mes cheveux », reprend la comédienne.

Mina Kavani a débuté l'écriture durant ses années de conservatoire à Paris. « On devait présenter des scènes et j'ai composé des monologues. Puis un stage avec Kristian Lupa, metteur en scène polonais, a déclenché quelque chose en moi sur ces monologues intérieurs. Je suis seule en scène dans une lumière rouge que je voulais un peu diabolique, comme une guerre intérieure avec moi-même et sans réalisme, je n'aime pas le réalisme. L'art est le seul endroit où je me sens apaisée, pas perdue », précise encore Mina Kavani.

I'm deranged, dont le titre a été emprunté à une chanson de Bowie, a été écrit en français, « la langue dans laquelle il allait être joué », précise la comédienne. Elle le présentera dans le cadre des Contes givrés. Le spectacle est aussi celui d'une forme de désillusion : « Comme le dit bien Fassbinder, le fantasme est plus fort que la réalité. » Un spectacle à fleur d'émotions.

Au Creusot, samedi 4 octobre à 20 heures. Repas possible ensuite (15 €). Spectacle en audiodescription et en langue de signes.

« *L'art est le seul endroit où je me sens apaisée, pas perdue* »

Mina Kavani, comédienne

« I'm deranged », le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil

Depuis le 28 février et jusqu'au 4 mars, le festival le Cabaret de curiosités se pose sur le territoire. Ce soir à 19 h, sur les planches du Manège, un spectacle à ne pas manquer : « I'm deranged », de Mina Kavani.

MAUBEUGE. Dédié à la création contemporaine, le Cabaret de curiosités porté par les équipes du Phénix, scène nationale de Valenciennes et pôle européen de création, et du Manège de Maubeuge, scène nationale transfrontalière, initie des rencontres inédites autour d'une question d'actualité.

Sur la scène du Manège de Maubeuge, ce soir, le premier spectacle de Mina Kavani, l'artiste actrice de théâtre et de cinéma franco-iranienne : *I'm deranged* raconte la douleur et la vie suspendue, le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil. Avec la musique de Siavash Amiri, interdit quant à lui de quitter le territoire iranien, l'artiste nous fait entrer dans son cœur et sa tête.

ARRIVÉE À PARIS À 22 ANS

Parce que Mina Kavani rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, elle a dû quitter son pays, l'Iran,



« I'm deranged » de Mina Kavani, sur la scène du Manège, ce soir à 19 heures. PHOTO INDIA LANGE

et comme toute une génération d'artistes, elle a rêvé d'ailleurs. Celle qui a commencé sa carrière en Iran est arrivée à Paris à 22 ans, est passée par le conservatoire d'art dramatique, puis en 2014, elle tourne un film réalisé par Sepideh Farsi, *Red Rose*, où elle tient le premier rôle féminin.

ACCUSÉE DE PORNOGRAPHIE

Elle y apparaît dénudée dans une scène d'amour, et est alors accusée par la République islamique de pornographie. Exilée depuis, elle partage, témoigne. Actuellement, elle parcourt le monde pour présenter le film *Aucun ours* de Jafar Panahi, cinéaste iranien, qui est retenu dans son pays. ■

Cette coproduction du Manège sera suivie de « Je crois que dehors c'est le printemps » de Gaia Saitta et Giorgio Barberio Corsetti à 21 h, à l'atelier renaissance de Maubeuge. Tarifs : 9 € ; 12 €. À 19 h, durée 1 h. Offre deux spectacles : 12 € pour « I'm deranged » et « Je crois que dehors c'est le printemps » ; www.lemanege.com ; billetterie@lemanege.com ; tél. : 03 27 65 65 40.

Nantes Métropole

Cette Iranienne raconte sur scène la prison de l'exil

L'actrice Mina Kavani, vue notamment dans le dernier film de Jafar Panahi, joue pour la première fois le spectacle qui raconte son histoire au TU-Nantes, jusqu'à jeudi. Un récit très personnel.

Elle parle vite, ses yeux incroyablement clairs plantés dans les vôtres. Mina Kavani a beaucoup de choses à dire. Et une urgence à les exprimer. « **Je savais que je devais vomir cette histoire** », confie-t-elle.

Ce récit très personnel, qu'elle a écrit et joue sur la scène du TU-Nantes cette semaine, est celui de son exil. En 2015, l'actrice iranienne s'est en effet vu interdire de retourner dans son pays après avoir joué dans *Red Rose*, de Sepideh Farsi, un rôle qualifié de « **pornographique** » par la République islamique.

Avant même d'être réfugiée politique, Mina Kavani, venue en France dès 2010 pour étudier au Conservatoire national d'art dramatique, éprouvait déjà les difficultés à vivre dans un pays qui n'est pas le sien : « **Le contraste entre la chaleur orientale et une certaine rigueur parisienne, les rapports humains compliqués...** Depuis mon arrivée à Paris, j'ai eu besoin d'écrire beaucoup. Cela m'obsédait depuis longtemps. C'est très personnel et cela me faisait peur aussi car je suis profondément actrice, pas metteuse en scène... »

« **La jeunesse ne peut imaginer son avenir en Iran** »

Intitulée *I'm deranged*, « **comme la chanson de David Bowie** », sa création, soutenue entre autres par la compagnie nantaise Grosse théâtre, fait entrer le public dans son cœur et sa tête. Seule sur scène, Mina Kavani dissèque son sentiment d'exil, raconte la vie suspendue, explore le che-

min d'une femme à travers la dictature.

Même si elle l'a écrit bien avant la vague de contestation contre le régime islamique en Iran, le texte trouve dans cette actualité un écho particulier. « **Ma génération, comme la plus jeune, rêve de quitter ce pays**, confie la trentenaire. **On ne peut pas imaginer son avenir en Iran, alors on rêve de Londres, New York ou Berlin : la jeunesse se fantasme ailleurs. Mais une fois qu'elle y est, elle ne rêve que de retour au pays.** »

C'est cette impossible contradiction, ce sentiment d'être « **tout le temps déchiré, jamais bien là où on se trouve, dans une forme de schizophrénie** », que dépeint Mina Kavani. Elle rêve aujourd'hui de travailler librement avec des artistes iraniens.

Pour *I'm deranged*, elle s'est d'ailleurs associée au compositeur Siavash Amini, qui, lui, est interdit de quitter le territoire iranien. « **Téhéran est une ville extrêmement moderne, à l'opposé des clichés occidentaux**, insiste Mina Kavani. **Le peuple iranien est intelligent, amoureux de l'art... On devrait pouvoir profiter de cet incroyable potentiel de richesse créative.** »

Le spectacle de celle qui tient par ailleurs l'un des rôles principaux de *No bears*, le dernier film du cinéaste Jafar Panahi, actuellement emprisonné en Iran, trouve une dimension universelle : « **Il ne s'agit pas que de moi, mais de tous ces artistes, ces Syriens, ces Ukrainiens, obligés de quitter leur pays pour aller chercher**



Mina Kavani joue « *I'm deranged* », le texte qu'elle a écrit sur son histoire personnelle, au TU-Nantes cette semaine.

(Photo : Ouest-France)

le bonheur ailleurs. Et qui vont malheureusement découvrir que ce déracinement est comme une autre prison. »

Anne AUGIÉ.

Ces mardi mercredi et jeudi, à 20 h, au TU-Nantes, chemin de la Censive-du-Tertre, à Nantes, tél. 02 53 52 23 80, tunantes.fr, de 6 € à 16 €, gratuit pour les étudiants de Nantes université.

12 octobre 2022

Mina Kavani : « Projeter des films iraniens, c'est faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent »

Publié le 12 octobre 2022 à 21h28



Mina Kavani - ©Marian Adreani

« Femme. Vie. Liberté. » À l'occasion du festival du film iranien qui se déroule à l'UGC Cité Les Halles, à Paris, l'actrice Mina Kavani raconte son exil et son combat. Poignant.

Jusqu'au 18 octobre, l'UGC Ciné Cité Les Halles, en soutien au combat des femmes iraniennes, projettera chaque jour le film d'un grand réalisateur de ce pays cinéophile. Une bonne raison pour ceux qui ne l'ont pas encore vu de découvrir, entre autres, le percutant « Les Nuits de Mashhad » (le 24 octobre) en présence de son actrice principale Zar Amir Ebrahimi, Prix d'interprétation au dernier festival de Cannes. Mais aussi « Leïla et ses frères » de Saeed Roustaei ou encore le mythique « Une séparation » d'Asghar Farhadi. L'occasion pour nous d'interviewer Mina Kavani, grande actrice née à Téhéran, dont le film « No Bears » (sortie le 23 novembre) de Jafar Panahi, réalisateur condamné dans son pays à six ans de prison, vient d'obtenir le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Son mantra : la force et le pouvoir du 7ème art, véritable fenêtre ouverte sur la liberté.

ELLE. Que vous inspire ce mouvement pour la liberté des femmes dans votre pays ?

Mina Kavani. J'ai grandi dans cette République islamique, et ma génération, comme celle de ma mère et de ma grand-mère, en avons toutes souffert, et nous sommes encore aujourd'hui toutes victimes de ce régime. Cela fait tellement longtemps que cette révolte couve, que cela ne m'étonne pas, et la mort de Masha Amini, n'est que la goutte d'eau qui a fait tout exploser. Je suis partagée entre la peur pour toutes celles qui sont là-bas, et l'espoir que ce mouvement suscite.

ELLE. Vous avez grandi dans une famille d'intellectuels, votre oncle, Ali Raffi est un grand metteur en scène iranien, quelle enfance avez-vous eu ?

M.K. Ma famille était très ouverte, très artiste, et j'avais la sensation d'avoir deux vies : une à l'intérieur, chez moi, totalement libre, et à l'extérieur, j'étais obligée de me soumettre aux lois de la République islamique.

J'ADMIRAI GEENA ROWLANDS OU ISABELLE ADJANI. JE VOULAIS JUSTE FAIRE DU CINÉMA.

ELLE. Vous avez toujours voulu être actrice ?

M.K. Oui, depuis l'âge de douze ans, j'ai su que je voulais monter sur scène, incarner des rôles forts, jouer tout simplement. Mais je n'avais pas l'idée d'être une actrice militante, j'admirais des femmes comme Geena Rowlands ou Isabelle Adjani. Je voulais juste faire du cinéma.

ELLE. En 2014, votre rôle dans « Red rose », un film de Sepideh Farsi montré dans les festivals du monde entier, a précipité votre exil. En aviez-vous conscience lorsque vous avez accepté de le tourner ?

M.K. Pas du tout. J'étais jeune, j'avais lu le scénario et je voulais absolument jouer ce rôle qui correspondait à la réalité de beaucoup de femmes iraniennes. Je ne voulais pas passer à côté. Je me suis montrée nue, j'étais comme une bête sauvage que rien n'arrêtait. C'était un rôle magnifique. La réalité m'a rattrapée.

À PARTIR DU MOMENT OÙ ON DÉCIDE D'ÊTRE DES ARTISTES LIBRES, NOUS SOMMES TOUS CONDAMNÉS À L'EXIL.

ELLE. Vous avez été obligée de quitter votre pays ?

M.K. J'ai demandé le statut de réfugiée politique, et je suis venue en France, j'ai d'ailleurs maintenant la nationalité française, car j'étais en danger dans mon pays. Ce fut une descente aux enfers : l'exil, la solitude, le fait de ne plus pouvoir y retourner, de ne plus voir ma mère. C'est le prix à payer. À partir du moment où on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil. À cause des hommes qui sont au pouvoir et de leur fascisme. C'est la tragédie de notre destinée.

ELLE. Le film « The bears » de Jafar Panahi, dont vous êtes l'actrice principale vient de remporter le prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Le réalisateur a éclopé de six ans de prison en Iran, il est enfermé, et c'est vous qui le représentez sur scène. C'est une responsabilité...

M.K. C'est un honneur, je suis comme son ambassadrice, et celle de son cinéma, mais c'est aussi une immense tristesse car c'est lui qui devrait être là plutôt que de croupir dans une cellule. Mais c'est dans ces moments-là où je dois être forte pour eux, et où je suis heureuse d'être un symbole.

ELLE. Cette semaine, à Paris, un festival du film iranien a lieu et chaque jour un film est projeté à l'UGC des Halles. C'est important pour vous ?

M.K. C'est essentiel. C'est une façon de faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent. De leur montrer que nous existons. Ils ne veulent pas de nous en Iran, c'est donc important que d'autres pays soit un relais de notre art. Plus il y a de films, d'artistes, d'actrices et d'acteurs qui peuvent exercer leur métier et le montrer, et plus je suis heureuse.

Mort de Mahsa Amini : les manifestations se multiplient, en Iran et dans le reste du monde



Le photoblog de Renaud Monfourny
23 novembre 2022

Les Inrockuptibles

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

mina kavani



Fort occupée. Entre son spectacle *I'm deranged* qui se joue un peu partout et un tournage en Angleterre. Elle profite de la sortie de *Aucun ours*, le puissant film qui mêle fiction et réalité de Jafar Panahi, pour encore prendre la parole pour la liberté des femmes en Iran. Un thème sous jacent dans le film du réalisateur qui a depuis été emprisonné... En salle aujourd'hui.

FEMINA *Aucun ours*, qui se passe partiellement en Iran, est un magnifique plaidoyer contre la peur et une ode à la liberté de penser et de créer. Comment cela résonne-t-il en vous aujourd'hui?

Mina Kavani J'ai des sentiments très mélangés et contradictoires. D'un côté, je me dis que cette révolte est un signe très positif puisque après quarante-quatre ans de dictature, le peuple est enfin en train de se réveiller et de se lever. Mais... à quel prix? Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.

Une forme de désespoir, en somme...

Oui et non. Avec les arrestations, les condamnations et la répression qui se durcit de jour en jour, je ne vois plus comment garder l'espoir. Pourtant... je sens aussi une énergie folle. Et le fait de vivre constamment avec la mort insuffle une pulsion de vie extrêmement forte chez les Iraniennes et les Iraniens. Et je peux vous dire que ces mouvements ne vont pas s'arrêter – quelles qu'en soient les conséquences!

Comme de nombreux Iraniens et Iraniennes exilé-e-s, vous soutenez énormément les mouvements de révolte, notamment via les réseaux sociaux, tandis que de nombreuses actions de solidarité sont organisées.

Oui, et tous ces mouvements sont magnifiques. Ils donnent du courage aux Iraniens en général, et aux jeunes en particulier, car ils ressentent que leur voix dépasse les frontières. Et ça, pour eux, c'est extraordinaire. Par contre, ce n'est pas suffisant: maintenant, c'est au niveau des gouvernements que les choses doivent se passer. Je ne peux pas vous dire comment mais il est plus que temps que l'Occident «politique» se mobilise!

***Red Rose*, film sorti en 2014, a marqué un tournant dans votre vie: le fait d'y avoir montré votre corps et vos cheveux «libres» vous a valu de telles menaces du régime que vous avez dû demander l'asile politique en France. Avez-vous parfois des regrets?**

L'exil est le prix de ma liberté. Il a un goût amer et c'est évidemment un déchirement. Quand je suis arrivée, il y a une dizaine d'années, je croyais qu'en quittant l'Iran ma vie allait être heureuse, que je venais au soleil... Mais la réalité m'a rattrapée. Et la réalité, c'était que j'étais loin de ma famille et de mes amis, projetée dans une autre culture, dans une autre société.

**C'était comme si j'avais quitté la prison qu'était l'Iran pour
tomber dans une autre – celle de l'exil que je me créais moi-
même.**

À l'époque, il m'est même arrivé de me demander si je n'aurais pas mieux fait de rester sous la dictature parce que je réalisais qu'en étant loin je perdais ma colère, mon esprit de révolte et mon côté un peu sauvage – et ça m'attristait beaucoup. Heureusement, j'ai trouvé un juste milieu et je suis très fière de ma décision.

Et si la douleur de l'exil reste toujours, elle est plus facile à supporter que celle que je ressentirais si j'avais renoncé à mon rêve: goûter à ce que veut dire la liberté, goûter le fait d'être une actrice qui peut jouer sans voile ni entraves – comme le résume très bien le fameux slogan «Femmes, vie, liberté» puisque, toute ma vie, j'ai simplement voulu pouvoir vivre libre tout en étant une femme. En restant en Iran, cela n'aurait pas été possible. Donc... des regrets, non!

Les Echos

23 novembre 2022

Par Adrien Gombeaud

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/jafar-panahi-un-cineaste-indestructible-en-iran-1882013>

Jafar Panahi, un cinéaste indestructible en Iran

Après des années à tourner clandestinement, le réalisateur est retourné en prison. Alors que sort son film « *Aucun ours* », son fils raconte.



« *Aucun Ours* » montre Jafar Panahi en train de diriger depuis un village frontalière d'Iran, des acteurs qui se trouvent de l'autre côté de la frontière, en Turquie. (CARP SELECTION)

Le 11 juillet 2022, le réalisateur iranien Jafar Panahi était arrêté à Téhéran et jeté dans la prison d'Evin. Deux mois plus tard, son film *Aucun ours* recevait le **Prix spécial du jury à la Mostra de Venise**. Sous les applaudissements de la Cité des Doges, la cérémonie embrassait les contradictions qui font de l'Iran un cas unique sur la carte du cinéma. Derrière le destin de Panahi, se déroule le fascinant récit d'un régime qui embastille ses artistes, ampute leurs oeuvres... et offre au monde l'un des plus grands cinémas de son époque.

(...)

Drame des déchirements de l'exil, *Aucun Ours* est le plus sombre des derniers Panahi. On le retrouve dans un village, près de la frontière turque, où il dirige son nouveau film par téléphone et écran interposés. De l'autre côté, en Turquie, Bakhtiar et Zara, jouent leurs propres rôles d'acteurs cherchant à gagner l'Europe.

Zara est interprétée par Mina Kavani. Née à Téhéran, elle a quitté son pays après avoir tourné dans *Red Rose* (2014), film engagé et interdit de la réalisatrice Sedipeh Farsi. Pour l'actrice réfugiée politique, *Aucun Ours* marque un retour, sinon au pays, du moins à la langue natale : « *En Iran, à cause de la censure, les dialogues de cinéma me semblaient rarement vrais. En France, j'ai eu de beaux rôles et de beaux textes, mais jamais dans ma langue. Aussi, quand Jafar Panahi m'a offert un texte authentique, réel, que je pouvais enfin jouer en persan, j'ai ressenti comme une libération magnifique. J'ai compris que ce texte, je l'attendais depuis toujours.* »



Mina Kavani, l'actrice du film «Aucun ours», à la Mostra de Venise, en septembre 2022. Interdite de retour en Iran, elle jouait depuis la Turquie quand Panahi tournait depuis l'Iran... (©Ottavia Da Re/Sintesi/Alamy Stock Photo)

Etrange tournage où un cinéaste qui ne peut pas quitter son pays dirige à distance une actrice qui ne peut plus y revenir... Face à Mina, dans le brouhaha familial d'un café parisien, on comprend combien les frontières s'étendent comme des cicatrices. De quel côté que l'on se trouve, la brûlure ne s'apaise jamais. *« C'est presque un fardeau psychologique, quelque chose de très fort dans notre identité. Interdits de sortir ou de rentrer, nous pensons sans cesse à la frontière. De nombreux amis cinéastes en Iran voudraient travailler avec moi et je voudrais travailler avec eux. Mais on ne peut pas donner vie à ces projets... à cause de la frontière. Même dehors, la barrière reste en toi, tout le temps. »* Ainsi, la dictature enferme-t-elle aussi ceux qui croient échapper à son emprise. *« Pourquoi nos parents nous disaient-ils qu'on serait plus libre en Occident ? Ici, je joue sans foulard et, incontestablement, j'ai plus de liberté. Pourtant, j'ai le sentiment d'avoir quitté une prison... pour tomber dans une autre prison. Cette question m'obsède depuis dix ans. »*

(...)

« *Aucun ours* », de Jafar Panahi avec Mina Kavani, Bakhtiar Panjei, Vahid Mobaseri.

« I'm deranged », de la dictature à l'exil

Dans *I'm deranged*, Mina Kavani, seule en scène, décrit son chemin, de la dictature à l'exil et la douleur qu'elle partage avec de nombreux Iraniens. La prochaine représentation se tiendra le 2 mars 2023 à Jeumont, dans le cadre du Cabaret des Curiosités du Manège de Maubeuge. La comédienne nous a confié cet extrait :

Nous sommes tous les héritiers d'une maladie.

La mienne et celle de ma famille c'était : NE JAMAIS APPARTENIR À L'ENDROIT OU NOUS SOMMES

Il faut surtout PARTIR, peu importe où et quand, mais très vite on te fait comprendre que tu n'appartiendras jamais à l'endroit où tu es, que tu ne ressembleras pas à ces gens-là, ni à ceux qui nous gouvernent, et que c'est ailleurs que tu seras heureux ?

Mais le problème, c'est que lorsque tu partiras et que tu t'installeras ailleurs, tu te rendras compte que tu n'appartiens pas à cet ailleurs non plus.

Tu appartiens à nulle part.

Tu appartiens à tes rêves à tes fantasmes et ce monde « ailleurs »

N'existera jamais... »

www.lemanege.com